Bibl. Col. Flor. S. J.

5. 11. 341

6 F
5.02.11

XXXIV
ANON

L'AME

OU

LE SISTEME

DES

MATÉRIALISTES.

Soumis aux ſeules lumiéres de la Raiſon.

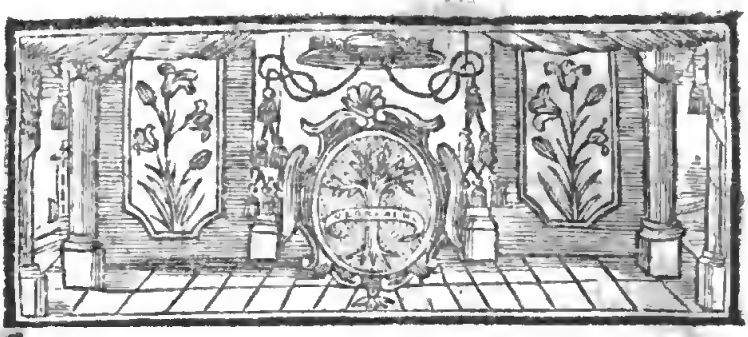
Par M. l'Abbé ***.

Ubi ſapiens ? Ubi ſcriba ? Ubi conquiſitor hujus ſeculi ? *S. Paul. ad Cor. Ep. I. Cap. 1. ℣. 20.*

A AVIGNON,

Chez JEAN JOUVE & JEAN CHALLIOL, Imprimeurs-Libraires, Place du Change.

M. DCC. LIX.



A

SON EXCELLENCE

MONSEIGNEUR

LE COMTE
PASSIONNEI,

VICE-LEGAT & GOUVERNEUR Général de la Ville d'Avignon & du Comtat Vénaissin, Sur-Intendant-Général des Armes de Sa Sainteté, &c.

MONSEIGNEUR,

LA Religion & le bien Public, dont VOTRE EXCEL-

LENCE eſt ſi vivement pénétrée, autoriſent la liberté que je prends, de lui préſenter un Ouvrage que des tems déplorables ont rendu ſi néceſſaire.

Le Matérialiſme ce monſtre ſi ſouvent combattu, ſans avoir été détruit, fait, aujourd'hui, des progrès trop rapides, pour n'en pas être allarmé.

Inſtruit de ces funeſtes ſuccès, ainſi que des captieux raiſonnemens des Matérialiſtes, & de leurs artifices ſéduiſans, je me crois obligé de les dévoiler, de les combattre, & de vous en porter, MONSEIGNEUR, des plaintes amères, comme au très-digne Vicaire de Sa Sainteté.

Que déviendroit la Religion, MONSEIGNEUR, dont vous êtes

le zélé défenſeur ; ſi les ſubſtances ſpirituelles n'étoient que des chiméres ? Quelles funeſtes conſéquences ne tireroit-on pas, contre les bonnes mœurs ; s'il étoit vrai que tout fut matiére, dans l'Univers ? A quoi ſerviroient les Loix divines & humaines ; ſi elles n'étoient impoſées qu'à de pures machines ? Eh ! Que ſeroit-ce que l'Homme.... ſi tout mouroit, ſi tout périſſoit avec lui ?

Tel eſt l'affreux ſiſtême que j'ai entrepris d'attaquer. Fut-il jamais un Ouvrage plus intéreſſant ! Mais auſſi, quel autre nom que le vôtre, MONSEIGNEUR, pourroit mieux le décorer !

La Religion & les Lettres ſe font gloire de s'approprier l'Illuſ-

tre CARDINAL, *dont les vaſtes connoiſſances, les vives lumiéres, & le goût exquis font l'admiration de toute l'Europe : auſſi digne héritier de ſes éminentes qualités que vous l'êtes de ſon nom,* MONSEIGNEUR, *je vous dois le même hommage. Je le dois, cet hommage, à votre zéle éclairé, pour les vérités de la Religion ; à la protection décidée que vous accordez aux gens de lettres ; aux rares talens qui vous rendent ſi ſupérieur à la place que vous occupez .... Mais que ne dois-je pas à cette bonté,* MONSEIGNEUR, *qui forme le caractère diſtinctif de* VOTRE EXCELLENCE, *& qui eſt ſi propre à toutes ſes actions, quelle lui a ſoumis tous les*

cœurs ! La preuve de bonté que vous daignez me donner, aujourd'hui, MONSEIGNEUR, en me permettant de publier l'hommage que je vous dois, éxige, de ma part, la plus vive réconnoiſſance.

Je ſuis avec un très-profond reſpect & une dépendance entiére.

DE VOTRE EXCELLENCE ;

MONSEIGNEUR,

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur. J. G. M. D.....

ÉCLAIRCISSEMENS PRÉLIMINAIRES.

LE Philoſophe qui conſidére, avec attention, la conduite des Hommes, & qui la compare avec les maximes, dont ils conviennent, ne peut qu'être frappé de l'étrange contradiction qui s'y rencontre ; il ne ſçait que penſer, ou d'une *Raiſon*, ſelon les uns, qui les éclaire avec ſi peu de fruit, ou d'une *Matiére ſubtile*, ſelon les autres, qui les guide, ſi directement, contre tous les principes qu'ils connoiſſent, & qu'ils avoüent.

Cette étonnante contrariété de l'Homme, avec lui-même, a toujours embarraſſé ceux qui ont voulu raiſonner ſur ſon eſſence ; ils ſe ſont, néan-

moins, partagés en deux ſentimens oppoſés, dont l'un toujoûrs triomphant, a toujoûrs eu a combattre, & l'autre toujoûrs combattu, n'a jamais été détruit.

Nous allons examiner, avec ſoin, ces deux ſentimens ; nous ferons cet examen, ſans préjugés, ſans partialité, ſans déclamations, & ſans aigreur.

Le premier eſt celui des Philoſophes chrétiens, qui ſe font gloire de ſoûtenir que l'Homme créé, par un Dieu tout-puiſſant, pour préſider ſur tous les Étres que la Terre nourrit, eſt compoſé d'un corps matériel & mortel, & d'une ame immatérielle & immortelle ; que comme l'ame porte, en elle, pour régler ſes opérations, une empreinte des vérités éternelles, qui ne peut jamais s'effacer ; de même le corps renferme en ſoi, un principe de corruption, qui le détourne, ſans ceſſe, du chemin de la vertu ;

d'où il arrive que l'Homme ſe contredit ; lorſque rendant hommage à la vérité, par ſes diſcours, il la trahit par ſes actions.

Le ſecond eſt celui des Philoſophes connus ſous le nom de Matérialiſtes ; ils prétendent qu'il eſt inutile de ſuppoſer un Dieu créateur ; que tous les Étres, que notre Globe enſerre, ſont partie de la maſſe terreſtre ; comme cette Maſſe fait, elle-même, partie de l'Univers ; que la Nature a doüé chaque eſpêce de ces Étres, d'un penchant, ou *inſtinct* proportionné aux fonctions qui lui ſont marquées, inſtinct qui ſuffit à ſa conſervation, auſſi bien qu'à celle de chaque être en particulier ; juſqu'à ce qu'une loi générale les faſſe rentrer, tour-à-tour, dans le ſein de la mere commune, dont ils ſont ſortis, pour faire place à ceux qui leur doivent ſuccéder ; que ces Étres ſi différens, entr'eux, par leurs formes, & par leurs incli-

nations, ſe reſſemblent néanmoins, en ce qu'ils ne ſont tous que de la même matiére ; que la Nature, en variant leurs penchants, a ſi bien compenſé leurs avantages reſpectifs, qu'ils forment une ſocieté parfaite, dans laquelle l'Homme eſt compris, avec tous les autres, & qu'il eſt enfin de la beauté, & de l'économie générale, que les parties d'un tout arrivent à leur perfection, & ſe conſervent, par divers moyens ; comme le mouvement univerſel les conduit à leur fin, par différentes voyes.

Tel eſt, en général, le ſiſtême des Matérialiſtes. Nous l'expoſerons bientôt plus amplement.

Ceux qui ſoûtiennent l'immortalité de l'Ame, ſe plaiſent, dans leurs nombreux écrits, à développer leur ſentiment, ſur lequel toutes les Réligions ſont fondées ; ils ne craignent pas d'en accumuler les preuves. Ceux du ſentiment oppoſé, écrivent peu,

& parmi leurs Ecrivains qui s'échappent, de tems en tems, & qui ſe hazardent, ſur-tout aujourd'hui, il eſt rare d'en trouver qui parlent ouvertement ; preſque tous inſinuent plûtôt qu'ils ne propoſent ; ils ſe contentent de faire entendre ce qu'ils ſemblent n'oſer dire préciſément ; ils affectent, même, de ne pas regarder cette queſtion comme fort intéreſſante, auſſi n'en parlent-ils ordinairement, qu'en plaiſantant ; mais ſera-ce jamais, une choſe indifférente de ſçavoir, ſi l'Homme meurt tout entier, & ſi ſon Ame, ſéparée de ſon corps, ſubſiſte encore après lui ? Peut-on plaiſanter, ſur un ſujet auſſi ſérieux ?

L'opinion des Matérialiſtes, qui veut que chacun ne vive que pour ſoi, trouveroit, peut-être, aux yeux de ceux qui ſont dépourvûs de tout ſentiment, une excuſe apparente, ſi elle n'étoit ſuivie de celle qui réjette, avec mépris, tout ce qui paroît obſ-

cur ; mais dans quelques rétranchemens qu'ils ſe rétirent à ce ſujet, il ſera toûjours facile de les forcer, il ne faut pour cela, que leur objecter deux mots & leur dire, que celui qui ne veut croire que ce qu'il comprend, s'engage à ne rien avancer qu'on ne comprenne ; que celui qui n'admet que l'évidence, ne doit rien propoſer que d'évident. Nous ne ſaurions être ſoupçonnés de partialité, ni de prévention, ſi nous aſſurons que les Matérialiſtes agiſſent bien différemment, ſoit dans leurs écrits, ſoit dans leurs diſcours. Ils uſent des termes communs, à la verité ; mais diverſement entendus. Ils nomment des choſes qu'ils ne définiſſent point, & prétendent devoir en être crûs ſur leur parole. Il arrive de-là, qu'ils ne ne ſont point entendus, par ceux qui pourroient les entendre, s'ils parloient plus clairement ; & qu'ils ne ſont point crûs, par ceux qui pour-

roient les croire, s'ils étoient plus conséquens.

Comme ces Philosophes réjettent toutes les Religions, principalement à cause des obscurités & des mystéres, dont aucune n'est exempte; nous espérons qu'ils ne trouveront pas mauvais que nous suivions la même régle, à leur égard, & que nous n'adoptions leurs sentimens, qu'autant qu'il seront exempts de ce défaut; puisque selon eux, c'en est un grand. Nous ferons même, quelque chose de plus, en leur faveur. Les Hommes de tous les tems, sont accoutumés à l'incompréhensible, surtout en matiére de Religion; cependant nous leur passerons, encore, cet article, & nous nous engageons très-solemnellement, à n'abandonner leur sistême, que lorsqu'il tombera, ou dans le *contradictoire*, ou dans l'*absurde*, ou dans le *ridicule*.

Fit-on jamais plus de graces, à aucun ſiſtême, que nous en faiſons à celui des Matérialiſtes ! Mais avant tout examen, il convient de le mettre au jour, & de l'expoſer le plus clairement qu'il nous ſera poſſible.

EXPOSITION
DU SISTEME
DES MATÉRIALISTES.

SOIT que l'Univers ait des bornes, diſent les Matérialiſtes, ſoit qu'il n'en ait point, choſe aſſez indifférente pour nous, il eſt conſtant que tout eſt matiére, que tout vient de la matiére, principe éternel & parfait de tous les Étres. Cette matiére n'eſt point uniforme ; on la peut concevoir auſſi ſubtile & auſſi groſſiére qu'il ſera néceſſaire, pour rendre raiſon de tout : c'eſt par cette

ſavoir, *qu'un* MEDECIN *doit être le* MINISTRE *de la* NATURE; car je crois qu'il n'y a aucun Médecin qui n'avoue de bon cœur, que c'eſt un Principe de la vérité & de la certitude duquel on n'a jamais douté, & qui convient auſſi-bien à toutes les maladies, qu'à chaque circonſtance de ces maladies.

On pourra dire que quoique les Médecins admettent d'un commun accord cette Règle générale de pratique dans tous les cas, ils ne s'accordent pas pourtant ſur ſon interprétation, puiſque tous font profeſſion de ſuivre la NATURE, & que leurs opinions & leur pratique ſont ſi différentes. Il convient donc d'établir ici le vrai but de cette Règle, & de faire voir dans quel ſens elle a été reçue des plus excellens Médecins. Pour cet effet il eſt néceſſaire,

1. D'examiner ce qu'il faut entendre par là NATURE, & quelle eſt la maniére dont elle agit.

2. Fixer les bornes des provinces respectives de l'ART & de la NATURE.

Rien n'est plus nécessaire à un Médecin, que de connoître l'étendue du pouvoir de la NATURE dans la guérison des Maladies, & par où l'Art doit commencer: car comme le défaut de cette connoissance rend l'Art purement précaire & incertain, particuliérement dans la Prognostique, il a aussi donné la naissance aux plus funestes erreurs qui se soient élevées en différens tems parmi les Médecins. Il suffit de jetter les yeux sur l'Histoire de la Médecine pour être convaincu de la vérité de ce que j'avance. On y verra une troupe de Médecins, faisant pour ainsi dire de la NATURE une Idole, lui attribuer un pouvoir tout divin, se déclarer ses sectateurs en toutes choses, & se faire une loi de ne jamais résister à ses mouvemens. D'autres au con-

néceſſairement partie. Chacune de ces parties a ſon Tourbillon, qui pour être moins grand, & moins ſenſible que celui des vaſtes corps, dont nous venons de parler, perd ſon nom, & prend celui d'Atmoſphére. Les Animaux, & les Végétaux en ont un. Il eſt le principe des effets merveilleux de l'Aimant, & des matiéres Electriques. Sans cet Atmoſphére la Phyſique ſeroit remplie d'obſcurités; par ſon moyen, tout devient intelligible.

Il ſeroit ridicule de s'imaginer que les Tourbillons, qui compoſent l'Univers, étant dans un mouvement continuel, reſtaſſent tranquilles. Tout ſe meut dans la Nature, & rien n'eſt en repos, que par comparaiſon, de l'un à l'autre; une matiére extrêmement ſubtile, pénétre tout, agite tout, anime la matiére moins ſubtile, la plus voiſine d'elle, & par dégrès, parvient à remuer la plus groſſiére &

la plus éloignée. Où cette matiére ſubtile abonde, le mouvement eſt prodigieux. Les expériences, ſur l'Électricité, le démontrent ſuffiſamment. Les Étres vivans ſur la Terre, en ſont une preuve inconteſtable. Quelle force ne réſide pas dans un cheval qui marche, qui ſaute, qui galope! Cependant après ſa mort, deux Bœufs ont de la peine à le traîner, il eſt mort, parce que ſes parties intérieures n'ont pû contenir, plus long-tems, la quantité de matiére ſubtile, qui étoit néceſſaire, pour l'animer; celle qui le pénétrera dans la ſuite, ne ſervira qu'à le décompoſer, pour en former d'autres corps.

Tel eſt l'effet du mouvement perpétuel; il forme & détruit, pour réformer d'une autre maniére. Sans altérer le fond de la Nature, il en change, continuellement, la face; pour ne parler que de ce qui ſe paſ-

ſe ; ſur la Terre ; ſans y laiſſer périr aucune eſpêce d'animaux, il en diminuë le nombre, & le multiplie, tour-à-tour, par une action continuelle, que rien ne peut arrêter, ni détourner de ſon but.

Les Hommes qui ſe vantent d'être les maîtres de la Terre, ſont ſujets à ces loix, communes aux autres animaux. La multitude des Hommes n'eſt pas toûjours la même. Il eſt aiſé de s'en convaincre. Selon que leur nombre croît, ou décroît, dans un païs, celui des autres animaux, diminue, ou augmente dans une juſte proportion.

Cette conformité de deſtinée, en général, nous découvre, entre l'Homme & les autres animaux, un fond de reſſemblance, qu'on ne peut démentir. En conſiderant de plus près, les uns & les autres, nous les trouverons unis, dans une ſociété parfaite.

Une ſociété ne peut-être mieux établie, que par une vie commune, des beſoins mutuels, & des ſécours réciproques : c'eſt l'état de l'Homme avec les animaux domeſtiques. Il vit avec eux, il a beſoin d'eux, & ſes ſervices leur ſont également néceſſaires. S'ils labourent ſes terres, s'ils portent, ou tirent des fardeaux qu'ils ne pourroient déplacer, s'ils le gardent, ou lui fourniſſent des vêtemens, & des alimens ; l'homme à ſon tour, les loge, les éleve, les nourrit, les défend de leurs ennemis, & veille ſans ceſſe, à leur conſervation, & à leur multiplication ; de ſorte que ſes ſervices prévenant, toujours les leurs, dans la compenſation, que l'on en pourroit faire, l'avantage ſeroit de leur côté ; ſi l'Homme d'ailleurs, ne diſpoſoit à ſon gré, de leur vie ; mais ce deſpotiſme, qu'il exerce ſur eux, quoiqu'il ſoit une marque de ſupériorité, ne

le nom de NATURE, il parle alors d'elle dans un ſens *paſſif*, il veut exprimer une choſe purement *paſſive*. C'eſt dans le même ſens que GALIEN s'en ſert, quand il dit que par le terme de NATURE, il entend cette *Conſtitution de l'Animal qui eſt compoſée, & qui réſulte de l'union du chaud, du froid, de l'humide, & du ſec, ou des premiers élémens des Etres**. De-même on doit entendre dans un ſens *paſſif* ſeulement les Philoſophes modernes, qui veulent que la NATURE ne ſoit que le *méchanisme du Corps*.

D'un autre côté, quand on dit avec quelques Philoſophes que la NATURE eſt cette *faculté* qui gouverne l'Animal†, cette *puiſſance mouvante* qui eſt la cauſe de la formation, de l'ac-

* HIPPOCRATES de Naturâ Hominis. GALEN. *L. 2. in Aphoriſm.* HIPPOCR. 31. Cum Natura multis dicatur modis accipienda, nunc eſt in eo ſignificato quo multis in aliis locis uſus eſt, & in toto Libro *de Naturâ Hominis*, in quo eam quæ fit ex primis Elementis Temperaturam, NATURAM nominat.

† Sanè Naturam cum dico, univerſam ſubſtantiam ac temperiem quæ ex primis Elementis conflatur, ſignifico, *calido, frigido, humido, ſicco*. GAL. *de Temperamentis, Lib. III.*

l'accroiſſement, & de la perfection de l'Animal *; ou quand on la définit ce *feu* inné, ou cet *eſprit* qui anime & préſerve le Corps, on doit prendre ceci dans un ſens *actif*, pour ſignifier le principe interne du mouvement dans le Corps. C'eſt dans le même ſens que les *Stoïciens* appelloient la NATURE un *feu artificiel* †. C'eſt en prenant le mot NATURE dans ce ſens *actif*, que les termes de NATURE & d'ART ſont regardés comme ſynonimes, ou que la NATURE eſt conſidérée comme l'ART; parce que dans ce ſens elle pourroit auſſi-bien que lui être définie, *une Cauſe efficiente qui achéve, ſoit par quelque vertu d'influence, ſoit par quelque opération réelle* Conformément à cela PLATON appelle la NATURE un *Art divin*, ou le *Principe générique* de l'ART ‡; & GALIEN la définit le *premier des*

* Natura eſt vis quæ ex ſe ipſâ movetur, Auctor formationis, generationis, perfectionisque. IDEM, *Finitiones Medicæ.*

† Πῦρ τεχνικὸν *Finitiones Med.* GAL. *adſcript.* ‡ Ibid.

ſet admirable. Cette République ſe maintient dans ſa force, & ſa beauté, par la juſte proportion qui regne entre ces peuples, qui tous ont leurs fonctions, qu'ils doivent remplir ; ſans qu'il ſoit jamais permis à aucun d'eux, d'en paſſer les bornes : de-là cette belle harmonie, & cette intelligence générale pour le bien public, que la Nature inſpire, à tous les Étres, & auxquelles toutes les Réligions du monde ne peuvent rien ajoûter : de-là ce bel ordre que le mouvement perpétuel, fait obſerver à chacun : de-là ce retour périodique des ſaiſons, & ces grands avantages qu'elles nous procurent : de-là, enfin, ce Tableau raviſſant que les Cieux nous préſentent, & qui excite, ſans ceſſe, notre admiration.

Mais pour former ces heureux effets, ſans leſquels l'économie de la République ſeroit bien-tôt déconcertée, il convient que chaque Peuple

ſe multiplie, & que celui qui eſt le plus fécond ait des voiſins ſtériles, dont la jalouſie, & la violence, réduiſent la multitude, & la renferment dans ſes limites; que celui qui eſt le plus foible, ait des amis, dont la force, & l'adreſſe le protégent, & le préſervent d'une entiére deſtruction; il eſt encore néceſſaire que celui qui a ſur les autres, l'avantage du nombre, de la force, & de l'induſtrie, ſe combatte, & ſe détruiſe lui-même; ainſi ces guerres particuliéres, procurent la paix de l'État, & ces diviſions inteſtines, contre leſquelles, preſque tout le monde ſe récrie, font la ſureté de tout le corps, en maintenant chaque partie, dans ce qu'elle doit être.

C'eſt en vertu de ces loix générales, que les Loups, & les Renards pourſuivent les Liévres, & les Lapins; de peur que ceux-ci ne ravagent la Campagne, & n'ôtent à d'au-

tres animaux les moyens de ſubſiſter : c'eſt, par ces mêmes loix, que les Hommes & les Chiens tuent les Loups & les Renards ; pour la conſervation des Liévres, & des Lapins. On en peut dire autant, de toutes les diviſions qui regnent, parmi les autres animaux ; mais les Hommes étant les plus nombreux, les plus adroits, & les plus répandus, ſur la ſurface de la Terre, comme il ſeroit à craindre que leur eſpêce ne détruiſit celle dont elle étoit ennemie, & même celle, dont elle ſe nourrit, il eſt dévenu néceſſaire, qu'ils ſe fiſſent la guerre ; afin de modérer leur nombre qui s'accroitroit à l'infini.

Ces guerres que les hommes ſe font, entre eux, étant, au fond, ſemblables à celles que les autres animaux ſe font, d'une eſpêce à l'autre, n'ont point, ſans doute, d'autre principe. Les divers moyens, dont ils

ſe ſervent, pour ſe procurer la victoire, ne doivent pas nous engager à leur ſuppoſer légérement, une ame immortelle ; puiſqu'ils en réfuſent une aux animaux, qui, comme eux, mettent, habilement, en uſage les moyens les plus propres, pour arriver à leurs fins. Les Hommes ne font, en cela, aucun tort aux autres animaux ; ſi dans ceux-ci, ſans le ſécours d'une ame, qui dirige leurs opérations, on trouve le même ſouvenir du paſſé, la même attention au préſent, les mêmes précautions pour l'avénir, les mêmes ruſes, les mêmes combinaiſons d'idées différentes, qui forment le raiſonnement ; ſi l'on trouve tout cela, dans les bêtes auſſi diſtinctement, que dans les hommes les plus intelligens ; n'eſt-il pas abſolument inutile de donner une ame aux hommes, pour ne faire que ce que les autres animaux font ſans ame ?

Il eſt aiſé de prouver ce fait, par une foule d'exemples. Tous les animaux qui vivent en troupe, en peuvent fournir de déciſifs. Les Caſtors, les Singes, les Abeilles, les Fourmis n'en laiſſeront pas manquer ; parmi ceux qui vivent ſéparément, il en eſt pluſieurs, dont on tireroit des preuves inconteſtables de ce que nous avançons. Contentons-nous de citer à ce ſujet, les Loups qui ſe réüniſſans quelquefois trois ou quatre, pour attaquer un Troupeau, ſelon les régles ordinaires de la guerre, dreſſent au Berger & à ſes Chiens, des piéges ſi bien concertés, que ceux-ci y donnent infalliblement la prémiere fois, & ne s'en garantiſſent, que par l'expérience qu'ils en acquiérent.

Si l'on veut reconnoître le principe de toutes ces actions animales, & de tous les mouvemens des Étres vivans, on le trouvera dans l'impreſſion de la matiére ſubtile, renfermée

en plus grande ou moindre quantité dans le cœur, & le cerveau des animaux : c'eſt ce qui fait la différence d'un Ane à un Singe, d'un Poulet d'Inde à un Renard, d'un Païſan ſot & ſtupide, à un Philoſophe éclairé.

Cette impreſſion eſt différente dans toutes les eſpêces d'animaux, & dans chacun d'eux, en particulier. Elle porte l'animal à ce qui lui convient, & l'éloigne de tout ce qui lui eſt nuiſible ; ce qui lui donne un diſcernement ſûr dans le dégré de ſenſation, dont il eſt doüé. Cette ſenſation eſt limitée, & les choſes nuiſibles peuvent être tellement enveloppées dans d'autres, que l'animal n'eſt pas toûjours averti de leur mauvaiſe qualité ; c'eſt par-là qu'on parvient à les empoiſonner, & qu'ils s'empoiſonnent quelquefois eux-mêmes.

Tout ce qui ſe paſſe entre les Hommes & les Animaux, pouvant donc, être expliqué, par l'impreſſion

de la matiére plus ou moins ſubtile, par les loix générales du mouvement, ne doit point l'être d'une autre façon ; parce qu'il répugne de multiplier les Étres ſans néceſſité, & d'expliquer par un principe inintelligible, ce qui peut l'être par un principe ſimple, clair & ſenſible ; cependant, c'eſt l'inconvénient où l'on tombe ; lorſqu'on ſoutient que l'Homme eſt animé, par une ſubſtance immatérielle, qui ne peut être ni vuë, ni connuë, ni ſentie, & qui par conſéquent, eſt indéfiniſſable : envain pour en prouver l'éxiſtance, aura-t'on récours aux plus profondes ſpéculations de la Métaphyſique, on n'y trouvera toûjours que des méſures, & des combinaiſons de la matiére. Toutes les ſçiences réviendront au même point, & ſi la Morale cette ſçience naturelle, préſente à notre ſentiment quelque objection ſpécieuſe, on la verra s'évanoüir peu-à-peu,

à méſure que cette morale s'épurera & que l'on en rétranchera les queſtions, ſur leſquelles les Hommes ne ſont pas d'un accord unanime : alors ce qui reſtera, ſera de peu de conſidération, & ſe réduiſant, uniquement, à la conſervation de l'individu, ou de l'eſpêce, n'excedera point les bornes de l'*impreſſion* ou de l'*inſtinct*, ni les forces du *mouvement univerſel*.

Ainſi, l'on peut conclure que l'Homme, non plus que les autres Animaux, n'eſt animé que par un *inſtinct*, plus étendu, à la vérité, que le leur, autant pour l'aggrément de la variété, que parce que ſes beſoins ſont plus grands. On peut conclure, en un mot, que tout ce que l'Univers renferme n'eſt qu'une matiére, miſe en mouvement, ſans aucun mélange de ſubſtances étrangéres.

Tel eſt le ſiſtême des Matérialiſtes : nous ne craignons point qu'ils nous

nous accuſent d'avoir obſcurci leur ſentiment, ni affoibli leurs preuves. Nous les avons, peut-être, pouſſé plus loin, qu'ils n'auroient oſés le faire eux-mêmes. Que doit-t'on appréhender quand on a pour ſoi, la vérité ? Plus les armes de ſes ennemis ſont puiſſantes, plus elle triomphe, la raiſon qui éclaire tout homme venant au monde, perce toujours les ténèbres épaiſſes, dont notre foible cerveau ſe trouve envéloppé.

Au reſte, ſi dans l'expoſition, que nous venons de faire, nous nous ſommes abſtenus des termes de *hazard*, & de *Nature* ; c'eſt parce que le premier eſt abſolument décrié, & que le ſécond expliqué plus favorablement, n'eſt autre choſe qu'un ordre qu'obſervé, dans ſa marche, le mouvement univerſel, & que l'expreſſion de cet ordre. Quelle autre idée, pourroient s'en former les Matérialiſtes ? Leurs adverſaires ſeroient toujours en

droit de leur demander la définition de la Nature, s'ils ne la conçoivent pas dans le tout, & dans chacune de ſes parties, comme étant l'action des parties de la matiére, les unes contre les autres, & l'impreſſion ordinaire du mouvement, pour la formation, la conſervation & la deſtruction de tous les Étres.

L'idée de la Nature rentre donc, d'elle-même, dans celle du mouvement; c'eſt pourquoi nous ne nous ſommes attachés à ne nommer que le mouvement univerſel, & perpétuel; afin de ne pas varier dans l'expreſſion, & de conſerver au ſentiment, que nous avons expoſé, toute la clarté, & toute la poſſibilité qu'il peut avoir. Il ne reſte plus qu'à ſavoir s'il eſt auſſi clair, & auſſi probable, que ſes Partiſans le prétendent.

L'AME

OU

LE SISTEME

DES

MATÉRIALISTES,

Soumis aux ſeules lumiéres de la Raiſon.

LEs Matérialiſtes réjettent toute ſubſtance ſpirituelle, comme inintelligible & inutile ; parce que ſans elle, tous les Etres peuvent ſubſiſter tels qu'ils ſont, & que d'ailleurs elle ne peut être ni vuë, ni ſentie. Ils ſubſtituent à ſa place, un autre principe,

dont on ne peut ſe paſſer, diſent-ils; viſible, juſqu'à un certain point, & toujours ſenſible. Mais ce principe eſt-il véritablement ce qu'ils prétendent?

Réduiſons tout leur Siſtême à cinq Propoſitions.

Eſt-il vrai que la Matiére principe éternel & parfait ait formé le Monde, tel que nous le voyons; que les Etres particuliers ne ſoient que de la Matiére groſſiére diſpoſée & dirigée, par une certaine quantité de Matiére ſubtile; de ſorte que rien ne reſſemble plus parfaitement à l'Univers entier, qu'une Homme, un Cheval, un Arbre même, & que cette Matiére ſoit tout à la fois le principe & l'effet? Prémiere Propoſition.

Le Mouvement eſt-il une ſubſtance que l'on puiſſe concevoir, indépendemment de la Matiére; ou n'eſt-il qu'un accident? S'il eſt une ſubſtance, comment cette ſubſtance a-

t'elle été unie à la Matiére ? S'il eſt un accident, comment lui eſt-il parvenu ? Séconde Propoſition.

Qu'elle eſt l'idée ſimple de la matiére ? Ne peut-on pas la conçevoir ſans le mouvement ? Troiſiéme Propoſition.

Que devons nous penſer de cette admirable ſocieté, ou les Matérialiſtes font vivre l'Homme avec les Bêtes ? Eſt-elle ſans difficultés ? Quatriéme Propoſition.

Quelle eſt la différence qui ſe trouve entre l'Homme & la Bête ? Cinquiéme Propoſition.

PREMIERE PROPOSITION.

Eſt-il vrai que la matiére, principe éternel & parfait, ait formé le monde, tel que nous le voyons; que les Etres particuliers ne ſoient que de la matiére groſſiére, diſpoſée, & dirigée par une certaine quantité de matiére ſubtile; de ſorte que rien ne reſſemble plus parfaitement à l'Univers entier qu'un Homme, un Cheval, un Arbre même, & que cette matiére ſoit tout à la fois le principe & l'effet?

LE point eſſentiel de cette Propoſition renferme deux queſtions, dont l'une eſt de *droit* & l'autre eſt de *fait*.

La premiére, eſt de ſavoir ſi le Principe peut être la même choſe que ſon Effet, & l'Effet la même choſe que ſon Principe : c'eſt celle de *droit*.

La ſéconde eſt de s'aſſurer, s'il eſt vrai que dans le ſiſtême des Matérialiſtes, le Principe & l'Effet ſe trouvent réciproquement la même choſe; c'eſt celle de *fait*.

Un Principe n'a d'Effet, que par deux voyes. La premiére, lorſqu'il engendre, la ſéconde, lorſqu'il produit. Lorſqu'il engendre, il met hors de lui-même, l'Effet qu'il contenoit, & cet Effet doit être ſa propre image, & ſa véritable reſſemblance. Si le Principe eſt parfait, il engendre lui ſeul ſon Effet; ſans avoir béſoin de s'unir à d'autre Principe, & ſans le concours d'aucune circonſtance. On conçoit aiſément, qu'alors l'Effet doit être entiérement ſemblable à ſon Principe, & l'on ne peut nier qu'il ne ſoit de la même ſubſtance. On les conçoit ſéparément, & néanmoins ils ſont indiviſibles; parce qu'une ſubſtance ne peut être parfaite, qu'elle ne ſoit ſimple, & qu'é-

tant ſimple, elle ne peut être diviſée.

Nous n'avons point d'exemples, dans la Nature, d'un pareil principe. Tous ceux que nous voyons ſont doubles. Leurs Effets ne ſe reſſemblent jamais parfaitement. Le mâle & la fémelle ont des différences marquées. Si dans quelques-uns des Animaux, & dans la plûpart des végétaux, ces différences ne ſont pas ſenſibles au même point que dans les autres, on n'eſt pas moins perſuadé qu'elles exiſtent, & que tout ce qui naît a été engendré de cette maniére. On ſçait d'ailleurs que l'Eau, l'Air, les Alimens, le Climat, & la Saiſon y influent ſouvent, devant, après, & dans le tems de la génération; d'où réſultent des différences néceſſaires de l'Effet d'avec ſon Principe. Tout ce que nous déſirons ici; c'eſt qu'on convienne de ces différences. On ne ſauroit nous les réfuſer. On

eſt même tellement accoutumé à ces ſortes de différences, qu'il ſeroit plus étonnant de voir un de ces principes engendrer un Effet qui lui fut parfaitement ſemblable, que de voir cet Effet entiérement différent, dans ce que ſon Principe a de plus eſſentiel; c'eſt-à-dire, que l'on ſeroit plus étonné de voir un fils reſſembler à ſon pere, au point de s'y méprendre, que de voir naître de ce pere, un monſtre qui n'auroit aucune forme humaine. On a vû, plus d'une fois, de ces ſortes de Monſtres, & jamais on a vû qu'un fils reſſemblât à ſon pere, comme quelque fois deux freres jumeaux ſe reſſemblent. La raiſon que nous en donnons, vient de ce qu'un Principe imparfait en lui-même, peut être entraîné par ſa propre inperfection, dans toutes ſortes d'erreurs, & que cette même imperfection l'empêche d'agir parfaitement; puiſqu'elle n'eſt autre choſe

que le défaut des forces néceſſaires, pour agir parfaitement.

Comme le Principe imparfait ne peut agir parfaitement, de même le Principe parfait ne peut agir imparfaitement ; c'eſt ce qui nous a fait dire que dans la génération, l'Effet eſt entiérement ſemblable à ſon Principe.

Nous partirons donc, de cette vérité, que le moins intelligent des hommes peut aiſément concevoir, & nous dirons que l'Effet doit être de la même nature que ſon Principe, & de la même ſubſtance ; mais il n'eſt pas la même choſe. Le Principe & l'Effet ſont deux, dans une unité de ſubſtance : autre choſe eſt d'engendrer, & autre choſe eſt d'être engendré. L'Effet ne peut être conçû que par rapport au Principe ; quoique le principe ne puiſſe être conçû que par l'Effet.

Si nous avons de la peine à comprendre cette vérité ; c'eſt qu'elle ne tombe point ſous nos ſens ; c'eſt que nous n'en voyons point d'exemple, dans la Nature, comme nous l'avons dit ; cette Nature ne montrera jamais un ſeul principe qui, par lui-même, & par ſa propre force engendre ſon effet ; mais nous ne conçevons pas moins que cela ne doive être ainſi, ſi le Principe eſt parfait.

Nous avons dit ſécondement, qu'un Principe non ſeulement, engendre ſon Effet ; mais encore qu'il le produit.

Un Principe produit ſon Effet, lorſque par ſon action il donne l'éxiſtance à une choſe qui n'étoit point ; ainſi le vent produit le mouvement des aîles d'un Moulin, qui étoit auparavant tranquille ; ainſi l'éloquence d'un Orateur donne des paſſions à ſes auditeurs, qui ne les avoient pas ;

ainſi la puiſſance d'un ſouverain fait éxiſter des honneurs & des dignités, qu'on ne connoiſſoit point.

On voit par-là, que dans la production, l'Effet eſt toujours autre choſe que ſon Principe ; c'eſt-à-dire, différent de Nature, & de ſubſtance ; quoiqu'il reſte toujours, quelque connéxité, entre l'un & l'autre ; ce qui ſe montre dans l'Effet, être une ſuite, ou une émenation du Principe qui lui donne ſon éxiſtance.

On rémarquera que plus le Principe eſt approchant de la perfection, plus il agit indépendemment de tout autre Etre. Si le vent ne rencontroit des corps, il ne produiroit aucun effet ; mais la puiſſance abſoluë, & ſouveraine, n'a béſoin d'aucun ſujet, pour faire éxiſter des honneurs, & des dignités qui n'étoient point ; c'eſt pourquoi une ſemblable action, de ſa part, n'eſt pas proprement une production ; mais une création ; par-

ce que, par ſa propre force, & par la plénitude de ſa puiſſance, ſans le ſécours d'aucun agent, ſans la préſence d'aucun ſujet, elle fait éxiſter ce qui n'étoit point, dont l'éxiſtance, la conſervation, & la durée dépendent de ſa volonté. Tout Être, quel qu'il ſoit, ne peut donc, éxiſter que par la génération, ou par la production, ou par la création : voilà notre queſtion de *droit* ſuffiſamment, éclaircie.

Il eſt donc réconnu, que dans la génération, l'Effet eſt auſſi ſemblable à ſon Principe, qu'il en eſt différent dans la production, ou la création. Il ne s'agit plus que de ſavoir, ſi dans le ſiſtême des Matérialiſtes, leur premier Principe engendre, ou produit les Étres ; c'eſt-à-dire, ſi l'Effet eſt ſemblable au Principe, ou s'il en eſt différent : c'eſt la queſtion de *fait*.

Avant cet examen, il eſt néceſſaire de faire deux ſuppoſitions, en faveur de ce ſiſtême.

La prémiere que la matiére eſt *une*; c'eſt-à-dire, que la ſubtile, & la groſſiére, ſont de même nature, & les mêmes au fond, quand à leur eſſence. Prémiere ſuppoſition.

La ſéconde que la matiére eſt parfaite, comme Principe; puiſque, ſelon les Matérialiſtes, elle agit ſeule, ſans le ſécours d'aucune ſubſtance immatérielle, & que dès-lors ſon effet doit tenir de ſa perfection. Séconde ſuppoſition.

Sans ces deux ſuppoſitions, le ſiſtême des Matérialiſtes s'écrouleroit de toute part, ou plutôt ne ſubſiſteroit pas.

Sans la prémiere, on leur demanderoit la définition de ces deux matiéres; comment elles ſe ſeroient unies; qui les auroit ſubordonnées, l'une à l'autre.

Sans la féconde, on les priéroit de nommer l'adjoint, le Côopérateur de leur principe, s'ils en réconnoiſſoient quelqu'un, ils l'avoüeroient imparfait, & cependant il eſt de leur intérêt de ne lui donner aucune atteinte. Les Matéraliſtes auroient donc, bien de la peine de ſe tirer avec honneur, de toutes ces queſtions; on leur fermeroit la bouche au premier mot, & ſe trouvans couverts de honte, & de confuſion, ils s'empreſſéroient de récourir à nos deux ſuppoſitions : auſſi ne manquent-ils pas de le faire; cela étant : nous pouvons raiſonner ainſi.

Si la matiére eſt réconnuë *une*, & parfaite; il n'eſt pas poſſible d'avancer qu'elle ait rien produit; parce qu'il n'eſt rien dans la Nature, qui ne ſoit matiére. Il faut donc abſolument, qu'elle ait tout engendré: cette conſéquence eſt juſte, & d'après les Principes, que nous venons de poſer, on ne ſauroit nous la récuſer.

Voilà donc, la matiére des Matérialiſtes réconnuë Principe parfait & engendrant ; mais comment diſtinguerons-nous la matiére générante, d'avec la matiére générée ? On ne le peut certainement, qu'en ce point unique, dire que l'une engendre, & que l'autre eſt engendrée : au ſurplus, elles doivent toutes les deux avoir le ſort, les qualités d'un Principe parfait ; elles ne doivent former qu'une même unité.

Voilà donc, le Principe éternel, infini, tout-puiſſant ; voilà la divinité des Matérialiſtes : or nous rencontrons déja la même incompréhenſibilité qu'ils rejettent, avec tant de dédain, dans le ſentiment de leurs adverſaires ; mais elle ne ſera point pour nous, comme nous l'avons promis, une raiſon de nous éloigner de leur ſiſtême. Voyons ſi cette incompréhenſibilité ne vient pas de la hauteur du ſujet, & de ſa profondeur ; ou ſi elle ne procéde pas d'un fond

de contradiction qui ſe dérobe facilement à l'œil, dans un ſujet ſi abſtrait, ſujet que l'eſprit le plus préſent ne peut éclaircir, qu'en l'approfondiſſant.

La matiére ayant engendré tous les Etres, ces Etres ne doivent faire qu'*une*, avec elle, à cette ſeule différence près, qu'ils ſont engendrés par elle, ils doivent être éternels, comme elle, parfaits, comme elle, dans un mouvement perpétuel, comme elle, & dans un ordre conſtant, & ſans bornes connuës : Voilà ce que les Matérialiſtes doivent réconnoître, & réconnnoiſſent en effet, dans la matiére ; mais ce qu'ils ne peuvent montrer malheureuſement, pour eux ; dans aucun Etre vivant.

Il n'eſt perſonne, qui ne ſente que tous ces Etres vivans ne ſoient très-bornés. Ils dérangent, tous les jours, cet ordre admirable, dans lequel ils ont été engendrés. Leur mouvement

eſt ſouvent interrompu, & ne ſauroient en ſupporter un continuel ; bien loin d'être perpétuels, ils finiſſent tous ; ſi quelques-uns ſubſiſtent, cent ans & plus ; il en eſt d'autres, que le même jour voit naître & mourir.

Les Etres vivans n'ont, donc, avec la matiére, d'autre conformité, que celle d'être matiére eux-mêmes. Ils ſont, au reſte, totalement différens, & paroîtront d'autant plus imparfaits, que la matiére qui les a engendré, ſera ſuppoſée parfaite ; cependant nous venons de prouver, ſans répliques, qu'ils doivent en avoir été engendrés, & qu'en cette qualité, ils doivent lui être entiérement ſemblables ; s'ils ne le ſont pas, comme cela eſt évident, que répondront les Matérialiſtes ? Qu'en penſeront nos Lecteurs ? Que devons-nous conclure nous-mêmes ? Avoüons qu'il réſulte de leur ſiſtême une contradiction qui

ſaute aux yeux, & qui nous met, par conſéquent dans le cas de le réjetter.

Quand on ſe glorifie, avec oſtentation, de ne raiſonner que d'après des principes inconteſtables, & qu'on prétend ne s'en rapporter qu'à leurs conſéquences néceſſaires, on doit être bien ſûr des Principes que l'on avance; ſans cela que n'a-t'on pas à craindre? Dans quelle confuſion ne riſque-t'on pas de tomber à chaque pas? C'eſt ce que les Matérialiſtes n'ont pas aſſez prévûs.

Envain répliqueront-ils que c'eſt à tort que nous nions le mouvement continuel des Etres vivans; puiſque le mouvement ſe conſerve dans ceux qui ſont les plus aſſoupis, & que c'eſt lui qui les conſtituë vivans; qu'on ne doit point les conſidérer, chacun en particulier; mais en général dans leur eſpêce; que chaque eſpêce eſt auſſi parfaite que la matiére qui l'a

engendrée, auſſi éternelle qu'elle ; auſſi indéfinie dans ſon étenduë ; & qu'enfin, chaque eſpêce ſe renfermant dans les fonctions qui lui ſont marquées, doit être cenſée garder toujours & conſtamment l'ordre, dans lequel elle a été engendrée.

Mais ne ſera-t'on pas toûjours, en état de leur répondre que lorſque les eſpêces ont été engendrées, elles n'ont pû exiſter que par leur individus, dont le nombre a été néceſſairement limité, ainſi que la quantité de mouvement qui leur étoit propre ; que comme il ſeroit abſurde d'admettre la moindre variation dans un Principe parfait & éternel, il ne le ſeroit pas moins d'en introduire dans l'effet qu'il auroit engendré.

Il s'enſuit donc, que les eſpêces ne pouvant être conſiderées, que dans leurs individus, les défauts de ceux-ci doivent néceſſairement, rétomber ſur leur eſpêce, & les défauts

de l'eſpêce doivent, par la même raiſon, rétomber ſur le Principe qui l'a engendrée. Ne ſeroit-ce pas en ce cas, attaquer le Principe ? Ne ſeroit-ce pas effacer l'idée d'un ordre conſtant, que lui donner la plus légére atteinte ? Les Animaux engendrés par la matiére, en nombre limité, lui ſont déja diſſemblables en ce point ; puiſqu'elle eſt infinie, ſelon les Matérialiſtes, & plus encore, en ce que leur nombre augmente ou diminuë, ſelon les circonſtances. Leur eſpêce, diſent-ils, eſt invariable ; & cependant leurs mouvemens ſont d'une variété, & d'une inégalité continuelle, changeans de place, ou n'en changeans pas, ſe hâtans, ou ne ſe hâtans point, & tendans tantôt d'un côté, tantôt d'un autre ; ſans qu'il jamais venu dans l'eſprit de perſonne, de regarder l'eſpêce d'un Etre comme invariable, tandis que les Etres qui la compoſent ſont dans une variété perpétuelle.

Peut-on dire qu'il ſe trouve parmi les Animaux, quelque mouvement périodique ? Doit-on regarder comme tel, le ſommeil de ceux qui ne dorment qu'une partie de l'année, ou les voyages de quelques-uns qui changent de climat, ſelon les ſaiſons qui leur ſont propres ? Ce ſommeil, ces voyages, quelques conſtans qu'on les ſuppoſe, prouvent au contraire, que le Principe qui auroit engendré les uns, n'auroit pû engendrer les autres, à moins qu'on ne le fit, tout à la fois, uniforme & variable ; c'eſt-à-dire, réüniſſant en lui, par un mélange monſtreux & abſurde, une perfection, & l'imperfection qui lui eſt directement oppoſée. Fut-il jamais rien de plus inconcevable ?

N'eſt-il donc, pas aiſé de voir que l'incompréhenſibilité de l'opinion qui veut que la matiére ſoit, en même tems, le principe & l'effet, vient de la contradiction manifeſte qu'elle ren-

ferme ; défaut qui choque le ſens commun, défaut en même tems, qui doit humilier, confondre les Matérialiſtes.

Diſons donc, 1°. que les Etres n'ont point été engendrés, par la matiére. Nous venons de le voir bien clairement ; puiſqu'ils ne lui reſſemblent point, ſelon toutes les grandes qualités qu'on lui attribuë.

Diſons 2°. qu'il n'eſt pas poſſible que la matiére les ait produit. On doit en convenir ; parce que la production n'a lieu, que par le concours de pluſieurs cauſes différentes, & étrangéres. La matiére, ne pouvant produire que par le ſécours d'une cauſe immatérielle, n'a donc rien produit, puiſque ſelon les Matérialiſtes, tout eſt matiére dans l'Univers ?

La production eſt trop inférieure à la génération ; pour que les Matérialiſtes ſe ſoient jamais aviſés de l'adopter. La génération eſt en effet, l'acte

le plus eſſentiel, & le plus néceſſaire à un Principe parfait ; toute autre action ſeroit au deſſous de lui, & ſuppoſeroit une imperfection qu'ils réjettent abſolument ; mais par la raiſon qu'ils réfuſent la production, ils embraſſent la génération, & par-là conviennent que dans leur ſiſtême, le Principe & l'effet ſe trouvent, réciproquement, la même choſe ; comme nous venons de voir que cela n'eſt pas poſſible, concluons que ce ſiſtême eſt inſoûtenable ; c'eſt la juſte conſéquence que nous devons tirer de nos Principes inconteſtables, & le fruit que nous a procuré notre prémiére Propoſition.

Ces

SECONDE PROPOSITION.

Le mouvement eſt-il une ſubſtance, que l'on puiſſe concevoir indépendemment de la matiére, ou n'eſt-il qu'un accident ? S'il eſt une ſubſtance, comment a-t'elle été unie à la matiére ? S'il eſt un accident comment lui eſt-il parvenu ?

CEs deux queſtions qui forment le ſujet de notre ſéconde Propoſition, ſont de la plus grande importance, & nous ne ſaurions les diſcuter, avec trop de ſoin.

Quoique les Ecoles enſeignent ; que le mouvement ſoit un accident s cependant, comme nous ne ſavon, point encore juſqu'à quel point, les Hommes peuvent faire autorité, les uns envers les autres, nous ne partirons pas de leur ſentiment à cet égard, &

nous regarderons comme une objection digne de conſidération, celle que les Matérialiſtes peuvent leur oppoſer.

Nous dirons, donc, que tout le monde réconnoit dans l'Univers, un mouvement perpétuel, & une matiére ſubtile, quoiqu'on ne l'ait jamais vû ; matiére qui pénétre & détruit, avec le tems, les corps les plus durs, & les plus fixes.

Il eſt vrai qu'on réconnoît une matiére ſubtile, qui pénétre tout, qui meut tout, & qui eſt le grand reſſort de la machine univerſelle ; mais en ſuppoſant une matiére ſubtile, on en ſuppoſe, tacitement, une groſſiére ; de même en ſuppoſant une matiére ſubtile pénétrant, & mouvant tous les corps, il eſt néceſſaire de ſuppoſer, en même tems, des corps impénétrables, les uns aux autres, qui, ſans elle, ſeroient dans un repos abſolu.

Voilà donc, déja la matiére diviſée, en elle-même, en deux parties très-diſtinctes, par des attributs directement oppoſés, par la ſubtilité, & par la groſſiéreté, par le mouvement, & par le repos. Si le mouvement eſt eſſentiel à l'une, le repos ſera eſſentiel à l'autre, & la différence, entre les deux, ſera conſéquemment eſſentielle : or il ne peut ſubſiſter entr'elles, aucune différence eſſentielle, qu'elle ne dévienne une preuve inconteſtable, d'une diverſité de Nature, diverſité que l'on ne peut avoüer ſans rénoncer au Principe fondamental du ſiſtême des Matérialiſtes ; c'eſt ce que nous allons prouver.

Nous avons dit que la matiére eſt une, éternelle, & parfaite ; où nous nous ſommes alors trompés, en ſuppoſant ce qui n'étoit point ; où nous nous trompons, actuellement, en réconnoiſſans deux ſortes de matiéres,

trop diſtinctes, pour être jamais réünies, dans la même idée ; cependant ce que nous réconnoiſſons, à préſent, eſt une vérité de fait, toûjours préſente à nos ſens, & que rien ne peut démentir. Il eſt une matiére ſubtile ; il en eſt une groſſiére, une matiére en mouvement, & une en repos ; enſorte que le mouvement paroît attaché à la ſubtilité, & le repos à la groſſiéreté. Le mouvement n'eſt donc point propre à toutes les parties de la matiére, conſidérée comme un ſeul Étre ? En ce cas, peut-on dire qu'il ſoit eſſentiel à aucune ? Que l'on ſe rappelle qu'il n'éxiſte rien, ni avant, ni hors de la matiére. Le mouvement qui s'y rencontre doit être égal, dans toutes ſes parties ; parce qu'il faut que tout ſoit uniforme, dans un premier principe, en qui la moindre inégalité annonceroit l'imperfection.

Il eſt vrai qu'on peut admettre deux imperfections, l'une eſſentielle, & l'autre accidentelle. Nous faiſons cette diſtinction, pour nous rendre favorables, autant qu'il eſt en nous, au ſiſtême que nous examinons avec tant d'impartialité.

Ainſi, en accumulant les palliatifs, il n'eſt pas impoſſible d'éxcuſer l'imperfection accidentelle, comme celle d'une muraille qui ſeroit moins blanche, qu'une autre ; mais il en eſt bien autrement de l'imperfection eſſentielle, comme d'un mur mal conſtruit, comparé à un autre bien conſtruit. L'imperfection inhérente au mur mal conſtruit, eſt un vice radical, qui ne peut ſe couvrir ni ſe réparer.

Nous diſons, donc, en conformité de la muraille, plus ou moins blanche, que le défaut de mouvement, dans une partie de la matiére, n'eſt qu'une imperfection accidentelle, &

ſi cela eſt, le mouvement lui-même n'eſt, ainſi que la couleur, qu'un accident, qui ne peut être eſſentiel, même à la partie de la matiére, où il ſe rencontre.

Si les Matérialiſtes diſent que ce défaut de mouvement eſt une imperfection eſſentielle, ne ſont-ils pas forcés à réconnoître un vice radical, dans le principe qu'ils nous préſentent, comme parfait; vice qui ne peut ni ſe couvrir, ni ſe réparer, ce qui dévient, dès lors la plus inconteſtable de toutes les contradictions, & l'abſurdité la plus ridicule. Ne nous mettent-ils pas, eux-mêmes, dans le cas d'abandonner un ſiſtême, ſi contraire aux aux ſeules lumiéres de la raiſon?

Mais où pourront, donc, ſe rétrancher ces Philoſophes ſi forts ſur le raiſonnement? Nous ſentons leurs embarras. Il ne leur reſte plus qu'une reſſource; c'eſt de dire que le mouvement n'eſt point eſſentiel à la ma-

tiére ; mais cet aveu ne les plonge-t'il pas dans un nouveau labyrinthe ?

Si le mouvement n'eſt point eſſentiel à la matiére, & s'il ne lui eſt qu'accidentel, peut-il, par lui-même, être une ſubſtance ? La Nature d'une ſubſtance, eſt d'éxiſter, par elle-même, indépendamment de toute autre.

Deux ſubſtances peuvent être unies, mêlées, l'une avec l'autre, comme deux ſels mêlés enſemble, que l'on fait réſoudre dans un lieu frais & humide ; mais leur parties quelques diviſées qu'elles ſoient, ne ſont que confonduës, & ne ſe pénétrent, ni ne ſe pénétreront jamais. Elles peuvent acquérir, par le mélange, un goût, une couleur, une odeur, une propriété que ni l'une, ni l'autre, n'avoient point auparavant, & néanmoins, n'être pas une ſeule, & même ſubſtance. L'expérience le prouve.

On ſépare, tous les jours, deux liqueurs, parfaitement mêlées, & l'on ne peut pas dire que leurs parties, ſe fuſſent, abſolument, pénétrées ; mais ſeulement, qu'ayant été diviſées, preſque à l'infini, on a trouvé le moyen de les réünir ; puiſque dès le moment, qu'elles ſe feroient pénétrées, pour ne faire qu'une ſubſtance, elles ſeroient devenuës inſéparables. Pour prouver le contraire, il ne ſuffiroit pas de les ſéparer de nouveau ; parce qu'on reſteroit, toûjours, en droit de dire, qu'elles n'auroient jamais été réünies, en une ſeule, & même eſſence. Il faudroit partager cette nouvelle ſubſtance en deux autres, qui ſeroient très-différentes, entre elles, & de plus, ne ſeroient point celles que l'on auroit mêlées, confonduës, incorporées l'une dans l'autre, pour en faire une nouvelle ſubſtance. Une exemple achevera d'éclaircir ce point.

On a mêlé du vin & de l'eau, & enſuite on les ſépare. Cette opération eſt facile à concevoir ; ſi l'on convient que les parties vineuſes, & les parties aqueuſes, quoique mêlées, & confonduës, reſtent chacunes, de leur côté, ce qu'elles ſont, en elles-mêmes. Il eſt très-poſſible, avec plus, ou moins d'art, de ſéparer ce qu'on a mêlé, & cette poſſibilité qu'on réduit, tous les jours, en acte, me perſuade que deux ſubſtances ont été, précédemment, mêlées ; lorſque je vois qu'on les ſépare, ſous mes yeux, & qu'on les tire d'une ſubſtance, qui avoit toutes les apparences d'être une. On ne m'induira à penſer le contraire, que lorſque d'un mélange de vin, & d'eau, fait ſous mes yeux, on tirera, devant moi, de l'huile, ou du cîdre : alors je ſerai forcé de réconnoître que le vin & l'eau, s'étans, abſolument, incorporés, ont formé

une nouvelle ſubſtance, & ont pris une nouvelle nature, commune à tous les deux ; ſi toutes fois, leur nom peut encore ſubſiſter, après un tel évenement.

Mais qui, jamais, a fait une pareille expérience ? A qui l'a-t'on, même, demandée ? L'idée en eſt-elle venuë à quelqu'un ? Non, ſans doute ; il eſt trop inintelligible, de s'imaginer que deux natures différentes, puiſſent ne faire qu'une même ſubſtance, & qu'une même ſubſtance, puiſſe être partagée en deux natures différentes ; auſſi perſonne ne s'eſt aviſé de propoſer, encore moins d'exiger, une pareille abſurdité.

Reconnoiſſons, donc, que deux ſubſtances, de natures différentes, peuvent être unies, mêlées enſemble ; mais non identifiées ; ſoyons en certains lorſqu'on pourra les ſéparer, ou qu'elles ſe ſépareront d'elles-mêmes, & que pour exiſter, l'une n'a pas beſoin de l'autre.

Convenons que cette proprieté de la ſubſtance eſt ſa qualité diſtinctive, d'avec l'accident, qui ne peut exiſter ſans ſujet : diſons que cette différence eſſentielle, reſultant de la nature des choſes, ne peut jamais ſouffrir la moindre altération ; parce qu'alors il arriveroit une confuſion d'idées, qui s'anéantiroient mutuellement. Les choſes, tout à la fois, ſeroient, & ne ſeroient point ; l'eſprit qui voudroit les embraſſer, ne ſauroit ce qu'elles ſeroient devenuës, ni ce qu'il deviendroit lui-même.

Décidons, enfin, que ſi le mouvement eſt une ſubſtance, il ne peut être qu'accidentel à la matiére, & s'il eſt un accident, il ne peut être une ſubſtance.

Nous avons vû que la matiére, Principe parfait & unique, ſelon les Matérialiſtes, eſt diviſée, en deux parties affectées, l'une au mouvement, & l'autre au repos. Nous

nous ſommes convaincus qu'en ſuppoſant que le mouvement lui fut eſſentiel, on lui attribuë un vice radical, trop indigne de la perfection d'un premier Principe. Cette conſidération nous a déterminé à ne regarder le mouvement que comme accidentel.

Nous aurions pû pouſſer les choſes plus loin, & demander comment la ſubſtance du mouvement, auroit été unie à la matiére. Les Matérialiſtes qui veulent qu'on leur rende raiſon de tout, ne pouvans ſe diſpenſer de ſe ſoûmettre à la même loi, auroient été, ſans doute, fort embarraſſés. Ou auroient-ils trouvé un lien propre à unir deux ſubſtances éternelles, de natures différentes, & indépendantes ? Mais nous nous ſommes contentés de démontrer l'abſurdité de l'opinion, qui rend le mouvement eſſentiel à la matiére. Nous ne nous ſommes engagés qu'à cela, pour le

préſent ; nous avons pris cette voix pour arriver, plus promptement, au but que nous nous ſommes propoſé.

Le mouvement n'étant point eſſentiel à la matiére, il ne lui peut être qu'accidentel, & s'il eſt accidentel, il ne peut-être une ſubſtance ; ainſi toutes les queſtions ſur la ſubſtance ſuppoſée du mouvement ſont épargnées ; puiſqu'il eſt prouvé qu'il ne peut être qu'un accident.

Mais s'il eût été difficile, aux Matérialiſtes, de nous montrer comment le mouvement, conſideré comme ſubſtance, auroit été uni à la matiére ; il ne leur auroit pas été plus aiſé de nous expliquer comment il lui eſt ſurvenu, en qualité d'accident.

C'eſt une vérité inconteſtable que l'accident ne peut exiſter, ſans ſujet ; c'eſt une autre vérité, que dans la naturelle corporelle, il n'eſt point de ſubſtance, ſans accident ; mais

l'un & l'autre différent, en ce que la ſubſtance, reſte, toûjours, la même; que ſouvent, l'accident change, un premier faiſant place à un ſecond. L'eau coulante, dormante, glacée, colorée, eſt toûjours de l'eau. Son mouvement, ſon repos, ſa dureté, ſa couleur ſont des accidens, que la même partie d'eau peut recevoir, tour-à-tour, qui dépendent de la pente qu'elle a, ou n'a pas, de la chaleur, ou du froid, de la lumiére qui la frappe, ainſi que de la profondeur des terres, où elle coule, & des objets qui l'environnent. D'un autre côté la couleur, (l'accident le plus inſéparable de tous les Étres; puiſque, ſans elle, ils ne peuvent être apperçûs,) la couleur eſt l'accident le moins durable. Elle diſparoit entiérement dans les ténébres épaiſſes, & attend, pour renaître, le retour de la lumiére; elle n'eſt point, perſonne ne l'igno-

re, elle n'eſt point la même au point du jour, au lever du ſoleil, en plein midi. Selon que la lumiére eſt, plus ou moins grande, plus ou moins pure, plus ou moins oblique, la couleur change, fauſſe d'abord, elle varie encore, lors même qu'elle paroît être fixée, dans ſes nuances, & ſa vivacité.

Il ſeroit ridicule de vouloir prouver que cette variation eſt l'effet du mouvement continuel de la nature, les plus ignorans ſavent, que les objets ſont différemment éclairés, ſelon le lieu où le ſoleil ſe trouve ſur l'horiſon, nous ne dirons rien de nouveau, lorſque nous avancerons que la couleur eſt un effet de l'action de la lumiére ſur les corps, & de la différente poſition où ſe trouvent les corps.

Sans la préſence de la lumiére, il n'eſt point de couleur, ſelon que la lumiére frappe les corps, la couleur

varie. Il eſt donc eſſentiel à la couleur, pour exiſter, que la lumiére agiſſe ſur les corps ; mais la couleur eſt un accident : voilà, donc, un accident qui n'exiſte que par l'action d'un corps, ſur un autre. Examinons à préſent, s'il en eſt de même, de tous les accidens.

Pour être grand, ou petit, la premiére choſe réquiſe à un accident, eſt d'être. On a toûjours, diſtingué, comme fort différens, l'Etre, & la façon d'Etre. Ce qui eſt néceſſaire au dernier ne l'eſt pas, entiérement, au premier ; mais ce qui eſt néceſſaire au premier, doit abſolument, ſe trouver dans le ſecond.

Il ſuffit, pour être un animal vivant, d'avoir un corps, & un mouvement propre, & ſans ces deux conditions, on ne trouvera aucun Etre vivant ; c'eſt pourquoi on les rencontre dans le Loup, comme dans l'Agneau ; quoique, pour être Agneau,

du Loup, il en faille beaucoup d'autres, très-différentes, entre elles.

Ainſi ce qui conſtituë l'Etre d'une choſe, le conſtituë, également, de toutes celles de ſon eſpêce; comme ce qui eſt néceſſaire à une ſubſtance, pour exiſter, l'eſt, pareillement à toutes les ſubſtances; de même, ce qui fait exiſter un accident, fait auſſi, exiſter tous les autres.

Il ſeroit inconcevable que deux choſes euſſent une premiére origine différente, & néanmoins, fuſſent de même Nature: or nous ne connoiſſons que deux ſortes d'Etres, les ſubſtances, & les accidens. Que les Matérialiſtes en découvrent une troiſiéme, s'ils le peuvent! nous diſons plus: Qu'il nous citent un accident qui ſoit devenu ſubſtance, ou une ſubſtance qui ſoit devenuë accident!

En attendant qu'ils nous produiſent un de ces faits, ne craignons pas d'avancer que ce qui donne, primiti-

vement, l'Etre à un accident, eſt auſſi la ſource de tous les autres. Nous avons vû que la couleur eſt un effet de l'action de la lumiére, ſur les corps : or, en cela, nous pouvons diſtinguer deux choſes ; l'une ſpécialement propre à l'accident, nommé *couleur*, & l'autre généralement propre à tous les accidens.

La premiére eſt la proprieté, qu'à la lumiére d'éclairer, dont les rayons, tombans ſur les corps, les colorent, diverſement ; ſelon qu'ils ſont différemment refléchis. Cette qualité de la lumiére, n'opére, & ne peut opérer, que la couleur, & eſt l'origine ſécondaire de cet accident.

La ſéconde eſt le corps même de la lumiére, qui, rencontrant une autre corps, produit infailliblement un effet, & eſt, en cette qualité, l'origine primitive de pluſieurs effets. Elle produit la chaleur, auſſi bien que la lumiére.

La couleur, ayant, donc, pour cauſe primitive, & commune, avec la chaleur, la rencontre du corps de la lumiére, avec tels & tels autres corps ; enſorte que, ſans cette rencontre, ni l'une ni l'autre ne pourroient exiſter : nous diſons que la poſition d'un corps, ſur un autre, eſt néceſſaire pour l'éxiſtance de tout accident ; que nul accident, ne pouvant éxiſter, ſans elle, elle eſt la définition la plus juſte, & la plus claire, de tout accident en général.

Ainſi le mouvement qui n'eſt qu'un accident, eſt l'effet de l'action d'un corps ſur un autre. Fondés ſur ce Principe inconteſtable, nous demanderons, à préſent, aux Matérialiſtes, comment le mouvement eſt ſurvenu dans la matiére ; ils ne nous répondront pas, qu'il n'y eſt point ſurvenu, qu'il y a toûjours été : ce ſeroit une abſurdité intolérable.

Concevra-t'on jamais qu'une choſe qui ſe meut, ſe meuve de toute éter-

nité ? Qu'elle n'ait jamais commencée à ſe mouvoir ? Ne vaudroit-il pas autant dire, que la couleur n'a jamais changée, & qu'elle eſt immuable de toute éternité ? Ne ſeroit-ce pas déſavoüer les notions les plus claires, que réfuſer cette variété aux différens accidens ? Ne ſeroit-ce pas ſe couvrir du dernier ridicule, que ſoûtenir une choſe que toute la nature dément ? Qui auroit aſſés de front ; pour oſer inſiſter ?

Voilà, cependant ce que les Matérialiſtes ont la force d'aſſurer, ſans rougir ; & voilà, par conſéquent, les abſurdités, où ils tombent, & dont nous nous ſommes engagés de les convaincre.

Que devons-nous, maintenant, penſer de leur ſiſtême ? Ne mérite-t'il pas d'être réjetté, avec le dernier mépris ? C'eſt la conſéquence que tout Homme ſenſé en tirera, & c'eſt le réſultat de notre ſéconde Propoſition.

TROISIÉME PROPOSITION.

Qu'elle eſt l'idée ſimple de la Matiére ? Ne peut-on pas la concevoir, ſans le mouvement ?

VOyons s'il eſt poſſible que le mouvement ſoit, tellement, unis à la matiére, qu'on ne la puiſſe concevoir ſans lui. Pour décider cette queſtion, qui achévera d'éclaircir ce que nous avons dit, ci-deſſus ; recherchons qu'elle eſt l'idée ſimple de la matiére.

L'idée ſimple d'une choſe, eſt celle qui ne la conſidérant, qu'en elle-même, la dégage de tous ſes acceſſoires, & de tous ſes accidens. Ainſi l'idée d'un vêtement, eſt l'idée de ce qui ſert à couvrir le corps, abſtraction faite, de ſa forme, de ſa couleur, de ſa matiére, & de ſes

ornemens. L'idée ſimple eſt donc l'idée la plus reſtrainte que l'on puiſſe avoir d'une choſe. Un ſeul mot l'exprime, & tout autre mot qu'on lui aſſocie, pour ne former qu'une ſeule & même idée, la diminuë, l'augmente ou la modifie. Vêtement long, vêtement court, vêtement ample, vêtement tronqué, ſignifient plus ou moins que le ſeul mot *vêtement*, & donnent une idée qui n'eſt plus la même.

Ainſi pour s'aſſurer de l'idée ſimple de la matiére, il faut s'en tenir à ce ſeul mot, & voir s'il renferme quelque autre idée, que celle d'une ſubſtance large, longue & profonde, qualités eſſentielles de la matiére en général. On reconnoîtra les qualités eſſentielles de la choſe ſignifiée, à cette marque ; c'eſt qu'étant jointes au mot, elles forment un pléonaſme ridicule.

On ſçait ce que c'eſt qu'un bâton, proprement dit, & celui qui, prévoyant ſe faire mieux entendre, diroit un *bâton de bois*, feroit rire à ſes dépens ; parce qu'il répéteroit, inutilement, une des qualités eſſentielles du bâton. Raiſonons en conſéquence.

Si le mouvement étoit tellement propre à la matiére, que l'idée n'en pût être ſéparée, ne tomberoit-on pas dans le même pléonaſme, en diſant : *la matiére muë ?* Renverſeroit-on les idées naturelles, en diſant : *la matiére tranquille ;* comme ſi l'on diſoit, par exemple, *la boule quarrée ?*

Ne nous arrêtons point à prouver que *la matiére muë*, n'eſt point un pléonaſme, & que *la matiére tranquille*, ne renverſe pas les idées naturelles ; mais nous fondans, avec toute l'aſſurance poſſible, ſur la juſteſſe & la clarté de ces expreſſions ;

matiére muë, *matiére tranquille*, décidons, hardiment, que le mouvement & le repos ſont étrangers à la matiére, & qu'ils n'entrent point dans ſon idée ſimple.

Nous tirons, de-là, une nouvelle preuve, que le mouvement n'eſt point eſſentiel à la matiére, qu'il ne lui eſt qu'accidentel, qu'en qualité d'accident, il eſt l'effet de l'action d'un corps ſur un autre, & qu'étant indifférent à la matiére, il eſt viſiblement abſurde de dire, qu'une partie de la matiére ſe meuve contre l'autre; ſans l'intervention d'aucun môteur.

Mais quel eſt ce môteur! Quel eſt cet Etre ſupérieur à la matiére qui dirige le mouvement à ſon gré, qui agite une partie de la matiére & laiſſe l'autre tranquille, & qui, enfin, ranime celle-ci, pour laiſſer répoſer l'autre? Quel eſt ce grand ouvrier, qui opére toutes les merveilles que

la

la Terre & les Cieux préſentent, ſans ceſſe, à nos admirations ! Quel eſt ce Principe créateur & conſervateur de tous les Etres vivants ! S'il ne les a pas engendré ; c'eſt qu'il eſt au-deſſus d'eux ; s'il ne les a pas produit ; c'eſt que rien, dans la Nature, dont il eſt l'auteur, n'a pû ſe trouver digne d'être ſon adjoint, ni ſon côopérateur. Quel eſt, donc, ce ſouverain, qui, par ſes propres forces, par ſon pouvoir ſuprême, ſans le ſécours d'aucun agent, ſans la préſence d'aucun ſujet, fait exiſter, non des honneurs & des dignités, comme ſont les Souverains de la Terre ; Mais des Etres vivans, dont la conſervation, & la durée dépendent de ſa volonté toute puiſſante ! Quel eſt, enfin, ce grand maître, à qui nous devons, ſans contredit, tout ce que nous ſommes, & par conſéquent tous nos hommages, & toute notre

réconnoiſſance ! C'eſt celui que les ingrats Matérialiſtes méconnoiſſent.

Il eſt fâcheux que leur ſiſtême implique tant de contradictions, il eſt bien triſte qu'il précipite, à chaque pas, d'abîmes en abîmes. La matiére, ſelon eux, eſt éternelle, & l'unique Principe de toutes choſes. Ils la régardent comme un Principe parfait, & cependant elle n'a rien engendré. Nous l'avons vû. S'ils la régardent comme un Principe imparfait, elle n'a rien produit. Nous en ſommes convaincus. Un mouvement éternel, diſent-ils, l'accompagne, & cependant nous avons rémarqué que ce n'eſt que dans quelques-unes de ſes parties, ſucceſſivement, & jamais dans ſa totalité ; que le mouvement n'entre point dans l'idée ſimple que nous avons d'elle ; qu'il n'eſt qu'un accident, dont il faut néceſſairement chercher la cauſe, ailleurs, que dans ſon ſujet. Nous

ſommes perſuadés qu'il ſeroit auſſi foû de prétendre le contraire, que de vouloir trouver hors d'une ſubſtance, les parties eſſentielles qui la conſtituent.

Quel ſiſtême, donc, que celui des Matérialiſtes ! Qu'une matiére ſe meuve, de toute éternité par elle-même, & dont le mouvement engendre tous les Etres vivans ! Qu'elle extravagance ! Comment des Hommes, qui d'ailleurs ont de l'eſprit, peuvent-ils établir des raiſonnemens ſur une pareille chimére ! Convenons que leur ſiſtême, ſappé dans ſes fondemens, s'écroule de toute part ; ſans qu'il ſoit, jamais, poſſible de le rélever ; mais achevons d'en diſperſer les ruines, en faiſant voir qu'il n'eſt pas moins ridicule, qu'il eſt abſurde & contradictoire.

QUATRIÉME PROPOSITION.

Que devons-nous penſer de cette ſocieté, où les Matérialiſtes font vivre l'Homme avec les Bêtes ?

LA ſocieté, dans laquelle, l'Homme vit, avec les Bêtes, eſt fondées, diſent les Matérialiſtes, ſur *une vie commune*, ſur *des béſoins mutuels*, & ſur *des ſécours réciproques.*

Quoique cette ſocieté ſoit exprimée, en des termes généraux, & qu'elle comprenne toutes les Bêtes, il ſemble que les Matérialiſtes en auroient dûs extraire, aux moins, les Poiſſons.

Seroit-il poſſible que ces habitans, d'un autre élément, euſſent un commerce ouvert, avec tous ceux qui ſont ſur la Terre ? Qu'en reçoivent-

ſils ? Que leur donnent-ils, en échange ? Sans ces deux conditions, point de commerce ; ſans commerce, point de ſocieté. Quel commerce peuvent-ils avoir avec l'Homme, que la plûpart n'ont jamais vû, ni ne verront jamais ! Quelle rélation, par exemple, peut avoir une *Grénoüille*, avec un Matérialiſte, fut-il même le meilleur de ſes amis ? Qu'a de commun un *Enchois*, avec un *Bœuf* ? une *Baleine*, avec une *Roſſignol* ? une *Tortuë*, avec un *Cerf* ?

Peut-on dire que cette ſocieté ſoit fondée, ſur *une vie commune ?* ſur *des béſoins mutuels ?* & ſur *des ſécours réciproques ?* Quel ſécours rend à *Élephant*, la *Dorade* ? & quels ſervices reçoit la *Carpe*, du *Rinoceros* ? Dira-t'on que l'Homme ait les mêmes béſoins, qu'un *Maquéreau* ? que la *Truite* & la *Cigale* menent une vie commune ? Plaiſante ſocieté ! Quel eſt l'Homme qui vou-

lut vivre, un quart d'heure, dans l'Eau ? Et quel eſt le Poiſſon qui voulût reſter, une heure ſur la Terre ?

Mais puiſque les Matérialiſtes nous aſſurent, ſérieuſement, que cette ſocieté ſubſiſte ; il faut bien qu'ils ayent leurs raiſons : voyons, ſi leurs propres intérêts ne les auroient pas ſéduit.

Suppoſons qu'un Matérialiſte rencontre un de ces monſtres marins, le *Requin*, par exemple, lui diroit-il en l'abordant : *bon jour ! Mon cher ami, les dévoirs de la ſocieté, m'obligent à vous offrir mes ſervices, qu'exigez-vous de votre ſerviteur ?* Quel ſeroit ſon étonnement ! Si cet aſſocié lui répondoit : *bon ! bon ! ſocieté ! je viens, ici, Monſieur, pour vous croquer.*

Le Matérialiſte auroit beau s'écrier : ah ! L'injuſtice ! Il auroit beau lui expliquer, avec emphaſe, ſes grands Principes, lui repréſenter que

la matiére, leur mere commune, a formé, entr'eux, une ſocieté d'amitié, une liaiſon de tendreſſe..... Je penſe qu'il n'auroit pas, ſeulement, commencé ſes très-humbles rémontrances, qu'il ne ſeroit, déja, plus.

Si cet exemple tragique n'étoit pas capable de dégoûter ſes confréres d'une ſocieté ſi redoutable, je leur conſeillerois de députer un, d'entre-eux, pour aller rendre viſite à la *Baleine*, & d'attendre ſon retour.

Quelle apparence, que l'Homme ſoit fait, pour vivre, en ſocieté, avec les Poiſſons, & pour mener, avec eux, *une vie commune !* J'en atteſte les Bourguignons, s'accoûtumeroient-ils à leur liqueur ! Les Champenois ne ſeroient pas, à coup ſûr, de cet avis.

Les Matérialiſtes prétendent, cependant, que tous les hommes, ſans diſtinction, ne ſçauroient vivre autrement, ſans déranger ce bel ordre

établi, dans la nature ; & ſans bleſſer cette charmante harmonie, que la matiére a ſi ſagement formée, dans ce vaſte Univers. Nous convenons, avec eux, que rien n'eſt ſi beau, ni plus raviſſant ; mais nous les prions de nous diſpenſer de l'obligation de ne boire que de l'Eau. La ſocieté qu'ils nous propoſent, n'étant pas propre à tous les Hommes, nous ſommes fondés à la réfuſer ; ſans, toutefois, prétendre les contraindre à nous imiter.

Dès que les Matérialiſtes ſeront les ſeuls de leur avis, je ne vois pas, ſur quel fondement poſera cette ſocieté générale. Je ne les ſoupçonne pas d'avoir formé le projet de noyer tout le monde, encore moins, d'en vouloir donner l'exemple ; ainſi ne parlons donc plus de cette ſocieté de l'homme avec les Poiſſons. Paſſons aux Oiſeaux. Diviſons-les en trois claſſes.

La premiére ſera celle des Oiſeaux de proie.

La ſéconde, celle des Oiſeaux de grains, qui peuplent la campagne.

La troiſiéme, celle des Oiſeaux domeſtiques, qui vivent dans nos baſſes-cours.

1°. *Les Oiſeaux de proie.* Il eſt une ſorte d'Oiſeaux de proie qui, parmi certaines gens, paſſent pour des Aigles; ils fondent, impitoyablement, ſur les foibles, déchirent les petits, dévorent l'orphélin, dépoüillent la veuve, & lui arrachent le pain. Ce ſont des monſtres, dans la nature, que les Matérialiſtes régardent, ſans doute, comme les excrémens de la matiére, & qu'ils expulſent, certainement, de leur ſocieté; ainſi nous ne parlerons que de ces Oiſeaux de proie, qui n'en veulent qu'au gibier.

Il eſt très-décidé que ces ſortes d'Oiſeaux ne veulent avoir de demê-

lés, avec perſonne. S'ils s'aviſent; quelquefois, de s'en prendre aux Oiſeaux domeſtiques, c'eſt avec des précautions qui annoncent leur crainte. Rien de plus timide qu'eux; quoique Oiſeaux de proie, on diroit qu'ils éprouvent toute l'horreur qu'inſpire la tyrannie. Le moindre bruit les effarouche, peu agguerris, dans le crime, l'ombre d'un homme vengeur les épouvante, & les éloigne, ſi loin, qu'ils ne ſont plus tentés d'y revenir.

En a-t'on jamais vû qui ayent cherchés à ſe familiariſer avec les Hommes, & qui ayent ambitionnés la gloire de leur être aſſociés? Ne ſemble-t'il pas au contraire, qu'ils n'apprehende rien tant, que de les rencontrer?

Pourquoi plaît-il, aujourd'hui, à Meſſieurs les Matérialiſtes, de vouloir les enrôler dans un corps, qu'ils déteſtent? Pourquoi prétendre les forcer à y entrer? Ne ſont-ils pas,

à leur égard, des Oiſeaux de proie ? Peuvent-ils, ſelon leurs Principes, uſer de violence ? Si celà eſt, que dévient la ſocieté ? Qui peut ignorer que toute ſocieté ne ſoit fondée ſur un engagement libre & mutuel ? Sans ce conſentement unanime des deux parties contractantes, toute ſocieté n'eſt-elle pas nulle de droit ? Il paroit, donc, que les Matérialiſtes ont compté, un peu trop légérement, ſur les Oiſeaux de proie. S'ils avoient, au moins, conſulté la *Poule*, la *Perdrix*, le *Pigeon*, ou quelqu'autre Oiſeau, ils n'auroient eu garde de propoſer jamais, une ſociété, ſi révoltante : ſocieté trop pernitieuſe aux uns, & trop avantageuſe aux autres. Comme la loi n'eſt pas égale, nous pouvons, donc, hardiment, ſéparer les Oiſeaux de proie de la prétenduë ſocieté.

2°. *Les Oiſeaux qui vivent de grains, & qui peuplent la Campagne,*

ne ſont pas plus traitables que les oiſeaux de proie. Ceux que les piéges ont réduit en ſervitude, ou meurent de chagrin, dans leur cage, ou ne s'occupent que des moyens d'en ſortir; dès qu'ils ont, une fois, gagné leur liberté, & perdu de vûë leur tyran, ils s'uniſſent à ceux de leur eſpêce, pour nuire aux biens de l'Homme; quand même leur chair ne ſeroit pas meillieure que celle des *Faucons* & des *Vautours*, l'Homme ne leur donneroit pas moins vivement la chaſſe. Leur trop grande fécondité lui feroit craindre, avec raiſon la dépradation de la campagne.

Ainſi la ſocieté qu'on voudroit établir, entr'eux, ſe reduiroit du côté des Oiſeaux, à pillier les grains, ſi néceſſaires à la vie de l'Homme, & du côté des Hommes, à chaſſer, pourſuivre, dévorer leur ennemi. Quelle affreuſe ſocieté, où le mal

ſe fait ſans ménagement, & où la vengeance va juſqu'à la mort !

D'ailleurs, peut-on dire que les Oiſeaux ſoient en ſocieté, avec les autres Animaux ? Aiment-ils à rencontrer les *Chiens* ? Eſt-ce que les *Chats* rendent beaucoup de ſervices aux Moineaux ? Nous n'oppoſons, ici, aux Matérialiſtes, que la voix des enfans ; leur témoignage naïf, & ſincére, ne doit pas être récuſé.

Il faut, cependant, convenir que ſi la ſocieté, dont il s'agît, devoit abſolument, avoir lieu ; de tous les Animaux de l'Univers, les Oiſeaux nous ſembleroient mériter quelque préférence ; mais ni la beauté de leur plumage, ni leur chant mélodieux, ne nous ſéduiront pas.

3°. *Ceux qui vivent dans nos baſſes-cours*, ſemblent d'abord avoir autant de droit à la ſocieté des Hommes, qu'ils en ont peu, avec les autres Animaux. Il eſt vrai qu'ils

ſervent à la nourriture de l'Homme ; & que l'Homme, à ſon tour, fournit à leur ſubſiſtance ; Mais ne ſent-on pas que c'eſt une juſtice de nourrir des priſonniers, à qui l'on ôte les moyens de vivre ? Qu'on leur donne la liberté, & l'on verra s'ils ne ſont pas auſſi nuiſibles, que ceux de la campagne ; qu'on ne s'oppoſe pas à leur inclination gloutonne ; qu'on leur ouvre les granges, & les gréniers, & l'on éprouvera, s'ils ſont fidéles obſervateurs des régles de la juſtice, qui ſervent de fondemens à la ſocieté. Quel eſt le laboureur qui ne s'inſcriroit pas en faux, contre un pareil contract ?

Ce n'eſt pas tout : Quelle ſocieté trouve-t'on entr'eux, & les autres Animaux ? Dira-t'on que le *Renard* rende à la *Poule* des ſervices ſignalés ? Que le *Pigeon* en reçoive beaucoup de la *Belette* ? En verité les Matérialiſtes n'y penſent pas !

Mais, voilà pour eux, une grande perte. Les Poiſſons, & les Oiſeaux étans exclûs de leur prétenduë ſocieté, il ne leur reſte plus que les Animaux terreſtres. Voyons s'ils leur reſteront long-tems : diviſons-les en quatre claſſes.

La premiére ſera celle des bêtes féroces.

La ſéconde celle des ſauvages.

La troiſiéme celle des inſectes, & des reptiles.

La quatriéme celle des Animaux domeſtiques.

1°. *Les bêtes féroces.* Quel mot ! Qu'il convient peu à la douceur des Hommes ! N'eſt-ce pas ſe mocquer d'eux, que leur donner pour aſſociés, des *Loups*, des *Ours*, des *Lions*, des *Léopards*, des *Tigres*.... Nous voudrions bien ſavoir, s'il eſt, réellement, un Matérialiſte qui voulût être en ſocieté, & en liaiſon de connoiſſance, & d'amitié, avec

ces Meſſieurs-là. Ils ne manqueroient pas, aſſurement, de lui prouver, ſans beaucoup d'argumens, que la loi du plus fort eſt toûjours la meilleure ; leurs différens ſeroient bientôt jugés, ſans arbitres, & ſans appel.

Dira-t'on qu'il eſt poſſible de les déſarmer, & de les dompter ? Mais ſuppoſons, pour un moment, qu'un *Tigre* ſe préſente à l'anti-chambre d'un Matérialiſte ; que celui-ci, l'introduiſe dans ſon appartement : croit-on que ces deux aſſociés ſe faſſent mutuellement, beaucoup de politeſſes ? Qu'ils s'embraſſent amicalement ? Qu'ils ſe jurent une tendreſſe éternelle ?

Non, ſans doute, répondroit, avec eſprit, quelque Matérialiſte ; parce que ce *Tigre*, élevé dans le coin de ſa province, n'a jamais fréquenté que ſes ſemblables ; qu'ignorant, par conſéquent, les uſages du beau monde,

il ne ſauroit avoir acquis le ton de la bonne compagnie ; c'eſt pourquoi, on auroit tort de s'étonner d'un peu de groſſiéreté, & même de quelques bruſqueries, de ſa part. Eh! De quoi n'eſt pas capable, en effet, une mauvaiſe éducation ! Soit.

Mais qu'on aille chercher, dans les déſerts de l'Afrique, un jeune *Tigre* ; qu'on l'enleve à ſa mere, au moment de ſa naiſſance, & qu'on le conduiſe à Paris ; que ſa premiére éducation ſoit confiée à ces aimables femmes, qui ne ſont rien moins que tigreſſes ; qu'en ſortant de leurs mains, on lui faſſe faire un cours de belles lettres, à l'Univerſité ; qu'il ſoit reçû, en ſuite, ſi l'on veut, dans toutes les Académies de l'Europe.... Je demande, après tout cela, s'il eſt, encore, quelqu'un qui voulût s'y fier. Ce ne ſeroit pas mon Lecteur, je jure : ce ne ſeroit pas moi,

non plus. Ma fuite précipitée apprendroit à ce *Tigre*, *galand*, *& bel eſprit*, que je rénonce formellement à l'honneur de ſa ſocieté. Je craindrois trop, avec lui, quelque diſpute littéraire ; on la pouſſeroit, l'imagination s'échauféroit, on en viendroit au gros mots, & le coup de patte, infailliblement, s'en enſuivroit.

Mais que ſeroit-ce, ſi, dans ma fuite, je rencontrois ſon pere, ou ſa mere ? Bon Dieu ! Quelle rencontre ! L'idée, que j'en ai, me fait frémir. Ah ! Dans quelle ſociété, veut-on, donc, nous faire entrer ! Les Matérialiſtes ſont des gens bien terribles.

2°. *Les bêtes ſauvages.* Comment les Matérialiſtes peuvent-ils ſe vanter d'être en ſocieté avec de bêtes, dont la plûpart ne ſont point connuës, ni ne le ſeront jamais ! Mais quand on les connoîtroit toutes ; qui

leur a dit que ces bêtes fuſſent bien aiſes de les voir & de les connoître ? Nous pourrions aſſurer, qu'il n'en eſt, peut-être, pas une, qui ne les évitât, avec autant d'ardeur, qu'ils évitent eux-mêmes, les bêtes féroces. Pourquoi, donc, vouloir vivre, avec elles, tandis qu'elles ſe ſauvent, & ſe cachent avec tant de ſoins ? Pourquoi s'acharner, à vouloir troubler leur douce & tranquille ſolitude ? Faut-il que l'Homme courre après elles, qu'il faſſe, comme elles, des ſauts & des gambades ? Qu'il grimpe les plus hautes montagnes ? Qu'il pénétre les plus affreux déſerts ? Qu'il aille, perpétuellement d'un pôle, à l'autre ? Faut-il qu'il ſe rende ſauvage, pour aller chercher ſes aſſociés, leur offrir *ſes ſervices*, en reçevoir des *ſécours*, mener, avec eux, *une vie commune* ? Doit-il habiter, comme eux, les antres, que la terre leur a menagé dans ſes en-

trailles ? Mais comment pourroit-il, alors, vivre en ſocieté, avec les autres Animaux ? N'eſt-ce pas éxiger la choſe impoſſible ?

Pour moi, je conſeillerois aux Matérialiſtes, d'abandonner les bêtes ſauvages, à leur malheureux ſort. Ne ſçait-on pas, d'ailleurs, qu'elles ſont miſantropes, que leurs maniéres ſont bruſques, qu'elles ont l'humeur farouche, & les inclinations bizarres ?

Mais ce ne ſeroit pas-là notre compte, nous diront-ils ; cela eſt vrai ; il faut en convenir, Meſſieurs, vous avez raiſon, & nous avons tort. Il eſt certain qu'une ſocieté de *Hiboux*, de *Marmotes*, d'*Écurüeils*, de *Chamois*, de *Bouquetins*.... auroit beaucoup d'agrémens ; rien, aſſurément, ne ſeroit plus amuſant, ni plus utile, qu'une pareille ſocieté ; l'idée en eſt admirable. Quelle imaginative ! Diroit Moliére ; elle étoit réſervée aux beaux eſprits. Auſſi

n'appartient-il qu'à eux de parler de l'*Eſprit* *

3°. *Les inſectes & les reptiles.* Qui l'auroit, jamais crû que des Philoſophes, des Hommes, d'ailleurs, ſi fiers, & ſi remplis d'amour propre, vinſſent, un jour, au point de ſe comparer à des inſectes, à des reptiles ? qui les auroit ſoupçonné de vouloir implorer leur aſſiſtance, leur faire offre de ſervices, & mener la même vie ? Ramper comme un *Ver*, ſécourir une *Puce*, ſe croire rédevable à une *Chénille*, être en liaiſon de connoiſſance, d'intérêt, de tendreſſe, avec les plus vils, & les plus ſales Animaux : voilà ce que c'eſt que l'Homme, ſelon les Matérialiſtes.

Les noms de vertu, d'honneur, de bravoure, de généroſité, de charité, de pieté, ne ſont que des mots vuides de ſens. Les loix de la ſubor-

* Ouvrage nouveau, intitulé : *de l'Eſprit*.

dination, de la juſtice, du droit des gens, ſont des chiméres, qui n'en impoſent qu'aux Eſprits foibles. L'Homme, en un mot, n'eſt qu'une bête. Il n'a de ſupériorité que celle de ſon *inſtinct* ; parce que ſes béſoins ſont plus grands ; mais il n'en eſt pas moins un Ver rampant, un Serpent vénimeux, un Inſecte puant, une vile matiére, un objet dégoutant, un ſale excrément. Eh ! Pourquoi, donc, eſt-il ſi vain ?

4°. *Les Animaux domeſtiques.* Voici toute la réſource des Matérialiſtes : voici l'endroit, où ils nous attendent, pour triompher, à leur tour ; ils n'inſiſteront plus, ſans doute, ſur tous les Animaux que nous venons d'exclure de leur ſociété. Nous les croyons capables d'en faire le ſacrifice.

Quelque conſidérable que cette perte ſoit pour eux ; ils s'en conſoleront, à la vuë, de ce qui leur

reſte. Que de *Cochons* ! Que de *Boucs* ! Que de *Chiens* ! Que de *Chats* ! Que d'*Anes* ! Que de *Mulets* ! N'auront-ils pas, pour s'en dédommager !

Il faut, cependant, convenir que ſi cette ſocieté ſubſiſtoit, elle ne laiſſeroit pas que d'être, encore, fort reſpectable. Les ſocietés les plus nombreuſes, ne ſont pas toûjours les plus floriſſantes. Ce ſont les qualités perſonnelles des aſſociés qui leur donnent de l'éclat & du crédit. La ſocieté, dont il s'agit, pourroit être dans ce cas. Nous venons, en effet, de nommer de grands perſonnages. Que n'auroit-on pas à dire de la docilité des *Mulets*, de la ſcience des *Anes*, de la fidélité des *Chats*, de la ſobrieté des *Chiens*, de la ſuave odeur des *Boucs*, & de la propreté des *Cochons* ! Qu'aurions-nous à répondre ? *Quoi de plus glorieux* nous diroient les Matérialiſ-

tes, *que de préſider ſur ces Meſſieurs; & que d'être les doges de ces magniques Seigneurs ! Leur ſoûmiſſion décidée aux ordres de leur chef, ne prouve-t'elle pas l'autorité qu'il a ſur eux ?*

Cela eſt vrai ; mais d'où vient cette autorité que l'Homme exerce ſur des ſujets ſi dociles, & ſi fidéles ? Dira-t'on qu'elle lui a été cedée, par le corps entier des Animaux ? Que ceux-ci l'ayent élû, pour être le chef de leur communauté ?

En ſuppoſant cette élection ; nous diſons qu'elle n'a pû ſe faire qu'à vie ; c'eſt-à-dire, tant que l'eſpêce de l'Homme ſubſiſtera. Si elle a été faite autrement, ce n'eſt plus un ſimple chef que les Animaux ſe ſont donné, mais un maître abſolu, & deſpotique, qui peut tranſmettre à d'autres ſon autorité, & qui, par cette élection, ſe trouveroit affranchi des liens de la ſocieté.

Comme

Comme il eſt, d'ailleurs abſolument impoſſible de citer aucun Animal, dont l'eſpêce ait éxiſté, & n'éxiſte plus ; on ne voit pas pourquoi les Animaux auroient pû ſe perſuader que l'eſpêce des Hommes viendroit, un jour, à s'éteindre, & qu'ils récouvreroient alors, cette ſouveraineté, qu'ils ont bien voulû lui céder. Quand même, on auroit récours à la chimére du mouvement univerſel, & perpétuel, que nous venons de détruire ; on n'en pourroit conclure l'extinction d'aucune eſpêce d'Animaux, ſans mettre en défaut ce premier Principe, qui doit eſſentiellement renfermer toute perfection.

Comme il appartient à la Toute-puiſſance de varier les Etres, ainſi que de les conſerver ; il appartient de même, à l'immutabilité de ne point ſe rétracter, & de faire toûjours ſubſiſter ce qu'elle a

une fois établi. Nous ne nous arrêterons point à prouver que ces deux attributs, ſont inſéparables du premier principe. Si quelqu'un prétend qu'il eſt mieux d'agir au hazard, & d'éprouver un changement continuel, nous attendrons que le hazard, lui amène un nombre ſuffiſant de ſectateurs; pour donner quelque poids à ſon opinion, ou que le mouvement univerſel lui procure une autre façon de penſer.

Pour nous, appuyés ſur la connoiſſance de tous les tems, aſſurés d'un fait que nul autre ne contredit, nous diſons que l'eſpêce de l'Homme, ayant toûjours éxiſté, avec celles des autres Animaux, ne s'éteindra jamais qu'avec elles, & que ſi les Animaux lui ont cedé la ſupériorité, ils n'ont pû le faire que pour un tems. Mais quand ce tems a-t'il commencé? Quand finira-t'il?

Nous ne craignons pas que les Matérialiſtes nous citent aucune interruption de la ſupériorité de l'Homme,

ſur les autres Animaux ; ni qu'ils nous diſent : *en tels , ou tels tems , les Anes , ou les Puces commandoient dans la Nature & l'Homme leur étoit ſoûmis.*

Il faudroit , encore , qu'ils nous prouvâſſent que l'Homme , par ſon adreſſe , par ſes intrigues , s'eſt fait élire ſupérieur de tous les Etres vivants , dans une aſſemblée générale ; nous ne leurs démanderions , alors , qu'avoir les actes de l'aſſemblée. Nous ne ſommes pas difficiles.

Nos Lecteurs trouverons , peut-être mauvais que nous ayons pouſſé ſi loin , des ridiculités , ſi dépourvûes de ſens : mais nous les prions de ſe rappeller que nous ne nous ſommes engagés à n'abandonner le ſiſtême des Matérialiſtes , que lorſqu'il tomberoit , dans le contradictoire , ou dans l'abſurde , ou dans le ridicule. Ils s'apperçoivent , déja , ſans doute , de cette chûte , & voilà

ce qui doit nous juſtifier, à leurs yeux, ſur un détail, où nous ne ſommes entrés, qu'à regret. Nous les prions de nous permettre d'achever des raiſonnemens, qui ſont plus importans, qu'on ne penſe communément.

La vie commune établie ſur la communauté des biens, & ſur la perception des mêmes alimens, en commun, n'a aucun lieu entre l'Homme & la Bête. Si le *Chien* & le *Chat* uſent des mêmes alimens que l'Homme, le *Bœuf* & le *Cheval*, dont les ſervices ſont beaucoup plus eſſentiels, ne mangent que d'une herbe, dont les Hommes ne font point uſage ; s'ils mangent du grain, comme l'Homme, le *Chien* & le *Chat*, à leur tour, n'en mangent point.

Dira-t'on que l'Homme eſt également en ſocieté, avec les Animaux carnaciers, & avec ceux qui ne le ſont pas ? Mais que l'on pren-

ne garde qu'il en réſultera, néceſſairement, que les différentes eſpêces d'Animaux, n'uſant pas des mêmes alimens, ne ſeront point en ſocieté, *par la vie commune*, les unes avec les autres. Qu'on nous découvre, alors, par qu'elle merveille, l'Homme ſe trouve en ſocieté avec une multitude innombrable d'eſpêces d'Animaux, qui ne ſont point aſſociées, entre elles. Si elles ſont entiérement ſéparées, par cette *vie commune*, c'eſt-à-dire, par la perception des mêmes alimens; pourquoi s'obſtine-t'on à vouloir que l'Homme ſoit aſſocié, avec toutes les eſpêces, en général, & avec chacune, en particulier? Cela eſt-il raiſonnable? Je le demande à mes Lecteurs; je ne veux même m'en rapporter qu'à la déciſion des Matérialiſtes, & je ſouſcrirai à leur jugement.

Ces eſpêces ne ſont pas ſeulement ſéparées, par *la nourriture*, elles

elles le ſont, encore, par les *béſoins* & par *les ſécours*.

Le *Cheval* eſt inutile au *Bœuf*, & le *Chat* ne vole pas au ſecours du *Chien*. Chaque eſpêce, concentrée, en elle-même s'embarraſſe peu des autres. Si la même nourriture ne met aucune union, entre elles; Comment donc pourroit-il arriver, qu'elle en mit entre l'Homme, & elles ? Ici, les Matérialiſtes ſe taiſent.

Les béſoins ſont d'ailleurs tous différens. La Terre fournit, gratuitement, aux Animaux, ce qui leur eſt néceſſaire, ſans le ſécours des Hommes, & l'Homme eſt obligé de travailler, ſans ceſſe, pour vivre.

Envain nous objectera-t'on que d'anciens peuples ont vécus de gland, dans les forêts; & qu'il en eſt, encore, qui vivent, ſans travailler. Nous répondrons que la vie des premiers étoit ſi mauvaiſe que leurs deſcendans n'ont rien eu de plus preſſé,

que de la quitter. Qu'il me ſoit permis de démander aux Matérialiſtes, s'ils s'en contenteroient, eux-mêmes, pouvant vivre autrement.

A l'égard des ſéconds, nous dirons qu'un peuple barbare & féroce, qu'on a bien de la peine à trouver dans un coin de l'Amérique, ne peut être pris pour un exemple du genre humain.

Il eſt certain que comme les fruits de la Terre ne ſuffiſent point à l'Homme pour ſa nourriture, ſans la chair des Animaux, la pêche, & la chaſſe, non plus, ne peuvent fournir ſeules à ſes beſoins. Il n'eſt point de Nation, ſi brute & ſi pareſſeuſe, qu'on la ſuppoſe, qui ne cultive quelque plante, quelque graine, ou quelque racine. Il eſt de fait, que par-tout, où les Hommes vivent du ſimple bénéfice de la Nature, ils y ſont rares; que pour peu qu'ils deviennent nombreux, ils ſe trouvent

dans la néceſſité de cultiver la Terre : de-là ces irruptions de tant de peuples ; nos climats ſont redevables aux peuples du Nord, de leurs habitans. Le Nord, Païs ſtérile, ſe trouvant trop chargé d'Hommes, ne pouvoit ſuffire à leur ſubſiſtance ; auſſi, en avons nous profité, ou plutôt, nous en ſommes partis ; dès que nous n'y avons plus trouvé, ni aſſez de fruit, ni aſſez de gibier, pour en fournir à chacun, ſa proviſion néceſſaire.

Il paroît, donc, que les Bêtes, ont de l'avantage ſur les Hommes du côté de la vie ; puiſqu'elles n'ont aucun béſoin de leurs ſervices, & qu'elles ne ſont point obligées de travailler, tandis que les Hommes aſſujettis au travail par néceſſité, ne peuvent que très-difficilement, ſe paſſer de leur ſecours.

Mais ſi les Hommes ont quelques beſoins ſemblables à ceux des autres Animaux, convenons que les *ſécours* ne ſont pas réciproques.

Il faut être logé, il faut être traité dans les maladies, & ſoulagé dans les infirmités. L'Homme dans tous ces cas, a ſoin des Bêtes domeſtiques, qui de leur côté ne font rien pour lui. On ne doit point compter pour un ſervice mutuel, de porter, ou de tirer des fardeaux; ce n'eſt que par contrainte qu'elles le font, & ſans y prendre aucun intérêt; ni par rapport à l'Homme, ni par rapport à elles-mêmes. Chaque eſpêce, nous l'avons déja dit, entiérement détachée de toutes les autres, ne penſe qu'à elle ſeule; elle fournit à ſes propres beſoins, quand on la laiſſe faire, & quand, par des traveaux forcés, & des occupations, dont elle n'aſpire qe'à s'exempter, on ne la détourne pas des ſoins qu'elle prendroit, pour elle-même.

Qu'elle trace de ſocieté trouverat'on, dans ce tableau, de l'état de l'Homme, avec les Animaux domeſ-

tiques ; & de ces Animaux, entre-eux ? Comment ces derniers forme-ront-ils un corps, n'ayant aucun intérêt commun ? Comment l'Homme ſera-t'il à la tête d'un corps, dont il eſt détaché, & dont les parties de ce corps ne ſont pas liées, entre elles ? C'eſt une grande folie d'avoir imaginé une pareille chimére. Les Matérialiſtes ne meritéroient-ils pas d'être généralement, perſiflés ! Auſſi, le ſont-ils. Ce qui m'étonne, c'eſt qu'il ſe trouve quelqu'un, qui ait aſſez de complaiſance, pour les écouter ; mais par qui le ſont-ils ? Le dirons-nous ? Par des eſprits légers, vains, & futiles ; par de jeunes gens, à qui le libertinage cauſe des remords, & fait appréhender, une éternité rédoutable. Quels ſectateurs !

Laiſſons, donc, évanoüir cette idée de ſocieté, qui n'a qu'une fauſſe apparence, & qui ne poſe ſur aucun fondement.

Mais dira-t'on la reſſemblance des Animaux, avec l'Homme, n'eſt-elle pas ce fondement réel, que l'on démande, & que l'on ne peut démentir ?

Non-ſeulement les Bêtes marchent, courent, ſe répoſent, veillent, dorment, boivent & mangent comme l'Homme ; mais on voit, encore, en elles, toutes les paſſions qui l'agitent. Elles connoiſſent, elles ſe ſouviennent, elles ſont capables d'amitié, de haine, de vengeance, de zéle, de rancune ; fidéles & traitreſſes, ſimples & ruſées, paiſibles & furieuſes, adroites, ſur-tout, & d'une juſteſſe admirable, dans le choix des moyens qu'elles emploient, pour arriver à leurs fins. Eſt-il poſſible de leur réfuſer une nature commune avec l'Homme, en leur voyant faire tout ce qu'il fait ?

Nous avoüons qu'au premier coup d'œil, un eſprit foible & léger, peu

accoûtumé à réfléchir, peut s'y méprendre ; mais un moment d'obſervation fait rémarquer que, quoique les mêmes choſes ſe paſſent dans l'Homme, & dans les Bêtes, on n'eſt point en droit de conclure que le principe d'action ſoit le même. On moud également du bled dans deux moulins ; ſeroit-on pour cela fondé à dire que le même agent faſſe tourner les deux meules ? Dans l'un des moulins, cependant, ce ſera le vent, & dans l'autre ce ſera l'eau. Deux actions ſemblables, peuvent, donc avoir des principes différens.

Ainſi tous les exemples, qu'on pourroit nous citer, à ce ſujet, ſont épargnés. Envain nous oppoſera-t'on la juſteſſe géometrique des *Chats*, l'addreſſe maligne des *Singes*, le ſérieux combiné de l'*Éléphant*, le gouvernement monarchique des *Abeilles*, le mécaniſme des *Caſtors*, les ruſes

militaires des *Loups* ; tous ces exemples, & bien d'autres que nous n'ignorons pas, déviennent inutiles, ſi l'on convient que deux actions ſemblables peuvent avoir des principes différens.

Qui pourroit en diſconvenir, ſi nous ſuppoſons les principes inviſibles ? que d'exemples, dans la Nature, n'aurions-nous pas à citer ! Que d'effets ſemblables, dont les ſçavans cherchent les cauſes ! Que de diviſions à cet égard ! Nous allons faire voir que, c'eſt ici, la même choſe.

Quelque excellence que la forme humaine, ait ſur la forme beſtiale, il eſt certain que le corps de l'Homme n'eſt que de la matiére, ainſi que celui de la Bête. Perſonne ne le conteſte. Dans l'un comme dans l'autre, tout ce dont la matiére eſt ſuſceptible, peut donc également, arriver, & néanmoins, avoir une

origine différente. On verra les mêmes actions, au-déhors ; on appercevra les mêmes paſſions, au-dedans, ſans qu'on ſoit en droit d'affirmer que c'eſt le même principe qui agit, dans tous : allons plus loin.

Diſons qu'on ne ſauroit ſe diſpenſer, au moins, d'en douter ; ſi l'on obſerve, qu'en ſuppoſant une ſubſtance immatérielle, enfermée dans le corps de l'Homme, cette ſubſtance immatérielle, ainſi priſonniere, ne puiſſe témoigner au dehors, ſes affections, que par le moyen de la matiére, dont elle ſera envéloppée ; c'eſt-à-dire, en agiſſant ſur les organes du corps humain, de même que la matiére ſubtile agit, ſelon les Matérialiſtes, ſur ceux de la Bête qu'elle anime. Ainſi les apparences ſeront les mêmes dans l'Homme & dans la Bête, & le principe de leurs actions ſera différent.

Comme la matiére ſubtile, n'eſt pas plus viſible, ni plus palpable que la ſubſtance immatérielle, les défenſeurs de l'une ſeront auſſi bien fondés, que les partiſans de l'autre, à en ſoûtenir l'éxiſtance.

Si les uns diſent : *Montrez-nous votre ame ?* Les autres répondront : *montrés-nous, vous-mêmes, votre matiére ſubtile ?* Si les premiers répliquent : *quelles raiſons avez-vous de vous glorifier de l'immatérialité ?* Les ſéconds répartiront : *Nous en avons une infinité, qui toutes, nous perſuadent, & nous raviſſent d'admiration ; mais quelles ſont celles que vous avez, de vous abbaiſſer, & de vous avilir, contre votre propre penchant ?*

Les perſonnes, les moins raiſonnables ſont obligées de convenir que ce procès reſte, au moins, indécis ; & en ce cas, quelle affreuſe incertitude !

Pour faire pancher la balance, de leur côté, les Matérialiſtes accordent à l'Homme un *inſtinct* ſupérieur à celui des autres Animaux, & avec cette ſupériorité, ils prétendent ſatisfaire à toutes les objections de leurs contradicteurs.

Mais avant de recevoir cet avantage de leurs mains, qu'ils nous permettent d'éxaminer, un moment; ce qu'ils nous préſentent. Nous ne leur demanderons point, comme nous ſérions en droit de le faire, ce que c'eſt que l'*inſtinct*. Chacun d'eux, le définit à ſa façon. La diſcution de leurs différentes idées nous meneroit trop loin: d'ailleurs s'il nous en échapoit une ſeule, ils ne manqueroient pas de s'attacher à celle-là, & de dire que dans l'impoſſibilité de leur répondre, nous avons affectés de ne pas les entendre. Nous avons, donc, crûs qu'il ſeroit plus court, & moins ſujet à diſpute, de cher-

cher quels ſont les objets de ce que l'on nomme *inſtinct*. Ces objets ne nous paroiſſent que quatre.

Le premier régarde la nourriture des-Animaux.

Le ſécond, leur conſervation.

Le troiſiéme, leur multiplication.

Le quatriéme, les ſervices qu'ils ſont capables de rendre à l'Homme.

On remarquera entre les trois premiers, & le quatriéme, cette différence eſſentielle, que l'inſtinct des Animaux, eſt entiérement dévéloppé, par eux-mêmes, ſans le ſécours de l'Homme; au lieu, que le quatriéme, à quelques exception près, qui ne peuvent balancer la régle générale, reſte engourdi, juſques à ce que l'homme, par ſes ſoins, l'excite & le perfectionne.

Ne ſeroit-il pas ridicule d'avancer que les bêtes n'en ſavent pas autant que l'Homme pour trouver leur vie? en a-t'on jamais vû qui

ayent viſité les cuiſines ; pour y apprendre l'art de ſe ragoûter ? Faut-il que l'Homme, ſi ſavant, ſelon les Matérialiſtes, par la ſupériorité de ſon *inſtinct* ; faut-il, dis-je, qu'il donne aux autres Animaux des léçons, pour ſe défendre, ou pour ſe défaire de leurs ennemis ? Diſons en de même, de leur multiplication. Quels conſeils l'Homme a-t'il à leur donner, ſur ce ſujet ? Ne ſeroit-ce pas une plaiſante queſtion, que celle d'une Bête, qui, ignorant ce qu'elle doit faire, pour la multiplication de ſon eſpêce, le demanderoit à l'Homme ? Si tout cela paroît ridicule, il ne le ſeroit pas moins de s'arrêter à réfuter cette ſupériorité d'*inſtinct* ſur les autres Animaux, quand à ces trois articles. Nous pouvons dire, avec verité, qu'il eſt des Hommes, qui ont plus appris des Animaux, ſur ce ſujet, que ceux-ci, n'ont appris d'eux. La ſurpriſe des chaſſeurs, &

l'embarras des *Chiens*, à qui le gibier ſe dérobe, par une ruſe que les uns & les autres n'avoient pû prévoir, l'admiration dont nous ſommes ſaiſis, en étudiant les inſectes, ſont une preuve, ſans réplique, que les Animaux n'ont rien à apprendre des Hommes, rélativement à leurs béſoins.

D'un autre côté, la multitude preſque infinie des Hommes, ne ſauroit empêcher leur multiplication; quoique l'Homme, en général, vive plus long-tems, que les Bêtes, & qu'elles ſoient très-fécondes; cependant quel ne ſeroit pas le nombre innombrable des Animaux, ſi leurs eſpêces ne ſe faiſoient la guerre, entre elles, & ſi l'Homme, encore, plus rédoutable ne s'attachoit à les détruire! Qu'on réfléchiſſe, un moment, ſur la quantité d'œufs qui ſe mange, tous les jours, ſoit dans les villes, ſoit dans les campagnes; ce-

pendant les *Poules* n'en pondent qu'un à la fois, n'en pondent pas, tous les jours, & néanmoins elles en trouvent encore ſuffiſamment, pour ſe multiplier. D'ailleurs que de *Poulets*, que de *Chapons*, que de *Poules* ne mange-t'on pas ! Il faut donc que leur nombre, qui ne paroît preſque pas, ſoit bien conſidérable ; puiſque, malgré cet acharnement des Hommes à les détruire, leur eſpêce ne manque jamais.

Ainſi les Matérialiſtes, en nous offrant ſur ces trois points, une ſupériorité d'*inſtinct*, ne nous offrent réellement, rien du tout ; ils ne nous payent que de mots vuides de ſens, & démenti par les connoiſſances univerſelles. Leur unique réſſource eſt, donc, dans l'addreſſe de l'Homme à tirer le ſervice des Animaux, & à les gouverner avec un empire deſpotique & abſolu ; mais qu'ils rémarquent, au moins, une

tois, que leurs propres principes les mettent, avec eux-mêmes, dans une contradiction formelle !

L'Homme, dans leur ſiſtême, n'étant animé, comme les autres Animaux, que par une portion de matiére ſubtile, ou toute autre que l'on voudra nommer, cette portion doit être, en lui, comme en eux, proportionnée à ſes beſoins. Il ne ſuffiroit pas de dire qu'elle lui a été donnée plus grande, par pure libéralité, il faudroit le prouver, & de plus le juſtifier ; c'eſt-à-dire, faire voir que cette faveur ſinguliére ne bleſſe en rien, l'uniformité conſtante, ſelon laquelle les Etres ont tout ce qui leur eſt néceſſaire, & n'ont rien au de-là : or c'eſt ce que nous croyons impoſſible de démontrer.

Quand même, on ſuppoſeroit à l'Univers entier, conſideré comme un tout, un *inſtinct* proportionné à ſa vaſte étenduë, cet *inſtinct* ne pour-

roit être à ſon corps que ce que celui d'une *Fourmi* ſeroit au ſien. Et alors l'excédent de l'*inſtinct* de l'Homme devient un miſtére indéchifrable, ſi l'on ne veut point le nommer une abſurdité ridicule.

On conçoit ſans peine, que l'Univers, conſideré comme un tout, & pourvû d'un *inſtinct*, proportionné à ſa grandeur, à pû communiquer à ſes parties, celui dont elles avoient beſoin ; mais on ne ſçait où il auroit pris cet excédent, dont il auroit gratifié l'Homme. On ne donne que ce que l'on a. Si l'Univers, ſi la matiére, en général, n'a que ce qu'il lui faut ; comme cet Univers a-t'il pû donner à l'Homme plus qu'il ne lui falloit ? Eſt-ce au dépend de quelqu'autre eſpêce ? Elle ceſſeroit alors, cette eſpêce, d'être parfaite. Comment, d'ailleurs, cet excédent, dans l'Homme, ne dérangeroit-il pas l'harmonie du monde ? Si l'Homme ; qui n'eſt

qu'une de ſes parties ſe trouve plus abondemment pourvû que les autres ; comment ſeroit-il en proportion avec toutes les autres parties ? Sans cette proportion néanmoins, que dévient cette admirable république des Matérialiſtes ? Que dévient cette harmonie générale, *à laquelle toutes les Réligions du monde ne peuvent rien ajoûter.*

On ne peut ſortir de cet embarras qu'en diſant que l'Univers, conſidéré comme un tout, a plus d'*inſtinct* qu'il ne lui en faut, & que c'eſt de cette ſurabondance que l'Homme a reçû ſa ſupériorité, ſurabondance qui laiſſe ſubſiſter l'harmonie.

Mais cette Réponſe, loin d'être une ſolution, n'eſt qu'un ſurcroit d'abſurdité. Où réſide donc, cet excès d'*inſtinct* dans l'Univers ? D'où vient-il ? Qui l'a formé ? Qu'y fait-il ? Tout eſt matiére ; le tout ſe diviſe en parties ; les parties réünies for-

ment le tout. Par quel enchantement, dans le ſiſtême des Matérialiſtes, le tout ſe trouve-il plus grand que toutes ſes parties priſes enſembles ?

Que les Matérialiſtes nous expliquent ce myſtére ! Exigeront-ils une foi ſoûmiſe de notre part ? Mais ils n'admettent que les lumiéres de la raiſon. Que nous montre-t'elle cette raiſon ? Que nous découvre-t'elle dans leur ſiſtême ? Ne nous l'a-t'elle pas répreſenté, juſques à préſent, comme un amas de contradictions, un tiſſu d'abſurdités, un fond inépuiſable de ridiculités ?

Mais que diſons-nous : la raiſon ! Les Matérialiſtes ne la connoiſſent pas ; ils n'en veulent point ; ils n'admettent que la matiére ; Eh ! La matiére peut-elle jamais être raiſonnable ! Comment donc leur parlerons-nous ? Comment ſe faire entendre à des Hommes qui ſe déclarent n'être que matiére

matiére, qui ne veulent rien entendre ? ce n'eſt donc qu'à nos Lecteurs que nous nous adreſſons, perſuadés qu'à leur tour, ils fermeront l'oreille à leurs vains diſcours ; & qu'ils leur rendront mépris, pour mépris, ſurdité, pour ſurdité.

Ne pouſſons donc pas plus loin leurs chiméres répugnantes, & concluons que l'Univers n'ayant pas plus d'*inſtinct* qu'il ne lui en faut, l'Homme n'en peut avoir d'avantage que toutes les autres parties qui le compoſent.

Si l'Homme l'emporte, diſent les Matérialiſtes, ſur les autres Animaux par l'étenduë de ſon *inſtinct* ; c'eſt qu'il eſt au-deſſous d'eux par l'étenduë de ſes beſoins. Mais eſt-il concevable qu'un Etre ſoit au-deſſus d'un autre, préciſément, par ce qu'il en eſt au-deſſous ! Non, ſans doute : auſſi dès qu'il ſe trouve du plus ou du moins, d'un côté, dans la com-

paraiſon que l'on fait de deux choſes, la compenſation à lieu, & les ramène à l'égalité. Moins de beſoins & moins d'induſtrie, équivalent à plus d'induſtrie & plus de beſoins.

L'Homme le plus induſtrieux des Animaux, n'a donc rien, dans ſon eſpêce, à cauſe de la multitude de ſes beſoins, que la Bête la plus brutte n'ait également, dans la ſienne; parce que le peu de beſoin qu'elle a, eſt exactement proportionné à la courte étenduë de ſon *inſtinct*. Cette ſupérioté d'*inſtinct*, dont les Matérialiſtes veulent décorer l'Homme, n'eſt donc qu'une fauſſe couleur, qu'un vain fantôme. C'eſt donc ainſi; que ces grands Philoſophes ſont conſéquens! C'eſt donc ainſi qu'ils ſuivent la raiſon toute pure en la contrediſant, en ſe contrediſant eux-mêmes! Ils ſe coupent, ils ſe prennent dans leurs propres filets, ils ſe cro-

yent, avec cela, les plus habiles gens du monde.... Voyez & jugez.

Toutes choſes étant égales par rapport à l'*inſtinct*, entre l'Homme & les autres Animaux, & la ſupériorité qu'on lui attribuë, n'étant qu'imaginaire, le doute que nous avons formé ſur le principe des actions & des paſſions qui leur ſont communes, prend une force nouvelle. Il ne laiſſe ſubſiſter, entr'eux, de reſſemblance averée que celle qu'y met néceſſairement la matiére dont leurs corps ſont compoſés.

Si nous examinons, alors, dans qu'elle poſition l'Homme ſe trouve avec tous les Etres vivans, nous verrons que comme il domine les uns, il rédoute les autres, & que tous lui font une guerre éternelle. On eſt forcé d'en convenir, ſur les Bêtes féroces, ſur les ſauvages, & ſur les inſectes.

Nous avons remarqué, en dernier lieu, que ſans une attention continuelle de ſa part, les Animaux domeſtiques ſeroient pour lui très-funeſtes. Quel ravage n'exerceroient pas, dans ſes champs, les *Chevaux*, les *Bœufs*, & les *Moutons*; quels dommages ne lui cauſeroient pas les *Chevres*, dans ſes vignes, & dans ſes bois, s'il ſe laſſoit, d'attacher celles-cy, de garder les autres, & de fournir à tous, leur nourriture propre, dans une abondance ſuffiſante! Que n'auroit-il pas à craindre dans ſon propre foyer, du *Chien*, du *Chat*, s'il négligeoit de mettre ſes proviſions hors de leur portée!

Il n'eſt pas poſſible, en conſidérant cette multitude de ſoins, auxquels l'Homme eſt aſſujetti, qu'on ne ſoit étonné de l'étenduë qu'on eſt obligé de donner à ſes néceſſités, & de la quantité prodigieuſe de penſées

différentes qu'il doit rouler dans ſa tête.

Il eſt vrai, qu'en ſuppoſant tous ſes beſoins naturels, on ne peut raiſonnablement lui refuſer l'induſtrie convenable, pour y ſubvenir; mais la juſte ſurpriſe où l'on n'eſt, conduit par elle-même, à éxaminer ſi ces beſoins, dont il eſt cenſé s'occuper ſans ceſſe, ſont de vrais beſoins; c'eſt-à-dire, s'ils partent de ſa nature, & de ſon eſſence.

L'Homme ſemblable aux Bêtes; dans le ſentiment des Matérialiſtes, doit, comme elles, trouver tout ce qui lui eſt néceſſaire. Un antre, une caverne, une loge tout au plus, doivent ſuffire pour le mettre à l'abri des injures de l'air; ſans bâtir, comme il fait, avec tant de peines & de récherches, des palais magniſiques. L'écorſe des Arbres, la peau des Animaux, peuvent le vêtir, auſſi bien que les riches étoffes, dont il ſe pa-

re. Ses mains & ſes dents devroient le défendre de ſes ennemis, ſans avoir recours aux tranchant de l'épée, & à la force du ſalpêtre. Pourquoi ces ſoins, qu'il prend, du gros, & du menu bétail ? Eſt-il plus carnaſſier que les *Lions*, que les *Tigres*, que les *Loups* ? Non, ſans doute ; cependant il nourrit des troupeaux, & ces Animaux n'en nourriſſent point ; ſi la chaſſe leur ſuffit, ne devroit-elle pas lui ſuffire auſſi ? Parce que, s'ils ſont plus forts, & plus robuſtes, lui, à ſon tour, l'emporte, certainement, ſur eux, par l'adreſſe, & par l'induſtrie. Les fruits, les graines, les racines ſont au nombre de ces alimens qui ne leur coûtent rien ; mais l'Homme, l'Homme ſeul, a la peine de labourer, de ſémer, de moiſſonner, lui ſeul, ſe fait d'amples magaſins, infiniment au de-là de ſes beſoins, & par un *inſtinct*, qui ne ſe trouve dans aucun des

Etres vivans, il les conſerve, pendant pluſieurs années ; comme s'il ſe défioit de la fécondité de la Terre. D'où lui viennent cette crainte, & ces précautions ? Son eſpêce peut-elle périr plutôt que les autres ? N'importe-t'elle pas également à l'Univers ? Ne fait-elle pas partie du tout ? Peut-elle manquer, ſans que le tout ne manque avec elle ?

Pourquoi chez les Hommes, tant de récherches, tant de ſciences & tant d'arts ? Quel eſt leur but dans ces études longues, quelquesfois dégoûtantes, & toûjours pénibles ? Où en eſt la néceſſité ? A quoi leur ſert ce commerce ouvert, avec toutes les parties du monde ? Quelles raiſons peuvent-ils avoir de conſtruire des villes flottantes, & d'aller chercher, à travers mille dangers, dans les climats les plus éloignés, non ſeulement les épiceries que la Terre qu'ils occupent leur réfuſe ; mais

encore, toutes les autres marchandiſes qu'ils n'ont pas ? Semblables aux Bêtes ne devroient-ils pas ſe contenter des herbes que la Terre produit, & des Eaux que les fleuves & les fontaines leur prodiguent de toutes parts. Pourquoi cette ſoif inſatiable des richeſſes ? Semblables aux Bêtes, que ne regardent-ils l'Or, comme une terre jeaune, & l'Argent, comme une terre blanche ?

Mais on reconnoîtra, dans tout ce que fait l'Homme pour ſa conſervation, & ſa propagation, la même ſurabondance d'*inſtinct*, que nous obſervons dans ſa nourriture. Nous y rémarquerons des beſoins bornés, & des vûës très-étenduës. Ces beſoins ne regardant que le corps, ils partent du corps. Le corps étant ſemblable à celui des autres Animaux, ſes beſoins ſont également pareils aux leurs ; mais on voit, dans l'Homme, des vuës plus éten-

duës ; il faut donc que ces vûës partent du Principe qui l'anime.

Nous nous ſommes convaincus, que ſans renverſer l'économie générale, en ſuppoſant ce Principe qui anime l'Homme, de même nature que celui qui anime les Bêtes, on ne peut l'étendre au de-là des ſimples beſoins ; cependant nous venons de voir qu'il les ſurpaſſe en tout & partout, d'où nous devons conclure qu'il y a une différence averée entre l'Homme & la Bête. Cette différence eſt un dogme, dont nous ſommes en poſſeſſion, avant la naiſſance des Matérialiſtes ; ainſi leurs attaques étant vaines, & ſans effets, ce dogme nous reſte dans ſa pureté primitive, & dans toute ſa force.

D'ailleurs nous ſçavons que des actions ſemblables peuvent avoir des cauſes entiérement différentes ; c'eſt ce qui nous fait incliner à penſer que l'Homme agit par un Principe

de nature différente, de celui qui meut la Bête. Ce n'eſt plus un ſimple doute ; ce n'eſt plus, même, un ſoupçon qui paroit fondé ; c'eſt une vérité qui ſe fait jour. Approfondiſſons cette matiére intéreſſante, & apprenons, enfin, à quoi nous devons nous en tenir.

CINQUIÉME PROPOSITION.

En quoi conſiſte la différence qui ſe trouve entre l'Homme & la Bête ?

IL eſt inutile de répéter les actions & les paſſions ſemblables que l'on voit dans l'Homme & dans les autres Animaux ; perſonne ne les ignore ; puiſque ce ſont-elles qui ſéparent les Matérialiſtes de leurs adverſaires, il eſt évident qu'elles ne peuvent en fournir la ſolution. Les différences qui éxiſtent, entre elles, ſeront, donc, ſeules capables de nous faire connoître la vérité. Leur grandeur, encore plus que leur nombre, nous conduira au point de décider la queſtion : commençons.

Si de part & d'autre, tout eſt matiére ; on ne doit appercevoir, entre l'Homme & la Bête, qu'une

différence proportionnée à celle qu'on rémarque, entre le *Singe* & le *Porc*, entre l'*Éléphant* & le *Bœuf*. Mais ſi le corps de la Bête ne renferme qu'une matiére ſubtile, quelque déliée qu'elle puiſſe être, & que celui de l'Homme ſoit animé par une ſubſtance immatérielle, par une intelligence inviſible, impalpable, indiviſible, il eſt certain que leurs opérations doivent avoir des différences éclatantes, & hors de toute proportion. L'Homme compoſé de deux natures, l'une ſpirituelle, & l'autre corporelle, doit avoir des opérations qui ſoient propres à chacunes d'elles, & d'autres qui tiennent de toutes les deux : or c'eſt ce que l'on reconnoît en lui, pour peu qu'on l'éxamine avec attention.

Les objets font impreſſions ſur les ſens d'un Homme, & l'affectent, malgré lui, de différentes maniéres ; comme lorſqu'un grand bruit, qui

frappe, ſoudain, ſes oreilles, le fait treſſaillir : *voilà une opération de l'Animal.*

L'Homme forme des penſées qui ne naiſſent d'aucunes ſenſations, & qui ne font aucune impreſſion ſur ſes ſens ; comme lorſqu'il juge entre les prétentions de deux contendans : *voilà des opérations de l'Homme raiſonnable.*

L'Homme enfin forme des mouvemens qui, ſans avoir leur origine dans les ſenſations, ſont néanmoins exprimés par les organes du corps ; comme lorſqu'il donne des ordres ſévères, qui doivent être promptement éxécutés, & qu'il les prononce d'un ton frappant & impoſant. *Voilà des opérations qui tiennent des deux natures.*

De ces trois circonſtances, on doit convenir que la premiére n'appartient qu'au corps, & qu'elle eſt commune à l'Homme & à la Bête ;

que la ſéconde ne peut appartenir qu'à l'Homme, & qu'elle lui eſt uniquement propre ; que la troiſiéme, enfin, eſt ſujette à tromper ceux qui ne voyent rien au de-là des apparences ; parce qu'elles ſont les mêmes dans l'Homme & dans les Bêtes, à cauſe de l'entremiſe de la matiére, & qu'elle paroiſſent autant appartenir au corps, qu'au Principe qui l'anime.

Il réſulte de la premiére & de la derniére de ces opérations que ce qui ſe paſſe dans la Bête, doit ſe paſſer dans l'Homme, & que ce qui paroît dans l'Homme peut auſſi paroître dans la Bête ; enſorte qu'il ſeroit très-difficile de décider qu'elles ont un Principe différent, ſi la ſéconde opération ne venoit à notre ſécours. La lumiére qu'elle eſt capable de répandre diſſipéra nos doutes, & lévera toutes les difficultés.

Nous diſons que l'opération par laquelle l'Homme juge entre les prétentions de deux contendans, ne dépend point du corps, & qu'elle n'eſt propre qu'à l'Homme.

Il eſt certain que nous ne voyons aucun exemple, ni aucune copie de cette opération, dans la nature entiére. Qu'on nous préſente le *Cheval Marin* comme l'inventeur de la ſaignée ; que l'*Araignée* ait montré aux Hommes l'art de faire de la toile ; que le *Nautile* leur ait appris à dreſſer un mât dans une barque, & à tendre une voile ; que le *Singe* les imite dans une infinité d'actions ; l'intervention de la Matiére, qui, dans toutes ces choſes, ſaute aux yeux, nous autoriſe à les réjetter, & à démander que l'on nous fourniſſe une ſeule action dans les Bêtes, où la matiére, n'ait aucune part ; ſi l'on veut, avec quelque apparence de

raiſon, contredire ce que nous ne craignons pas d'avancer.

L'objet d'une conteſtation peut être matériel ; comme lorſque deux Hommes ſe diſputent la propriété d'un champ ; mais leurs droits, ſur ce champ, ne ſont, ni n'ont jamais été dits matériels. Jamais il n'eſt venu dans l'eſprit de perſonne de dire que les droits, ſur un bloc de marbre, par exemple, avoient longueur, largeur, & profondeur. Ces trois dimentions ſont uniquement propres à la matiére ; elles en conſtituent l'eſſence. On les trouve dans tout ce qui eſt matiére, & tout ce qui n'en eſt point ſuſceptible ne peut, en aucune façon, appartenir à la matiére. Ma penſée n'a pas aſſurément une ſeule de ces dimentions, je ne lui connois ni longueur, ni largeur, ni profondeur ; l'éxamen que je fais de ma penſée, & qui me fait porter un jugement, ne les a pas non plus ; donc ma penſée n'eſt pas ma-

térielle, donc le jugement que j'en rends ne l'eſt pas. Les droits oppoſés de deux contendans, n'ayant non plus, ni longeur, ni largeur, ni profondeur, ſont donc, abſolument, immatériels. Il reſte à ſavoir, ſi *ce qui ſert à juger, & ce qui juge*, entre ces droits reſpectifs, ſont de même nature que la choſe jugée.

Nous penſons devoir obſerver que nous parlons humainement, en faiſant une diſtinction entre ce qui ſert à juger, & ce qui juge. Nous ſentons parfaitement que ſi l'on veut prendre les choſes à la rigueur, il ſera vrai de dire que c'eſt la juſtice, elle-même, qui juge; en ſe montrant, elle décide par ſa ſeule préſence; mais nous ne la voyons point, & c'eſt parce qu'elle eſt inviſible que nous n'avons point une pleine & entiére connoiſſance de ſes loix; d'où il arrive que, quelquefois, nous nous en écartons, en croyant les ſuivre;

cependant ce que nous en reconnoiſſons nous la répréſente, & à ſon abſence, nous prononçons, conformément à ſes loix, ſur les prétentions de deux contendans. Ainſi on ne doit point trouver à redire que nous diſtinguions *ce qui ſert à juger*, *de ce qui juge*.

Les Matérialiſtes ne peuvent récuſer le témoignage de la matiére pour juger, entre deux choſes matérielles. On applique la régle ſur deux lignes ; afin de ſavoir laquelle eſt la plus droite. On ſe ſert du compas où du demi-cercle, pour connoître, entre deux lignes courbes, celle qui approche le plus de la nature du cercle. Le boiſſeau réconnu de juſte meſure, eſt la piéce de comparaiſon, à laquelle on confronte deux boiſſeaux dont la contenance paroît inégale.

Ainſi la régle du jugement, dans la matiére, eſt toûjours de même

nature que la choſe dont on veut juger ; elle eſt non ſeulement de même nature ; mais encore de même eſpêce. On ne prend point le demi-cercle pour juger des lignes droites, ni la régle pour juger des courbes, & l'on apporte point un muid, pour juger deux boiſſeaux.

Ce qui ſert à juger, n'eſt, donc, qu'une piéce de comparaiſon qu'il ſeroit inſenſé d'aller chercher dans une autre eſpêce, dans une autre genre, & à plus forte raiſon, dans une nature différente. Le ſimple bons ſens fait réconnoître qu'il n'eſt aucune comparaiſon, ni proportion entre les choſes de différentes eſpêces. La géométrie en a fait une maxime, contre laquelle on ne peut réclamer, ſans ſe couvrir du dernier ridicule.

Ainſi nous concluons, avec aſſurance, que ce qui *ſert à juger* entre deux droits oppoſés eſt entiérement imma-

tériel ; comme ils ſont, eux-mêmes ; immatériels, par leur nature.

Quand à *ce qui juge*. Nous dirons d'abord qu'on n'en peut pas plus nier l'éxiſtance que celle de la régle, & du ſujet du jugement. Toute déciſion étant un acte, il ſeroit d'une abſurdité inſoûtenable d'avancer que ce qui n'eſt point, pût agir. On convient de l'acte. Les Matérialiſtes en niant l'éxiſtance des ſubſtances immatérielles, portent un jugement, non ſur la matiére, mais ſur ce qui n'eſt pas matiére ; donc il eſt quelque choſe, en eux, qui juge ; donc *ce qui juge*, en eux, eſt immatériel. Pourſuivons.

Cette ſubſtance ainſi décidente ſera-t'elle matiére, ou ne le ſera-t'elle pas ? Il ſemble d'abord que l'intervention de la matiére eſt tout-à-fait inutile, pour achever une opération commencée, ſans elle. Le jugement porté, ſur des droits oppoſés, eſt le

réſultat de la confrontation de ces droits, avec les loix de la juſtice. Ces loix de la juſtice, ces droits, & leur confrontation, ſont toutes choſes immatérielles. Une ſubſtance immatérielle, non-ſeulement, doit ſuffire pour juger ſur ce point ; mais ne doit-elle pas encore être la ſeule qui puiſſe le faire ? Sans doute ; cela doit être ainſi ; quand même on ſuppoſeroit cette ſubſtance inférieure à toute ſubſtance matérielle ; ce qui paroît ne devoir jamais être accordé.

Nous pouvons unir, diviſer, modifier, tranſporter en tout, ou en partie, ce qui tombe ſous nos ſens ; mais ce qui n'y tombe pas, nous échappe de tous côtés. Cependant nous en ſentons la réalité. Nous nous exerçons à le ſaiſir ; nous joüiſſons du plaiſir de le comprendre ; nous le goûtons avec un raviſſement qui nous prouve ſon éxiſtance. Un *rien* ne produit rien. Quel autre mo-

tif, qu'un aveuglement volontaire, pourroit nous engager à mettre au-deſſous de nous, ce beau droit, dont nous ſommes les maîtres, en quelques façons !

C'eſt auſſi pour éviter de tomber dans cette lâcheté ridicule, que les Matérialiſtes ont pris le parti de nier l'éxiſtance des ſubſtances immatérielles. Comme elles ne tombent point ſous leurs ſens, & qu'ils n'en peuvent diſpoſer à leur gré, ils s'élevent contre elles ; ſans faire attention, qu'en les niant, comme nous l'avons dit, ils portent un jugement, faux à la verité ; mais qui malgré ſa fauſſeté, eſt immatériel lui-même, & l'acte d'une ſubſtance immatérielle, ſubſtance qu'ils avoüent tacitement, dont-ils donnent la preuve, malgré eux, & dont il font uſage. Nous avons démontré qu'on ne peut juger l'immatériel par la confrontation avec le matériel ; ſi

les Matérialiſtes jugent les ſubſtances immatérielles, cette ſubſtance décidente, en eux, eſt donc immatérielle.

Mais avant de paſſer plus loin, il paroît indiſpenſable d'éclaircir ce point de ſupériorité, entre les deux natures, dont nous venons de parler.

Ce qui voit, & n'eſt point vû, a un grand avantage ſur ce qui ne voit point, & eſt vû. Il en eſt de même de ce qui connoît, & n'eſt point connu. Cet avantage dont on trouve, à chaque pas, des exemples, dans la nature, eſt la marque d'une ſupériorité décidée. Nous n'appréhendons point qu'on nous le conteſte.

Ainſi la Nature qui verra & connoîtra, ſans être ni vûë, ni connuë, ſera certainement ſupérieure à celle qui ſera vûë & connuë, ſans pouvoir ni voir ni connoître : or quand les Matérialiſtes nient l'éxiſtance des ſubſtances immatérielles, ils confeſ-

ſent qu'ils ne les voyent, ni ne les connoiſſent ; ils avoüent, que s'il en éxiſte quelqu'une, elle ſera ſupérieure à leur matiére ; puiſque cette matiére peut en être vûë & connuë ; tandis qu'elle ne peut ni la voir ni la connoître.

N'eſt-il donc pas de la derniére méchanceté, ou de la folie la plus complette, de ſoûtenir qu'une choſe n'eſt point, dans le temps même, qu'on la connoit, qu'on en parle, qu'on l'avoüe, & que l'on donne des preuves de ſon éxiſtance ?

Nous avons réconnu que les droits oppoſés de deux contendans, & que les loix de la juſtice qui ſervent à décider entre eux, ſont d'une nature immatérielle ; ils ſont donc d'une nature ſupérieure à celle de la matiére ; c'eſt-à-dire, d'une nature qui voit & connoît la matiére, ſans en être ni vûë ni connuë.

Quoiqu'on

Quoiqu'on ne puiſſe modifier ni les loix de la juſtice ni les droits des contendans, & qu'on ne puiſſe dire proprement, qu'ils voyent & qu'ils connoiſſent; cependant comme ils répréſentent des ſubſtances inviſibles à la matiére, & qu'il eſt prouvé que ces ſubſtances éxiſtent; puiſqu'elles décident, & qu'elles agiſſent; il nous ſera permis de dire qu'ils voyent, & qu'ils connoiſſent, ſans être ni vûs, ni connûs.

Nous avons, enſuite, demandé, ſi la ſubſtance décidente étoit matiére, où ne l'étoit pas. Il nous a paru que pour porter un jugement, dans une conteſtation, l'intervention de la matiére étoit inutile. En examinant les choſes, de plus près, nous avons trouvé que l'immatériel eſt au-deſſus du matériel; nous nous ſommes, de plus, convaincus que non-ſeulement une ſubſtance matérielle étoit inſuffiſante pour décider ſur des choſes im-

matérielles ; mais encore , qu'il eſt d'une néceſſité abſoluë que ce ſoit une ſubſtance immatérielle qui prononce , parce qu'en cela , elle tient la place de la juſtice même , dont on ne peut nier ni l'éxiſtance , ni l'immatérialité. Que nous reſte-t'il donc à dire ?

Avoüons que les Matérialiſtes ne raiſonnent pas. Oſeront-ils ſubſtituer , à la place de la juſtice , une ſubſtance matérielle ? Mais ils donneront à la matiére une qualité , dont elle eſt incapable , qui eſt de voir & de connoître ce qui ne tombe pas ſous les ſens. Ne ſeroit-ce pas ſe contredire manifeſtement ? Puis qu'ils ne nient les ſubſtances ſpirituelles que parce qu'ils ne les voyent ni ne les connoiſſent. Eh ! Comment cette matiére pourroit - elle examiner , confronter , juger , prononcer ſur ce qu'elle ne peut ni voir , ni connoître ? Il eſt donc impoſſible que la

ſubſtance décidente ſoit matiére ; il faut donc néceſſairement qu'elle ſoit immatérielle ; comme les choſes ſur leſquelles, & ſelon leſquelles elle décide.

Nous voudrions bien ſavoir ce que les Matérialiſtes auroient à répondre à ce raiſonnement. S'ils ſont auſſi raiſonnables qu'ils le prétendent, ils en ſentiront toute la force, & avoüeront les conſéquences qui en dérivent, quelques humiliantes qu'elles ſoient pour eux.

S'il leur reſte, néanmoins, quelque nuage dans l'eſprit ; qu'ils paſſent en revûë tout ce qui arrive dans les Bêtes ; qu'ils examinent, de bonne foi, s'il s'y trouvera, jamais, un jugement prononcé, entre deux parties adverſes. Ils y verront, dans la même eſpêce, des guerres, des combats, pour un antre, ou pour quelque proie. Le

plus foible cedera au plus fort, où chacun emportera ce qu'il pourra ravir ; mais ils n'y trouveront, ni intérêts à diſcuter, ni arbitres choiſis, ni jugement rendu, ni acquieſcement du plus puiſſant en faveur du plus foible. L'impreſſion des objets extérieurs, l'impulſion des ſens, ſeront les ſeuls reſſorts qui les feront mouvoir. Tous les Principes de leurs actions ſeront renfermés dans le cercle de la matiére. Rien de libre en eux. Ils ſeront forcés à tendre, néceſſairement, vers les objets qui regarderont ou leur nourriture, ou leur conſervation, ou leur propagation. Voilà les Bêtes.

Il n'en eſt pas ainſi de l'Homme. Nous remarquons, en lui, des opérations, dans leſquelles la matiére n'a aucune part : opérations, dont le Principe eſt abſolument immatériel, & par conſéquent, inviſible, impalpable, indiviſible.

Les Matérialiſtes qui, à cauſe de la groſſiéreté de nos ſens, accorderont que ce Principe ſoit inviſible & impalpable, s'éléveront, envain, contre ſon indiviſibilité. Lorſqu'ils nous en demandent la preuve ſenſible, & qu'ils triomphent de ce que nous ne la leur adminiſtrons pas; qu'ils ſachent que leur demande implique contradiction; peut-on donner une preuve ſenſible de ce qui ne tombe pas ſous les ſens? Si la diviſibilité eſt une propriété eſſentielle à la matiére, n'eſt-il pas évident que ce qui eſt immatériel ne peut être diviſible?

La Matiére ayant longueur, largeur & profondeur peut être racourcie, atténuée dans ces trois dimentions. Ce que l'on en détache en faiſoit partie, & le tout n'eſt plus conſtamment le même. Il a donc ceſſé d'être ce qu'il étoit. On tire tous les jours des fleurs, des fruits, des feüil-

les, des racines, des plantes, une huile, un ſel, un eſprit. Il ne reſte alors de ce mixte qu'une cendre, ſans vertu, & ſans proprieté. En conſervant tous ces différens extraits, ſéparément ; on a tout ce qui formoit le mixte, & cependant il n'éxiſte plus. Il eſt détruit à jamais ; parce que ſes parties ont été diviſées. On a diviſé toutes ſes parties ; parce que leur longueur, largeur & profondeur ont donné priſes ſur elles ; parce que l'artiſte, par différentes manipulations, a ſçû dégager le ſubtil du groſſier, & réünir tout ce qui étoit homogêne : alors ce qui, précedemment, n'étoit pas viſible à frapper la vûe, comme l'eſprit ; c'eſt-à-dire, la portion la plus ſubtile de la matiére ; ce qui, dis-je, n'étoit pas viſible, devient palpable, & prend un corps & de la couleur ; mais il ne le prend ce corps, que parce qu'il l'avoit. Sa grande dilatation

le rendoit imperſceptible. Si chacune de ſes parties n'eût eû un corps, toutes enſemble n'en auroient pû former un. C'eſt une verité, dont on peut ſe convaincre, par l'exemple des nombres, par celui de l'unité qui a la plus petite valeur, & du zéro qui n'en a aucune. L'unité multipliée, par une ſimple addition, peut former les plus grandes ſommes; au lieu que dix mille zéros, ne ſignifient pas plus qu'un ſeul; s'ils ne ſont ajoûtés à quelque nombre; où plûtôt ne ſignifiéront jamais rien.

Ce que nous diſons eſt ſi généralement réconnu qu'il paroîtra, peut-être, à quelqu'un que nous nous ſommes inutilement étendus; mais ce détail nous a paru néceſſaire; pour faire ſentir juſqu'à quel point la diviſibilité eſt eſſentielle à la matiére, & afin de conclure, par la raiſon du contraire, que ce qui eſt abſolu-

ment immatériel, eſt abſolument indiviſible.

Nous ſommes, maintenant, en état d'aller plus loin : comme la diviſibilité nous a fait connoître la deſtruction des corps, qu'elle entraîne avec elle, ſans qu'aucun raiſonnement puiſſe l'empêcher, l'indiviſibilité établit, auſſi, l'indeſtructibilité ; ſans qu'aucun raiſonnement y puiſſe former le moindre obſtacle.

Un Etre matériel n'éxiſte que parce que les parties qui le compoſent ſe conſervent dans leur union primitive, dès qu'une de ſes parties vient à s'en détacher, il n'eſt plus ce qu'il étoit, & ſi ſa deſtruction n'eſt point, encore, totale ; elle eſt, au moins, commencée.

C'eſt ſur ce fondement que nos peres, nous voulant faire comprendre la ſolidité & l'intégrité de la vérité, auſſi immatérielle que la juſtice, nous l'ont répréſenté poſée

ſur une cube. La forme cubique eſt la plus ſolide de toutes celles que peut avoir un corps, & l'on n'en peut détacher la moindre partie, qu'elle ne ceſſe d'être cubique, pour paſſer dans une autre claſſe de figures. Le cube, alors, eſt détruit, & le corps qui démeure, prend un autre nom. Cette deſtruction eſt l'effet inévitable de la ſéparation que l'on a faite de quelques parties du cube. Si elle n'avoit point eu lieu, le cube ſeroit reſté ce qu'il étoit.

Raiſonnons de même, & diſons : où la diviſion n'a point lieu, où elle ne peut avoir lieu, la deſtruction eſt impoſſible. Ne craignons, donc, pas de ſoûtenir que ce qui, par ſa nature, eſt indiviſible, eſt, par la même raiſon, indeſtructible ; que ce qui eſt indeſtructible eſt immortel ; d'où nous concluons, ſans qu'on puiſſe nous répliquer, que la ſubſtance qui anime l'Homme étant immatérielle,

eſt indiviſible ; qu'étant indiviſible ; elle eſt indeſtructible , & par conſéquent immortelle.

Il ne s'agit donc plus de faire aucune comparaiſon entre l'Homme & les Bêtes ; puiſque nous ſommes actuellement convaincus qu'il y a dans l'Homme une ſubſtance immatérielle, & immortelle , dont les opérations , totalement ſéparées , entiérement dégagées de la matiére , non-ſeulement ne ſe trouvent pas ; mais encore ne peuvent ſe trouver dans les Bêtes.

Cette différence , la plus grande que l'on puiſſe imaginer , nous fait voir en l'Homme , non une *ſupériorité d'inſtinct* ; & d'eſprits animaux , comme les Matérialiſtes le prétendent ; mais une ſupériorité de nature ; d'où il s'enſuit qu'ils ont jetté , ſans s'en appercevoir , un ridicule extrême , ſur cette plaiſante ſocieté , dans laquelle , ils veulent le faire vivre avec les Bêtes.

Envain à cette ſupériorité de nature oppoſeront-ils les actions purement animales que l'on obſerve dans l'Homme, dont le principe ſemble partager, avec l'intelligence qui l'anime, le gouvernement de cette prétenduë ſocieté ; Peut-elle jamais trouver un fondement ſolide ? En laiſſant à chacun, de ces deux principes, les opérations qui leur ſont propres ; il eſt certain que ſi celles que nous avons nommé *mixtes*, appartiennent à l'un, plûtôt qu'à l'autre, ils ceſſent, dès-lors, d'être égaux, & il ſera toûjours impoſſible de les mettre de niveau. Pourra-t'on nier que l'effet n'appartienne à ſa cauſe ?

L'opération *mixte* eſt celle qui, partant du principe animant ; c'eſt-à-dire de l'*Ame*, ſe fait connoître par le mouvement du corps. Elle eſt, donc, l'effet de l'action de

l'*Ame*, ſur les organes, dont elle eſt enveloppée, & par conſéquent appartient à l'*Ame*; à cette *Ame* que nous nous ſommes propoſé de connoître; à cette *Ame* immatérielle, ſpirituelle, intellectuelle, indiviſible, indeſtructible, immortelle; à cette *Ame*, que nous avons prouvé, & qui a donné lieu au titre de cet ouvrage.

Lorſque nous avons établi, avec les expreſſions les plus ſimples, ces trois ſortes d'opérations, les corporelles, les intellectuelles, & les mixtes, nous avons dit que ces derniéres qui s'expriment par les organes du corps, n'ont point leur origine dans les ſenſations. La choſe doit être ainſi; puiſqu'elles ne ſont mixtes, que parce qu'elles ſont produites par deux cauſes. Dès qu'une fois on a reconnu ce qui appartient à l'une, le reſte doit appartenir, inconteſtablement, à l'autre.

Nous avons donné pour exemple d'une opération mixte, un ordre prononcé avec ſéverité, ou qui doit être exécuté promptement ; c'eſt par les organes du corps que l'Ame fait connoître ſa volonté. Le ton de la voix, le mouvement du viſage expriment les circonſtances qui accompagnent cet ordre. L'expreſſion de l'ordre appartient donc, viſiblement, au corps, & par une conſéquence néceſſaire, l'ordre, lui-même, a ſon origine dans les affections de l'Ame, & dans ſa volonté. L'Ame en eſt, donc, le principe, ſes affections en ſont la cauſe ; dès qu'on reconnoît ce qui lui appartient, il faut donc abſolument que le reſte, c'eſt-à-dire, l'expreſſion, appartienne au corps, à ſes organes, qui rendent à l'Ame ce ſecours.

Il eſt vrai que les organes du corps ſont ſouvent ſi mal diſpoſés, qu'ils ne rendent preſque jamais le ſervice

néceſſaire ; d'où il arrive que tant que l'Ame ſe trouve obligée d'avoir recours à eux, elle ne ſe manifeſte que difficilement, & toûjours imparfaitement ; c'eſt, ſans doute, ce qui a jetté les Matérialiſtes dans les affreux égaremens, d'où nous venons de les convaincre.

Nous leur avons démontré que la matiére n'a rien engendré, ni rien produit ; que le mouvement n'eſt qu'un accident qui dépend de la poſition d'un corps ſur un autre ; qu'il n'eſt point eſſentiel, conſéquemment, à la matiére. Nous leur avons prouvé que dans les trois opérations de l'Homme, deux ont pour principe l'Ame immortelle, qui eſt renfermée dans ſon corps. Comment pourront-ils donc le comparer aux autres animaux ? Que devient cette égalité qu'ils voudroient établir entr'eux ? Peut-elle ſubſiſter avec une ſi grande diſparité ?

Les Bêtes ne ſont que de la matiére différemment diſpoſée, & dirigée par une autre matiére plus ſubtile que celle que nous voyons. Toutes leurs opérations tiennent de la matiére, n'annoncent que la matiére, & ne tendent qu'à la matiére.

L'Ame au contraire, incluſe dans le corps humain, s'éléve au-deſſus de la matiére, annonce, dans une infinité d'occaſions, une ſubſtance directement oppoſée à la matiére, régit & gouverne, preſque toûjours, la matiére. Elle fait voir, tous les jours, par l'autorité qu'elle a ſur les ſens, qu'elle eſt de nature à les dominer, en tout tems, ou du moins, qu'elle en a la liberté. Elle regne ſur eux, comme ſur des ſujets indociles, qui ne peuvent ſécouer le joug, & qui ne le portent qu'avec peine; mais l'ame en triompheroit, toûjours, ſi elle n'étoit, quelquefois, d'intelligence avec eux, ce qui ne vient

matiére. Ils regarderont les ſens, comme leurs plus cruels ennemis, & comme des eſclaves qu'ils réduiront à la raiſon, dès qu'ils voudront ſe révolter. L'Ame eſt en poſſeſſion de ce droit, par ſa nature. Elle ne ſauroit s'en départir. Quelque lâche qu'on la ſuppoſe, elle ſentira toûjours, qu'elle a, même malgré elle, cette belle prérogative. Si quelqu'autre Principe partageoit cet empire, avec elle, les bornes en ſeroient marquées; chaque dominateur, dans ſon diſtrict, exerceroit un pouvoir abſolu. On ne verroit pas, comme il arrive tous les jours, que les ſens fuſſent plus fidéles, & plus obéïſſans, dans un tems, que dans un autre. On ne verroit pas que le ſervice des ſens fût ſuſceptible de tant de nuances, s'il m'eſt permis de parler ainſi, qu'il eſt impoſſible d'en faire le dénombrement. Rien ne prouve

mieux que l'Ame, tantôt ſe prête; & tantôt ſe réfuſe à leur révolte.

Ce ſeroit ici le cas de chercher la cauſe de cette facilité, où plutôt de cette foibleſſe de l'ame; mais j'en laiſſe le ſoin à quelque autre plus habile que moi.

Après avoir prouvé l'immatérialité de l'Ame, il s'agiroit auſſi, ſans doute, d'employer les lumiéres de la raiſon, pour découvrir les conſéquences naturelles qui partent de ſon immatérialité en faveur de ſon auteur, du culte qu'elle lui doit, des eſpérances, ou des craintes qu'elle doit avoir pour l'avenir. Comme cette matiére eſt trop vaſte, nous la réſervons pour un autre ouvrage.

Ne paſſons pas les bornes que nous nous ſommes preſcrites: réduiſons-nous à dire que le ſiſtême des Matérialiſtes eſt convaincu de *contradictions*, d'*abſurdités*, & de *ridicules*.

Concluons ; mais pouvons-nous le faire plus dignement , & plus utilement , qu'en employant les propres paroles d'un reſpectable Magiſtrat , * dont la rare vigilance , & les vives lumiéres oppoſent , ſans ceſſe , à l'erreur une digue inſurmontable ? Ce grand Homme , que nous pouvons appeller , avec juſtice , *l'œil du Roi* , pénétré de douleur à la lecture d'un grand nombre d'ouvrages , que ces tems malheureux ont enfantés , nous en fait un tableau bien effrayant , dans ſon Réquiſitoire du vingt-troiſiéme Janvier mil ſept cent cinquante neuf. Comme ce magnifique Diſcours n'eſt pas entre les mains de tout le monde , & qu'il eſt devenu rare , nous ſaiſiſſons , avec empreſſement , l'occaſion d'en donner , au Public , toute la ſubſtance , d'en expoſer les

* *M Omer Joly de Fleury* premier Avocat général au Parlement de Paris.

beautés, & de le paraphraſer. Nos Lecteurs, ainſi que leurs deſcendans; le réliront toûjours, avec une nouvelle admiration; tous les mots y ſont marqués au coin de la foi la plus ſaine, de la Réligion la plus vive, & du zéle le plus éclairé.

PARAPHRASE

DU DISCOURS

DE MONSIEUR

OMER JOLY DE FLEURY.

Contre les Matérialiſtes.

LA Societé, l'Etat, la Religion, (dit *M. Joly de Fleury* parlant à la Cour) ſe préſentent aujourd'hui, au Tribunal de la Juſtice, pour lui porter leurs plaintes. Leurs droits ſont violés, leurs loix ſont méconnuës, l'impieté qui marche le front levé, paroît en les offenſant, promettre l'impunité à la licence qui s'accrédite de jour en jour.

» L'humanité frémit ; le Citoyen » eſt allarmé ; on entend, de tous » côtés, les Miniſtres de l'Egliſe » gémir à la vûe de tant d'ouvra- » ges que l'on ne peut affecter de » répandre, & de multiplier que » pour ébranler, s'il étoit poſſible, » les fondemens de notre Religion.

» Il ſuffiroit d'être Homme & » Citoyen pour être ſenſible à tous » ces maux ; mais vous, Meſſieurs, » Magiſtrats & Chrétiens, défen- » ſeurs des loix & protecteurs de la » Religion, de quel œil regarderez- » vous des tentatives auſſi téméraires ? Et à qui la Religion peut-elle » s'addreſſer avec plus de confiance, quand la voye de l'autorité » devient néceſſaire pour la faire » reſpecter ?

» Des intérêts auſſi puiſſans nous » engagent à vous déférer aujourd'hui, un grand nombre de ces ouvrages que le cri général de la

» Nation nous avoit dénoncé, de-
» puis long-tems.

» Entre la multitude des Ecrits de
» ce genre, les uns mépriſables par
» eux-mêmes, n'avoient eû qu'un
» jour d'éxiſtance ; d'autres ont,
» dans le tems, mérité votre cen-
» ſure ; pluſieurs ont eſſuyé des ré-
» futations exactes qui en ont expo-
» ſé le venin ; il en eſt, dont la diſ-
» tribution a été arrêtée preſque
» dans ſon Principe.

» Mais ce n'eſt pas aſſez, & c'eſt
» avec douleur que nous ſommes
» contraints de le dire, peut-on ſe
» diſſimuler qu'il n'y ait un projet
» conçû, une ſocieté formée, pour
» ſoûtenir le Matérialiſme, pour
» détruire la Religion, pour inſpi-
» rer l'indépendance, & la corrup-
» tion des mœurs ?

Envain veut-on nier cette *ſocieté formée*, dont parle, ici, *M. Joly de Fleury*, elle n'éxiſte que trop,

à la honte de l'humanité. Nous avons été ſi ſouvent à portée d'en connoître les principaux chefs, que nous n'en ſaurions douter. Le Public en doit être aſſuré. Toute la France éclairée a toûjours regardé la fameuſe Théſe de M. l'Abbé de Prades, comme le fruit d'un complot, comme une tentative concertée, comme un *projet conçû*, réfléchi, & artiſtement rendu par les Auteurs du Dictionnaire Encyclopédique. *M. de Beaumont*, Archevêque de Paris, l'annonce dans ſon Mandement, où il dit : que d'*audacieux Ecrivains ont conſacré, comme de concert, leurs talens & leurs veilles à préparer ce poiſon.* La ſavante & admirable Inſtruction Paſtorale de feu *M. de Caylus*, Evêque d'Auxerre, ſoûtient que le Sr. de Prades *leur a prêté ſon nom*; c'eſt-à-dire, que ſa Théſe eſt l'ouvrad'un complot. *M. de Verthamon*, Evêque de Montauban, ſe plaint, dans

dans ſon Mandement de ce qu'*un de ſes Dioceſains, s'eſt livré aux ouvriers d'iniquité, & leur a ſervi d'organe.* La Sorbonne d'abord trompée, le reconnoît, enfin, & dit que *l'impieté a eſſayé de ſe gliſſer dans le ſanctuaire même de la Religion.* Une foule d'Auteurs ont fait mention de *ce projet concerté*, M. M. les Avocats généraux n'ont ceſſé de le dire, & de crier vengeance contre *une ſocieté* ſi dangereuſe. Le Parlement la réconnuë telle, & la jugée ainſi, par pluſieurs arrêts. Tous les corps ſéculiers & réguliers, tous les particuliers inſtruits n'ont ſur cela qu'une voix. C'eſt donc inutilement qu'on s'efforce à cacher ce déteſtable complot. Tout eſt découvert. M. l'Abbé de Prades, lui-même, ſemble en convenir dans l'endroit préciſément, où il le déſavouë. *J'aurois beau faire*, dit-il, * *la Sorbonne ne re-*

* Apologie, p. 106.

viendra *jamais de ſes injuſtices*; *M. l'Archevêque de Paris ne* rétractera *point ſon Mandement. Le Parlement ne* rougira *point de ſon décret. M. l'Evêque d'Auxerre* mourra *dans ſes préjugés. Aucun de ces fougueux Eccléſiaſtiques qui ont porté l'allarme & le ſcandale de toutes parts, ne* confeſſera *ſon ignorance & ſon indiſcrétion; & les Jéſuites quitteront-ils, pour moi, ce maſque de fer qu'ils portent depuis ſi long-tems, qu'il s'eſt, pour ainſi dire, identifié avec leur viſage? J'ai vû que l'état de tous ces gens étoit déſeſperé.*

Que *tous ces gens* ſont à plaindre! M. l'Abbé de Prades en a pitié. Auſſi leur adreſſe-t'il ces paroles patétiques: *je vous conjure de vous rétracter inceſſamment.* * Il convient donc, de l'accuſation; tous ſes accuſateurs ſont en grand nombre; il s'agiroit de leur prouver que ſa Thé-

* Apol p. 16.

ſe eſt ſon propre ouvrage, & non pas celui de ſes aſſociés ; mais c'eſt ce qu'il ne fait pas. Ce n'eſt donc pas ſans raiſons qu'il regarde leur *état* comme *déſeſperé*. Mais à qui doit-il s'en prendre ? Il avouë, encore, qu'il a prit dans le Dictionnaire Encyclopédique pluſieurs de ſes poſitions ; que la troiſiéme partie de ſon Apologie eſt *autant la défenſe du diſcours préliminaire de l'Encyclopédie.... Que la défenſe de ſa Théſe*. Il ajoûte qu'il a *travaillé à l'Encyclopédie*. Le voilà, donc, de ſon aveu, aſſocié aux Encyclopédiſtes. Et M. d'Auxerre aura tort d'avoir dit que « la Théſe du Sr. de » Prades ſe rend ſuſpecte, non-ſeu» lement par la maniére dont elle » s'exprime, mais encore par les » *liaiſons* très-connuës du ſoûtenant, » avec les Auteurs de l'Encyclopé» die ? » Au reſte, on connoît & les talens, & la Religion de ces Meſ-

ſieurs. On ſait, à n'en plus douter; qu'ils ne prêchent que la Religion naturelle; qu'ils ne conſiderent pas la Loi de Moyſe comme une Religion; qu'ils croyent que les Juifs ne regardoient Dieu que comme un Roi temporel; que les Juifs lui faiſoient la cour, par toutes leurs cérémonies, comme les autres nations la font à leurs Rois; que le Tabernacle, le Sacerdoce, les Sacrifices, les ablutions, &c.... n'étoient autre choſe, que l'étiquette de la Cour; que la Religion d'Adam, de Job, des Patriarches, étoit le Théïſme, qui eſt le frere du Déïſme, comme le Matérialiſme eſt le frere de l'Athéïſme; que cette même Religion, qui a ſauvé les Patriarches, ſe trouve dans toutes les autres Religions, & en fait la baſe; qu'il eſt vrai que quelques-unes de ces Religions ont *enté* deſſus, ſelon leur expreſſion, les unes des ſuperſtitions, d'autres des

myſtères ; que *c'eſt ſur ce premier fond de Religion*, *dit* M. de Prades, *que Dieu a*, *pour ainſi dire*, ENTÉ *tous ces miſtères qu'il nous a révélé par Jeſus-Chriſt* ; (Apol. pag. 181.) que tous ces myſtères ne ſont par conſéquent que des acceſſoires ; qu'ils ne ſont point eſſentiels à la Religion Chrétienne. *La vraye Religion révelée*, dit-il, * *n'eſt elle-même*, *& ne peut être autre choſe que la Loi naturelle dévéloppée.* Voilà la doctrine de M. Hooke Ecoſſois, Profeſſeur de la nouvelle Sorbonne, Maître † de M. de Prades, Théologien des Encyclopédiſtes, & un des Auteurs de cette honteuſe Théſe qui a fait rougir la plus célébre Ecole de la Chrétienneté.

Notre S. P. le Pape BENOIT XIV. a condamné cette Théſe. Il ſeroit à ſouhaiter que ſon très-digne ſucceſ-

* Troiſiéme propoſition cenſurée.

† On vient d'apprendre qu'il a perdu ſa Chaire.

ſeur eût connoiſſance du nouveau ſiſtême de M. Hooke ; il ne manqueroit pas de le frapper d'Anathêmes. Mille endroits de la Sainte Ecriture démontrent invinciblement que la Loi de Moïſe étoit une Religion. Jamais Homme n'a été juſtifié par une pratique orguëilleuſe & Philoſophique de la Loi naturelle. La Religion de tous les tems, celle qui a ſauvé tous ceux qui l'ont été, depuis Adam, incluſivement, juſqu'à ce jour, & qui ſauvera juſqu'à la fin des ſiécles, n'eſt autre que la foi en Jeſus-Chriſt, qui nous a réconcilié avec Dieu par ſa mort, qui nous a purifié dans ſon ſang, & qui nous a mérité la grace d'accomplir la Loi naturelle, ainſi que les préceptes de la Loi poſitive. Le chapitre XI. de l'Épitre de St. Paul aux Hébreux, contient, ſur ce point, notre Simbole. Mais à quels excès ne ſe porte-t'on pas aujour-

d'hui ! Nous verrons bien-tôt juſqu'où ſont allés les Encyclopédiſtes. Ne perdons pas de vûe, *M. Joly de de Fleury*. Son diſcours ſera toûjours le texte qui ſervira de baſe à nos réflections.

» De pareils excès, continue-t'il, » n'exigent-ils pas les plus grands re- » mèdes ? La juſtice ne devroit-elle » pas ſe montrer dans toute ſa séve- » rité, prendre le glaive en main, » & frapper, ſans diſtinction, des » Auteurs ſacriléges & ſéditieux, » que la Religion condamne, & » que la Patrie déſavouë ?

» Qu'il eſt triſte pour nous dé- » penſer au jugement que la poſté- » rité portera de notre ſiécle, en » parlant de ces ouvrages qu'il pro- » duit ! Qu'il eſt ſenſible à la Re- » ligion de voir ſortir de ſon ſein » une ſecte de prétendus Philoſo- » phes qui, par l'abus de l'eſprit le » plus capable de dégrader l'huma-

» nité, auroient imaginé le projet
» insensé de réformer, disons mieux,
» de détruire les premiéres vérités
» gravées, dans nos cœurs, par la
» main du Créateur; d'abolir son
» culte, & ses ministres, & d'éta-
» blir enfin, le Déïsme & le Ma-
» térialisme.

» C'est ainsi qu'on s'égare, en
» voulant soûmettre au tribunal de
» la raison seule, ce qui est au-
» dessus d'elle. *Prenés garde* (disoit
» l'Apôtre : Colloss. Chap. 2. v. 8.)
» *Prenés garde que personne ne vous*
» *surpreme par la Philosophie.....*
» *selon les Principes d'une science*
» *mondaine*. Cette Philosophie, con-
» tre laquelle il vouloit nous pré-
» cautionner, consiste dans de faux
» raisonnemens, dans ces sistêmes
» qui n'ont pour Principe que la
» sageste humaine & les impressions
» des sens.

» Telle eſt, Meſſieurs, la Phi-
» loſophie des Savans du ſiécle ; ils
» ſe donnent gratuitement le nom
» d'eſprits forts, & appellent lumié-
» res, ce qui n'eſt que ténébres.

Il n'eſt pas difficile de les diſcerner (ces prétendus Philoſophes, dont il eſt, ici, parlé) on les connoit aiſément à leur eſprit, qui eſt celui des Philoſophes Payens. Ils ne parlent d'eux qu'avec une eſpêce d'enthouſiaſme qui décéle la conformité de leurs ſentimens. Rémarquons qu'ils adoptent toûjours, pour déviſe, quelqu'une de leurs ſentences, pour la placer à la tête de leurs ouvrages. Ce texte affecté prouve le reſpect & l'attachement qu'ils ont pour leur doctrine ; tandis qu'ils rougiroient de citer un mot des divines écritures. D'ailleurs ces nouveaux ſages ont l'enflure de la ſcience, l'air compoſé, les maniéres étu-

diées ; le ton déciſif, le langage railleur ; ils ont ſur-tout un mépris indécent qu'ils pouſſent juſqu'au dédain, pour tous ceux qu'ils ne jugent pas dignes de leur ſocieté ; on diroit qu'ils ſont les uniques dépoſitaires des grands ſentimens, de la vérité, de la ſcience, de la force dans le raiſonnement, du langage épuré, du bel eſprit, du genie.

» Comment des Hommes (re-
» prend *M. Joly de Fleury*) com-
» ment des Hommes que l'on croit
» ſi profonds, & d'un genie ſi diſ-
» tingué des autres, ignorent-ils
» juſquà la définition de l'eſprit fort ?
» Qui établit, en effet, la vérita-
» ble force de l'eſprit ? Ne ſont-
» ce pas les Principes, les témoi-
» gnagnes, les autorités, ſur leſquel-
» les il ſe fonde, les vertus que lui
» mérite le bon uſage qu'il fait des
» lumiéres que lui accorde *le Dieu*,

» *qui eſt le Seigneur de toutes les* » *ſciences* ? *

» Un eſprit véritablement fort eſt » un eſprit éclairé par la lumiére » ſupérieure, & qui connoît la vé- » rité par des Principes certains, » ſoûtenu, au-dehors, par des té- » moignages qu'on ne peut récuſer; » jamais le déreglement des paſſions » ne l'affecte, ni influë ſur ſes con- » noiſſances & ſur ſes jugemens. Le » fidéle ſeul poſſéde cette force » d'eſprit, l'erreur & l'aveuglement » ſont le partage de l'incrédule, guidé » par ſon ſens particulier, & par ſa » foible raiſon.

» *L'Eſprit docile*, dit un Auteur » célébre, † *admet la vraie Reli-* » *gion*, *& l'Eſprit foible*, *ou n'en* » *admet aucune*, *ou en admet une* » *fauſſe*; OR L'ESPRIT FORT, *ou* » *n'a point de Religion*, *ou ſe fait*

* 1. Liv. des Rois, Ch. 2. v. 3.
† La Bruyere, Ch. 16.

» *une Religion ; donc l'Eſprit fort* ;
» *c'eſt l'Eſprit foible.* La conſéquen-
» ce eſt juſte ; quelle plus grande
» foibleſſe que de vouloir être ſans
» certitude ſur le Principe de ſon
» Etre, de ſa vie, de ſes ſens, de
» ſes connoiſſances, de la Nature &
» de la deſtination de ſon Ame ?
» L'idée d'un premier Etre parfait,
» éternel, de qui tous les autres
» tiennent leur éxiſtance, à qui tout
» ſe rapporte, qui nous a fait à ſon
» image ; cette idée ne prouve-t'elle
» pas plus de force & de Nobleſſe
» dans l'Homme qui l'adopte, qui
» la croit & qui la prend pour la
» regle & le terme de ſes actions ?

Ajoûtons à ce que vient de dire *M. Joly de Fleury*, les raiſonnemens du grand *Paſcal*. En ſuppoſant l'éxiſtance de cet Etre ſuprême, éternel & parfait, qu'avons nous à riſquer ? Eſt-ce parce que nous ne le voyons pas, que nous ſommes en

droit de le nier ? Combien de choſes que nous croyons certaines, quoiquoi nous ne le voyons pas ! Nous connoiſſons qu'il y a un infini, & nous ignorons ſa Nature. Par exemple, nous ſavons qu'il eſt faux que les nombres ſoient finis, donc il eſt vrai que les nombres ſont infinis. Il eſt auſſi faux que l'infini ſoit pair, comme il eſt faux qu'il ſoit impair ; mais il eſt certain que l'infinité des nombre éxiſte.

Ainſi on peut connoître Dieu, ſans ſçavoir ce qu'il eſt, & l'on ne doit jamais conclure qu'il n'y a point de Dieu, préciſément parce qu'on ne connoît pas ſenſiblement & parfaitement ſa Nature. Nos nouveaux Philoſophes nous diront que nous ſommes incapables de connoître s'il y a un Dieu, c'eſt-à-dire, un Etre éternel, immatériel, infini. Cependant il eſt certain que cet Etre éxiſte, ou n'éxiſte pas. Il n'y a point de

milieu. Mais de quel côté pencherons-nous, dit *M. Paſcal* ? La raiſon, dites-vous, n'y peut rien déterminer. Il y a un cachos infini qui nous ſépare. Il arrivera, donc, *Croix* ou *Pile*. Que gagnerez-vous ? Que perdrez-vous ? Par la raiſon, vous ne pouvez aſſurer ni l'un ni l'autre, & par cette même raiſon, vous ne pouvez nier aucun des deux. Ne nous blâmez donc pas, Meſſieurs, ſi nous avons fait un choix ; parce vous ne ſavez pas ſi nous avons tort, & ſi nous avons mal choiſi. Vous ne nous blâmez pas, direz-vous, d'avoir fait ce choix ; mais un choix ; Parce que celui qui prend *Croix*, & celui qui prend *Pile* ont également tort. Cela ſeroit bon, ſi la gageure n'étoit pas faite ; mais elle l'eſt. Il ne dépend plus de vous, ni de nous, de réculer. Nous ſommes embarqués. Ne point parier que Dieu eſt ; c'eſt parier qu'il n'eſt pas. Lequel prenez-

vous ? Nous avons parié que Dieu eſt. Si vous n'êtes pas de notre avis, comme vous le dites, vous êtes, donc, pour le contre. Mais qui nous jugera ? L'évenement. Nous ne riſquons pas de l'attendre ; parce que nous ne riſquons rien, & vous riſquez tout au contraire. Si nous gagnons, nous gagnons tout, & vous perdez tout. Si nous perdons, nous ne perdons rien, & vous ne gagnez rien.

Qu'eſt-ce, en effet, que nous parions ! Un bien fini, contre des biens infinis. Ne ſeroit-il pas imprudent de ne pas hazarder une vie courte, remplie de chagrins & de miſéres, contre une infinité de vies, remplies de joie & de bonheur ! Parlons plus clairement. Ne ſeroit-ce pas une folie de ne pas gager la valeur d'un *denier* contre la valeur de *cent mille écus*, lorſqu'il y a pareil hazard de gain & de perte ! En perdant, nous

ne perdons qu'un *denier*, & en gagnant, nous gagnons *cent mille écus*. Ne faudroit-il pas être foû, pour ne pas jouer à ce jeu-là ? Peut-on raiſonnablement s'en diſpenſer, ſi l'incertitude étant proportionnée à la certitude, ſelon les proportions du hazard, le parti ſe trouve égal contre égal ? Alors, notre propoſition prend une force infinie, dès qu'il n'y a d'un côté que le fini à hazarder, à un jeu, où il y a pareils hazards de gain & de perte, & qu'il y a de l'autre, l'infini à gagner. Cela eſt ſi démonſtratif, que jamais rien ne l'a été au-deſſus de ce point-là.

Quel mal, donc, peut-il nous arriver en prenant le parti de l'éxiſtance de notre Dieu ! Nous ſerons fidéles, honnêtes, humbles, réconnoiſſans, bienfaiſans, ſincéres, moderés, charitables, purs, ſaints, & remplis d'une douce eſpérance qui nous conſolera dans tous nos maux. A la vé-

rité, nous ne gouterons pas les plaiſirs empeſtés des ſens, nous ne ſerons pas ambitieux des richeſſes & des honneurs d'un monde périſſable, & nous ne prendrons point de part à ſes délices ; mais n'en aurons-nous point d'autres ? *Je vous dis* * *que vous gagnerez en cette vie, & qu'à chaque pas que vous ferez, en ce chemin, vous aurez tant de certitude de gain, & tant de néant, dans ce que vous hazardez, que vous connoitrez à la fin, que vous avez parié pour une choſe certaine & infinie, & que vous n'avez rien donné pour l'obtenir.* Voilà le raiſonnement d'un eſprit fort, le bon ſens me le montre. J'aurois l'eſprit foible, ſi je ne le ſentois pas, & je mériterois, avec quelque raiſon, le mépris des véritables eſprit forts.

Que me diſent de plus ſenſé nos Philoſophes modernes ? Les uns me parlent d'un Dieu qui eſt l'*Ame du*

* *Penſées de M. Paſcal* pag. 41.

Monde ; c'eſt-à-dire, la partie la plus ſubtile de la matiére ; mais il eſt matiére. Il n'eſt pas plus que moi, un peu plus fin, un peu plus delié, mais diviſible, deſtructible, mortel & périſſable. Quel Dieu ! Les autres me diſent qu'il y en a un qui n'eſt pas matiére, ſi l'on veut ; mais qui ne prend aucun intérêt à ſon ouvrage, ſoûmis comme moi, aux loix générales du mouvement ; *tout eſt bien* devant lui. Il n'éxige de ma part, ni culte, ni réconnoiſſance, ni hommage, & il n'a rien à me donner de plus que ce que j'ai. Dans quel déſeſpoir ne me laiſſe donc pas ce Dieu cruel ! D'autres, enfin, ſemblables aux Payens, me préſentent autant de Dieux que leur imagination leur en fournit, & ces Dieux dépendent du dégré de chaleur qui les échauffe. Ils diſent, ils ſe taiſent ; ils propoſent, ils ſe rétractent, ils aſſurent, ils doutent,

ils affirment, ils nient. Je ne vois en eux, qu'incertitudes, que conjectures, que contradictions, qu'abſurdités. Quels Hommes !

» Voyez : (continue M. Joly de » Fleury.) voyez ces Sçavans d'A- » thênes aſſemblés ſous les porches » fameux des Stoïciens, ou dans » l'Académie de Platon, ou dans » le Lycée d'Ariſtote. Après avoir » diſputé long-tems, chacun pour » fonder ſon ſiſtême, & renverſer » celui d'un autre, à peine trouve- » t'on qu'ils ayent établi quelque » vérité de morale. Ainſi la raiſon » humaine, livrée à elle-même, & » mépriſant la révélation qui doit » être ſon guide : devient la ſource » des erreurs, des heréſies qui ont » affligé l'Egliſe, & des opinions » extravagantes qui ont dèshonoré » l'eſprit humain.

» Dieu eſt viſible dans tous ces » ouvrages. Les Cieux l'annocent ;

» toutes les créatures ſont autant
» de preuves de ſon éxiſtance. *La*
» *lumiére de ſon viſage eſt gravée*
» *ſur nous.* * Nous portons en nous
» mêmes les caractères inéffaçables
» de ſa divinité, & les gages pré-
» cieux des bienfaits qu'il nous deſ-
» tine. *L'inſenſé a dit, dans ſon*
» *cœur ; il n'y a point de Dieu,* †
» mais *ſon Ame naturellement Chré-*
» *tienne* §, dépoſe ſouvent, malgré
» lui, en faveur de la vérité de cet
» Etre ſuprême, dont l'éxiſtance
» renferme celle d'une Religion. C'eſt
» contre cette Religion que nos Phi-
» loſophes s'élevent ; ils ont formé
» une forte ligue pour la faire diſ-
» paroître du milieu de nous.

Mais comment peut-on méconnoî-tre, ſans un aveuglement volontaire, la vérité de cette Religion ſainte, que nous profeſſons !

* Pſau. ch. 4. v. 7. | † Pſau. 4. v. 7.
§ Tertulien, Apologétique chap. 17.

Qu'elle autre Religion que la nôtre, a propoſé dans ſes préceptes, l'obligation d'aimer Dieu, & de le ſervir ? Eſt-il rien de plus juſte ! Cependant nulle autre que la Religion Chrétienne, a preſcrit ce devoir. Quelle autre Religion que la nôtre, a connu la concupiſcence & le péché ! Ce péché & cette concupiſcence éxiſtent, de l'aveu de tous les Hommes, pourquoi les Chrétiens ſont-ils les ſeuls qui en parlent ? En ſuppoſant que d'autres Religions en ayent fait mention, en ont-elles fourni le remède ? La ſeule Religion Chrétienne fait connoître aux Hommes un Dieu, dont ils ſont capables, qu'ils doivent voir & poſſéder un jour, & une corruption, dans leurs cœurs, qui les rend indignes de lui. Il leur importe donc, également, d'être inſtruits de ces deux points. La connoiſſance d'un ſeul fait, ou l'orgueïl des Philoſo-

phes qui ont connu Dieu, ſans ſentir leur miſére, ou le déſeſpoir des Athées qui ſentent leur miſére, ſans connoître le Rédempteur : voilà ce que fait la Religion Chrétienne, elle apprend l'un & l'autre, & c'eſt en cela qu'elle conſiſte.

Nous voyons que toutes les autres Religions ſont, ou pour le Peuple ſeulement, ou bien pour les ſeuls Sçavans. Pourquoi cette diſtinction ? Tous les Hommes ne ſont-ils pas égaux devant Dieu ? La Religion Chrétienne, au contraire, eſt pour tous, eſt proportionnée à tous ; elle eſt admirablement entremêlée de l'intellectuel & du ſenſible, de l'intérieur & de l'extérieur. Par l'extérieur le Peuple s'éleve à l'intérieur, & par le ſenſible, à l'intellectuel ; & le Sçavant ſuperbe eſt abaiſſé de l'intellectuel, au ſenſible, & de l'intérieur, à l'extérieur. Il faut que le Peuple entende l'eſprit par la lettre,

& que le Sçavant ſoûmette l'eſprit à la lettre, en obéiſſant à l'extérieur de la Religion. Quoi de plus grand ! Quoi de plus ſage ! Philoſophes orgueilleux ! Vous voulez nous inſtruire, & vous n'êtes que ténébres, vous ne connoiſſez ni le vrai bien, ni le vrai mal ; comment nous guérirez-vous de celui-ci, & nous conduirez-vous à l'autre ; puiſque vous ne connoiſſez ni l'un ni l'autre ? Recourez inceſſamment à la Religion Chrétienne, & vous en ſentirez, dès que vous la connoîtrez, toute la beauté, toute la grandeur, & toute la néceſſité. De toutes les Religions, c'eſt la ſeule qui ait un caractère divin. Comment une Religion qui ne propoſe aux Hommes que de ſe haïr, que de ſe mortifier, que de s'humilier ; qui leur interdit les plaiſirs des ſens, les richeſſes, les honneurs, les vaines parures, ou du moins qui ne veut pas qu'ils s'y attachent ;

comment a-t'elle pû gagner les Hommes, & ſubjuguer tout l'Univers ? Comment a-t'elle pû s'établir, ſubſiſter, malgré tous les combats qu'elle a eu à eſſuyer ! Que de ſuperſtitions anéanties ! Que de fauſſes Religions détruites ! Que d'états puiſſans ont diſparus ! Que d'empires renverſés ! Que de ſages Républiques éteintes ! Que de changemens dans le monde ! Mais la Religion du vrai Dieu eſt immuable. Depuis le premier Homme juſques à celui qui écrit ceci, cette Religion a eu ſes autels, ſes temples, ſes miniſtres, ſes fidéles ſujets. C'eſt ce qui eſt étonnant, qu'elle ſe ſoit maintenuë, ſans fléchir, & ſans plier ſous la volonté & la puiſſance de ſes ennemis. Que d'états bien affermis, périroient, ſi l'on ne faiſoit ſouvent plier les loix à la néceſſité ! Ce n'eſt pas là ſe conſerver que de plier, ce n'eſt pas ſe maintenir que de ſe rendre, & encore

core faut-il à la fin périr entiérement. Jamais la Religion Chrétienne n'a connu cette foupleſſe quand il a été queſtion de ſes dogmes, de ſa morale ; & cependant elle eſt telle aujourd'hui qu'elle a toûjours été, auſſi ferme, auſſi inflexible que jamais ; Et cela n'eſt pas divin ?

Qu'on examine la Perſonne même de JESUS-CHRIST qui en eſt le véritable Légiſlateur. Peut-on diſconvenir qu'il n'eut l'eſprit très-grand, très-vaſte, très-rélevé ? Au lieu de cultiver ſes talens, par l'étude, & par la fréquentation des Sçavans de ſon ſiécle, il paſſe preſque toute ſa vie dans le travail des mains, inconnu, caché, & entiérement rétiré. Il ne paroît que trois années de ſa vie, pour annoncer au monde ſa doctrine. Va-t'il à Rome chercher ces grands Orateurs qui faiſoient l'admiration de tout l'Empire, & dont la réputation ſe répandoit dans toute l'éten-

duë de l'Univers ? S'informe-t'il, ſi, dans ce reſte infortuné des Grecs, il ne ſubſiſte pas, encore, quelqu'un de ces grands Hommes ſi puiſſans en parole, pour l'aſſocier à ſa prédication ? Qui choiſira-t'il, pour ſe faire aider dans l'éxécution d'un projet de cette importance ? Vains Philoſophes ! Ecoutez : JESUS-CHRIST choiſi des gens ruſtiques & groſſiers, des gens ſans étude, ſans ſcience, ſans talens, ſans éducation, ſans nom, ſans crédit, & va les oppoſer aux plus ſages & aux plus éclairés Philoſophes de ſon tems, & de la poſtérité. Quelle étrange conduite ! Quels moyens pour établir une nouvelle Religion ! Que ces gens ſeroient mépriſés de nos Philoſophes modernes ! Eh ! Ce ne ſeroit pas ſans raiſon ; mais quelle merveille ! Voir ces mêmes Hommes devenus, tout-à-coup, aſſez éclairés & aſſez ſçavans pour confondre, les plus habiles Philoſophes de l'Univers,

aſſez courageux pour réſiſter aux Empereurs, aux Rois, aux Tirans, & à tous les Hommes d'abord, révoltés contre une ſemblable Religion ; aſſez forts, pour l'établir dans le centre même de ſes ennemis, ſur le Trône des Alexandres, des Céſars, & pour la porter juſqu'aux extrêmités de la Terre, ſans avoir recours ni aux armes, ni aux alliances, ni a aucune puiſſance humaine ! Et cela n'eſt pas divin ?

Qu'on examine cette ſucceſſion des Prophêtes, pendant près de deux mille ans, qui tous ont prédit, en tant de maniéres différentes, juſques aux moindres circonſtances de la vie de JESUS-CHRIST, de ſa mort, de ſa réſurrection, de ſon aſcenſion, de la miſſion des Apôtres, de la prédication de l'Evangile, de la converſion des Nations, & de la diſperſion des Juifs ; que l'on confronte leurs Prophêties, avec l'évenement,

& l'on verra ſi elles ne ſont pas accomplies. Quelles preuves exige-t'on, donc encore, de la divinité d'une Religion, ou le doigt de Dieu eſt ſi viſible ? Ah ! Combien de preuves convaincantes, n'en aurions-nous pas à donner, s'il nous étoit permis de nous étendre ! Mais qu'on les réüniſſe ; qu'on enviſage cette Religion, dans ſon tout, ſa pureté, ſa ſublimité, ſa ſimplicité, ſa force, ſon onction, ſes ménaces, ſes promeſſes, les évenemens qui forment ſon hiſtoire, à laquelle on ne peut ſe réfuſer, ſans ſe mettre dans le cas de tout nier ; qu'on péſe ce qu'en on dit les Ecrivains ſacrés, leur ſtile, leur uniformité, leur profondeur, leur clarté, leur caractère, leur but, leur fermeté, leur humilité ; qu'on raſſemble tout ce qu'en ont penſé tant de grands perſonnages, dans tous les tems, dans toutes les circonſtances ; qu'on y ajoûte les té-

moignages de tous les Auteurs contemporains, leur accord, leur unanimité ; ceux des ennemis même de cette admirable Religion, malgré leurs préjugés ; qu'on conſidére, dis-je, le tout pris enſemble, ſans prévention, ſans partialité, & l'on formera, en faveur de cette adorable Religion, une démonſtration auſſi convaincante, auſſi évidente, c'eſt-à-dire, auſſi complette, & auſſi parfaite, que peut l'être celle de toute vérité géometrique ; avec cette différence que les preuves géometriques ne font, le plus ſouvent, qu'ôter la réplique, ſans répandre, aucune lumiére dans l'eſprit ; au lieu que la démonſtration, dont nous parlons, convainc l'eſprit, & l'éclaire, touche le cœur, & l'entraîne ; Et cette Religion n'eſt pas divine ?

Comment après cela, nos nouveaux Philoſophes peuvent-ils dire que la Religion Chrétienne eſt contraire à

la raiſon ? Pourquoi accuſer cette divine Religion de l'abus que les impies font de ſa doctrine & de ſes miniſtres ? Pourquoi la mépriſer, l'inſulter, la déchirer, & ſe déchaîner contre elle ?

» Eh ! Quel mal leur a fait cette » Religion ſainte, (s'écrie *M. Joly* » *de Fleury*,) pour exciter leur » fureur ! Si ſes dogmes, ſes céré- » monies & ſa morale les offenſent, » s'ils ne peuvent en être les diſci- » ples, pourquoi troubler l'état, » & vouloir diſputer aux autres la » liberté de ſuivre les maximes de la » catholicité.

» Ils déchirent le ſein de l'Egliſe » qui les a adoptés pour ſes enfans ; » & comme ſi l'état étoit coupable » à leurs yeux, parce qu'il eſt Chré- » tien, ils conjurent la perte de » l'un & de l'autre, & cherchent à » les ſapper par le fondement.

» S'ils ne veulent pas joüir avec
» nous des lumiéres de la vérité,
» qu'il nous laiſſent en poſſeſſion de
» notre créance ; qu'ils voyent s'il
» eſt quelque Royaume dans le Mon-
» de, où ſe trouvent des caractéres
» analogues à leur maniére de pen-
» ſer ; ſi on les ſouffrira établir tran-
» quillement leur ſiſtême ; ſi des
» Princes ou des Nations applaudi-
» ront à leurs maximes capables
» d'ébranler le Trône, & de trou-
» bler l'ordre de la ſocieté ; qu'ils
» ſortent du milieu de nous ; la Re-
» ligion, toûjours tendre pour ſes
» enfans, les verra, ſans doute,
» s'éloigner avec douleur ; mais la
» Patrie ſe réjoüira de leur ré-
» traite, & croira faire un gain,
» en ne les comptant plus parmi ſes
» membres.

» Ils prétendent nous donner des
» ſiſtêmes propres à nous rendre plus
» heureux & plus parfaits. Eh !

» Quels Hommes ſeroient plus heu-
» reux que les Chrétiens ; s'ils ſe
» régloient, en tout, ſur la morale
» de l'Evangile ; alors quelle dou-
» ceur dans les mœurs, quelle cor-
» dialité dans le commerce de la ſo-
» cieté, quelle régle, quelle honnê-
» teté, quelle juſtice dans toutes
» nos actions !

On a qu'à voir la vie que menoient les premiers Chrétiens ; leur union, leur déſintéreſſement, leur charité, leur politeſſe, leur zèle officieux & prévenant, leur douceur, leur candeur, leur fermeté & leur magnanimité. Vit-on jamais des ſujets plus dociles & plus ſoûmis aux ordres des Empereurs ! Quel reſpect n'avoient-ils pas pour les loix, & pour les Magiſtrats ! Avec quel empreſſement ne payoient-ils pas le tribut ! Quelle ſubordination, & quelle diſcipline n'obſervoient-ils pas dans les légions Romaines ! Quelle bonne foi, quelle

franchiſe, & quelle exactitude n'apportoient-ils pas dans le commerce ! Diſons, donc, que la Religion Chrétienne eſt ſeule capable de rendre les peuples heureux & vertueux. Ils étoient bons peres, bons maris, bons amis, bons citoyens, bons voiſins. Mais hélas ! Qu'ils ont dégénerés ! Nous ne le ſaurions dire, ſans douleur, & ſans regretter cette perfecfection primitive, qui ſemble n'avoir exiſtée que pour prouver l'excellence de la Religion Chrétienne.

M. Joly de Fleury entre, enſuite, dans l'examen de quelques ouvrages qu'il dénonce à la Cour. Il en choiſi deux, & ſans les ſuivre dans tous leurs égaremens, il ſe contente d'en expoſer quelques parties, pour en dévoiler, à nos yeux, l'iniquité, & pour armer, contre eux, toute la ſévérité des loix.

Le premier eſt le livre *de l'Eſprit*. Ce ſçavant Magiſtrat nous fait voir

que cet ouvrage renferme les propoſitions les plus dangereuſes & les plus horribles que l'on puiſſe imaginer. Celui qui en eſt l'Auteur, & qui la fait imprimer, avec permiſſion & privilége, après avoir trompé la vigilance des Cenſeurs, dit que la faculté de penſer n'eſt, dans l'Homme qu'une puiſſance paſſive qu'il appelle : *Senſibilité Phiſique*, * ſenſibilité que nous avons en commun, avec les animaux. *La cauſe*, (pag. 21.) *de l'infériorité de leur ame*, n'eſt que *dans la différence du Phyſique*. Veut-on ſavoir en quoi conſiſte *cette différence* ? La voici. Les animaux ont des *pattes*, & les Hommes ont des *mains*. En voilà toute la différence ; c'eſt l'unique principe de cette *infériorité*. Qui l'auroit crû ?

Cet Auteur nous dit qu'il n'y a point de véritable liberté dans l'Hom-

* Le Livre *de l'Eſprit*.

me. (pag. 36. & 38.) *On ne peut ſe former*, dit-il, *aucune idée de ce mot, appliqué à la volonté. Le hazard*, que l'Auteur ſubſtituë à la Providence, *jouë dans le Monde*, ſelon ſes paroles, (pag. 251.) *un plus grand rôle qu'on ne penſe.* La ſpiritualité & l'immortalité de l'Ame ne ſont pas ſuſceptibles de démonſtration, *ſi l'Egliſe*, (pag. 5. pour ne pas rénoncer trop ouvertement à cette Egliſe,) *ſi l'Egliſe*, dit-il, *n'eût pas fixé notre croyance ſur ce point, & qu'on dût par les ſeules lumiéres de la raiſon, s'élever juſqu'à la connoiſſance du principe penſant, on ne pourroit s'empêcher* d'en *convenir.* On devroit alors *péſer les raiſons pour, & contre, balancer les difficultés, ſe déterminer en faveur du plus grand nombre de vraiſemblances, & par conſéquent ne porter que des jugemens proviſoires; il en ſeroit de ce*

problême comme d'une infinité d'autres qu'on ne peut réſoudre qu'à l'aide du calcul des probabilités.

L'Auteur traite les Miniſtres de la Religion (pag. 164.) *de pédans, épris d'une fauſſe idée de perfection*, de *moraliſtes déclamateurs*, *& ſans eſprit.... dangereux dans un état.... dont les préceptes utiles à quelques particuliers, placés dans certaines circonſtances, ſeroient la ruine des Nations qui les adopteroient.* Il les déſigne, ailleurs, (pag. 223., 226., & 227.) ſous le nom *d'eſpêces d'Hommes puiſſans....* ſous le titre *des Prêtres de Moloch....* comme *des fanatiques* qui.... *s'oppoſent au progrès de la morale....* qui *veulent qu'on tienne les peuples proſternés devant les préjugés reçus, comme devant les Crocodiles ſacrés de Memphis.*

Que doit-on, demande-t'il, (pag. 230.) *à des Hommes, qui jaloux de*

la domination, veulent abrutir les Peuples pour les tyranniſer ; il faut, d'une main hardie briſer le taliſman d'imbécillité auquel eſt attachée la puiſſance de ces génies malfaiſans, découvrir aux Nations les vrais principes de la morale, leur apprendre, qu'inſenſiblement entraînés, vers le bonheur apparent, ou réel, la douleur & le plaiſir ſont les ſeuls moteurs de l'Univers moral, & que le ſentiment de l'amour de ſoi eſt la ſeule baſe ſur laquelle on puiſſe jetter les fondemens d'une morale utile.

S'attendoit-on à cette *morale* ? Il eſt cependant vrai que ce début annonçoit de la nouveauté. Qui auroit crû que cette *morale utile* ne devroit avoir d'autres *principes que l'amour de ſoi*, que *la douleur*, que *le plaiſir* ! Voilà donc la *baſe* de la probité. Voilà donc *les fondemens* de toutes les vertus. Quelles leçons ! Quelle doctrine ! Voleurs & aſſaſins ! *Ai-*

mez-vous bien, évités, ſur-tout, la *douleur* du dernier ſupplice, cela eſt néceſſaire ; mais joüiſſés, en paix, & avec *plaiſir* du bien d'autrui. Voilà les *vrais principes de la morale* qu'on doit *découvrir anx Nations*. Vous en voyez *les fondemens* ; profitez-en ; mais, je vous le répéte, prenez garde à la *douleur*, n'enviſagez que le *plaiſir* ; ſachez que ces deux objets ſont les *ſeuls moteurs de l'Univers moral*. Qu'il faut avoir de l'eſprit, pour avoir découvert cette *morale* !

Que ne dira pas cet Auteur incomparable ſur l'utilité de la Religion, en faveur de la vertu ! *Les fauſſes Religion*, dit-il, (pag. 232., 233.) *ſont trop abſurdes pour donner de pareils étais à la vertu* ; il ne veut pas, non plus, appuyer l'une & l'autre *ſur les principes de la vraie Religion ; non que la morale n'en ſoit excellente.... mais parce que ſes principes ne pourroient convenir qu'au*

petit nombre de Chrétiens répandus ſur la Terre, & qu'un Philoſophe qui, dans ſes écrits, eſt toûjours cenſé parler à l'Univers, doit donner à la vertu des fondemens ſur leſquels toutes les Nations puiſſent également bâtir, & par conſéquent l'édifier ſur la baſe de l'intérêt perſonnel; il doit ſe tenir d'autant plus attaché à ce principe que, dans ce ſiſtême, *des motifs d'intérêt temporel maniés, avec adreſſe, par un Légiſlateur habile, ſuffiſent pour former des Hommes vertueux.* Il cite, pour exemple, les Turcs, les Chinois Matérialiſtes, les Sadducéens qui nioient l'immortalité de l'Ame, les Gymnoſophiſtes toûjours accuſés d'Athéïſme, pour prouver que *l'eſpoir ou la crainte des peines, ou des plaiſirs temporels, ſont auſſi efficaces, auſſi propres à former des Hommes vertueux, que ces peines & ces plaiſirs éternels, qui, conſiderés dans la perſpective de l'avenir, ſont*

communément une impreſſion trop foible, pour y ſacrifier des plaiſirs criminels, mais préſens.

Ainſi aucune Religion, encore moins la Chrétienne, ne ſe trouve capable de rendre les Hommes vertueux. Il faut pour cela, des motifs plus puiſſans, plus nobles, c'eſt-à-dire, *des motifs d'intérêt temporel.* Quelle grandeur d'Ame ! Des *motifs d'intérêts* ſeront, donc, les ſeuls *étais* propres à ſoûtenir la vertu ! Qui avoit, encore, entendu dire, que de pareils motifs ſuffiſoient, pour donner à la Religion, des miniſtres déſintéreſſés ; à l'état, des militaires généreux, & intrépides ; au Roi, des ſerviteurs zélés, & fidéles ; à la juſtice, des Magiſtrats intégres, fermes, incorruptibles ; & à la ſocieté des Citoyens pieux, & charitables les uns envers les autres ! Si ces motifs ſont ſuffiſans, *pour former des Hommes vertueux*, à quoi ſervent donc tou-

tes les Religions ? Il faut convenir que les Hommes de tous les tems, & de tous les ſiécles, étoient bien éloignés de la vérité. Tous n'ont donné d'autre fondement à la vertu que la Religion ; vrai ou fauſſe, ils en ont tous ſenti la néceſſité. Il eſt triſte que le Livre *de l'Eſprit* ait paru ſi tard. Qu'il auroit évité de ſoins & de peines ! Continuons, & voyons quelle idée cet Auteur ſe forme de la félicité d'une vie future, aſſurée dans notre Religion.

De toutes les paſſions, dit-il, (pag. 435.) *celle du fanatiſme qui, fondée ſur le déſir des plaiſirs céleſtes, eſt, ſans contredit, la plus forte, eſt toûjours, chez un peuple, la paſſion la moins durable, parce que le fanatiſme ne s'établit que ſur des preſtiges & des ſéductions, dont la raiſon doit inſenſiblement ſapper les fondemens. Comment*, demande-t'il ailleurs (pag. 233., 235.) *comment*

ne donneroit-on pas la préférence au motif d'intérêt perſonnel ?

» Conſéquemment, (conclut *M.* » *Joly de Fleury*) en confondant » la Religion avec le Fanatiſme, il » il charge ſes miniſtres des abus & » des fureurs que le Fanatiſme a » produit dans tous les ſiécles, & » montre la Terre *n'offrant de toutes* » *parts que le vaſte, le dégoûtant* » *& l'horrible charnier de l'intolé-* » *rance*, effet du *couteau ſacré de la* » *Religion* ; auſſi fait-il obſerver, » ſans diſtinction, que les Religions » ſont les ſources de tous les maux ; » *que ſi l'on mettoit dans les deux* » *baſſins d'une balance le bien & le* » *mal que les Religions ont fait,* » *le mal l'emporteroit ſur le bien.* » (pag. 229.)

Il avoit déja dit *que lorſque* les Chrétiens *étoient en petit nombre, ils ne parloient que de tolérance ;* mais *que leur nombre & leur crédit*

s'étant accrûs, ils prêcherent l'intolérance, qui, dans ſon ſiſtême, *eſt chrétiennement & politiquement un mal.* (pag. 224.)

La concluſion que cet Auteur tire de cet Expoſé, eſt qu'il ne faut pas fonder la probité *ſur des principes auſſi reſpectables que ceux de la Religion, mais ſur des principes, dont il ſeroit moins poſſible d'abuſer, tels que ſont les motifs d'intérêt perſonnel.* (pag. 236.)

Comme nous n'avons, dit cet Auteur, (pag. 222.) que *la morale de l'enfance du monde*, il propoſe pour la perfectionner, d'en appuyer les principes, *ſur l'intérêt public, c'eſt-à-dire, ſur celui du plus grand nombre.* (pag. 46.)

« *L'intérêt* devient, donc, s'écrie » *M. Joly de Fleury*, l'unique ap» préciateur du mérite des Hommes, » & donne aux différentes actions le » nom de vertu, ou de vice !

Voilà la ſource de ces conſéquences que tire cet Auteur : dès que *l'infraction des loix eſt générale, dès-lors elles ſont nulles, & ceſſent d'être loix ; chacun rentre en ſes premiers droits* (pag. 277.) *les conquêtes injuſtes dèshonorent moins une Nation, que les vols n'aviliſſent un particulier.* (pag. 279.) *L'infraction d'un traité qu'il eſt avantageux de violer, eſt une clauſe tacite* de tous les traités. (pag. 280.)

A quoi ſerviroient, donc, tous les traités, s'ils devoient renfermer cette clauſe ? Il n'eſt pas poſſible d'en conclure aucun, dont l'infraction ne ſoit avantageuſe à quelqu'une des parties contractantes ; cette partie ſera toûjours en droit de le violer ; parce que, dit-on, c'eſt une clauſe tacite du traité. Que ne s'enſuivroit-il pas, ſi cette propoſition étoit vraie ! Comment ramener cette heureuſe paix, qui fît toûjours le déſir des peuples ;

lorſqu'ils ont le malheur d'en être privés ! Eſt-ce ainſi que cet Auteur prétend nous faire goûter l'utilité de ſa morale ?

Pour l'établir, il propoſe *de compoſer*, ſur ſes principes, *un catéchiſme de probité, dont les maximes ſimples vraies & à la portée de tous les eſprits, apprendroient aux peuples que la vertu invariable dans l'objet qu'elle propoſe, ne l'eſt pas dans les moyens propres à remplir cet objet ; qu'on doit par conſéquent regarder les actions comme indifférentes en elles-mêmes ; ſentir que c'eſt au beſoin de l'état à déterminer celles qui ſont dignes d'eſtime ou de mépris, & enfin au Légiſlateur, par la connoiſſance qu'il doit avoir de l'intérêt public, à fixer l'inſtant ou chaque action ceſſe d'être vertueuſe, & devient vicieuſe.* (pag. 168, 169.)

C'eſt-à-dire, qu'il dépendra d'un Homme d'effacer les vérités gravées

dans mon cœur ; d'appeller vertu ; ce que la Nature & la raiſon me montrent être un vice, & de me forcer à regarder comme un vice, ce que mon propre cœur me dit être une vertu ? Quels Principes ! Où les a-t'on puiſé ? Cependant, *ces Principes une fois reçus, avec quelle facilité*, (s'écrie cet Auteur, dans l'excès de ſon admiration,) *avec quelle facilité le Légiſlateur éteindroit-il les torches du Fanatiſme & de la ſuperſtition, ſupprimeroient-ils les abus ! .... C'eſt en affoibliſſant la ſtupide vénération des peuples pour les loix & les uſages anciens* qu'il prétend fournir aux *ſouverains les moyens d'aſſurer la durée de leurs empires.*

L'Auteur diſtingue deux ſortes de vertus, *vertus de préjugé*, & *vraies vertus*. Il donne le nom de *vertus de préjugé à toutes celles, dont l'obſervation exacte ne contribuë en rien au-*

bonheur public. (pag. 141. , & ſuiv.)

» En rappellant, à ce ſujet, dit » *M. Joly de Fleury* toutes les auſ- » térités, les cérémonies, les uſa- » ges ſuperſtitieux, cruels, ou ſcan- » daleux des Prêtres du Paganiſme, » on découvre aiſément qu'il entend » indirectement, & par induction, » attaquer les Rits, & les pratiques » de notre Réligion, comme étant » des *vertus de préjugé* : il fait plus, » il avance, ailleurs, (pag. 337.) » *que l'expérience prouve en général* » *que les Caractères propres à ſe* » *priver de certains plaiſirs, & à* » *ſaiſir les maximes & les pratiques* » *auſtéres d'une certaine dévotion,* » *ſont ordinairement des caractères* » *malheureux ; mais*, ajoûte-t'il auſ- » ſi-tôt, *l'Homme malheureux eſt* » *méchant* : c'eſt ainſi que de dé- » grez en dégrez, il parvient à im- » primer la note de *méchanceté* à ceux

» qui ſe conſacrent aux devoirs &
» aux conſeils de la Religion.

Quelle voie plus propre pouvoit prendre cet Auteur, pour arriver à ſes fins ! Le *malheur* eſt aujourd'hui regardé comme une maladie épidemique. Dire que les Chrétiens obſervateurs fidéles de l'Evangile, ſont atteints de cette maladie ; c'eſt en donner toute l'horreur qu'il eſt poſſible, d'en avoir. Qu'il faut être méchant, pour avoir imaginé cette prétenduë *méchanceté* des Chrétiens !

Cela ne doit pas ſurprendre dans un Auteur qui *conſidére la probité philoſophiquement.* (pag. 49.) comme n'étant *que l'habitude des actions utiles à ſa nation* (pag. 141.) qui poſe pour Principe *que la ſenſibilité phyſique & l'intérêt perſonnel ont été les Auteurs de toute juſtice.* (pag. 146., 279.)

Après cette diſtinction de vertus, qu'il vient de ſuppoſer, *il diſtingue* encore

encore, *deux différentes eſpêces de corruption de mœurs*, l'une *corruption Réligieuſe*, & l'autre *corruption politique*. Il entend par *corruption Réligieuſe, toute eſpêce de libertinage, & principalement celui des Hommes avec les Femmes* (pag. 146. & ſuiv.) il fournit, enſuite, un moyen abſurde pour que ce *crime n'ait politiquement plus rien de dangereux*.

Pour mieux accréditer ce libertinage, il rapporte, avec une indécence qui révolte, les exemples de lubricité, de proſtitution, adoptés par les peuples du paganiſme, livrés à la corruption de leurs cœurs. Nous ne croyons pas devoir entrer dans un plus grand détail. Nous nous contenterons de dire que cet Auteur avance, avec une complaiſance affectée, (pag. 150., 151., 153., 154.) *que des citoyens tachés de cette eſpêce de corruption de mœurs, ont*

rendu à la patrie des ſervices plus importans que les ſévéres Anachoretes.... que cette *corruption peut s'allier ſouvent, à la magnanimité, à la grandeur d'ame, à la ſageſſe, aux talens, enfin à toutes les qualités qui forment les grands Hommes....* que *la modération des deſirs & des paſſions....* (pag. 164.) *ſeroit la ruïne des Nations qui les adopteroient, que l'on approche d'autant plus de la perfection, & que l'on mérite d'autant plus le nom de* VERTUEUX, *qu'il faut pour nous déterminer à une action mal-honnête, ou criminelle, un motif.... plus capable d'enflammer nos deſirs.* (pag. 375.)

L'Auteur ne fait ici que dévélopper les ſentimens de nos Philoſophes modernes. C'eſt pour en venir là qu'ils abandonnent leur eſprit & leur raiſon. La liberté de ſe livrer à leurs deſirs déréglés eſt l'unique point qui

les touche. Sans cet article nous n'aurions point d'incrédules ; Que de ſiſtêmes n'a-t'il pas enfanté qui n'auroient jamais vû le jour ! Il n'eſt point de ſacrifice qu'on ne ſoit prêt à faire, honneur, place, rang, état, patrie, loix, Religion, tout cela n'eſt rien, quand il s'agit de ſatisfaire ſes paſſions ; c'eſt le but de leurs ouvrages, le mobile de toutes leurs actions. C'eſt-là le terme où ils vont tous aboutir. Pope, le plus réſervé, s'y eſt lui-même précipité. Après avoir pouſſé la *paſſion regnante* juſqu'aux plus grands excès, où elle ne connoît plus ni *les leçons*, ni *les loix de la raiſon*, il conclut qu'il faut abandonner la *raiſon*, pour ſuivre le penchant exceſſif de cette paſſion, qui fait la loi de la Nature. Ne lui en impoſons pas : voici ſes termes.

Cédons, conformons-nous aux loix de la Nature;
La route qu'elle trace, eſt toûjours la plus ſure.
Le but de la Raiſon n'eſt pas de nous guider....
(*pag.* 93.)

C'eſt-à-dire, dès qu'il s'agit des paſſions que la Nature inſpire; mais il en eſt bien autrement de la *Raiſon*, lorſqu'il eſt queſtion des vérités ſpéculatives, & des miſtères de la Religion; ſi le *but de la Raiſon*, *n'eſt pas de nous guider* dans le premier cas, elle *ſeule* dans le ſecond, doit nous *garder* nous *inſtruire*, nous *régler*, nous *moderer*, nous ſervir de *bouſſole*, nous *éclairer* comme un *flambeau*.

La vie eſt une mer où ſans ceſſe agités,
Par de rapides flots nous ſommes emportés.
La Raiſon que du Ciel nous eûmes en partage,
Devient notre *Bouſſole*, au milieu de l'Orage,
Et ſon *Flambeau divin* prêt à nous *éclairer*
A travers les écuëils, peut *ſeul* nous *raſſurer*.
(*pag.* 96.)

Quelle étrange contradiction ! Voilà comme on raiſonne en Angleterre, chez la ſeule Nation qui penſe. tantôt on inſulte à la *Raiſon*, tantôt on la regarde comme l'unique maîtreſſe que nous ayons à ſuivre. Il n'eſt pas difficile de trouver la cauſe de cette contradiction, qui ſe préſente à chaque page, dans les ouvrages de nos Philoſophes modernes. Dès qu'il s'agît des *paſſions*, la *Raiſon* ne doit pas nous guider ; parce qu'elle les *adopte*, avec quelques reſtrictions, néamoins, pour ne pas révolter. Les paſſions viennent de l'amour propre, l'amour propre vient de la Nature, la Nature n'eſt point mauvaiſe, elle eſt très-bonne ; donc les paſſions ſont très-bonnes, pourvû qu'elles ne bleſſent pas les intérêts des autres.

Lorſque ſans offenſer les intérêts des autres
Leur mouvement ſe borne à contenter les nôtres,
La Raiſon *les adopte*, & leur donnant ſes ſoins,
Emprunte leurs ſecours, dans leurs *juſtes* beſoins.
(*pag.* 89.)

Offenſer les intérêts des autres; pour ſe procurer les ſiens : voilà l'excès : voilà la réſerve. Bornons-nous, donc, *à contenter les nôtres.* Ce *mouvement* eſt naturel. Dès qu'il eſt naturel, à quoi penſons-nous de vouloir corriger l'ouvrage de la Nature, de vouloir l'arrêter, la rétenir, la réprimer ! Non, il n'eſt plus poſſible de pécher, en ſuivant les inclinations de la Nature, à quelque extrêmité qu'elles ſe portent ; parce qu'en nous livrant à la cupidité, qui eſt l'amour propre, nous ne faiſons que ſuivre un penchant que la Nature nous a donné. Ce ne ſont pas, ici, des conſéquences tirées avec violence, & injuſtement imputées ; ce ſont des choſes avoüées, approuvées

& expreſſement enſeignées. C'eſt le grand Principe de tous ces Meſſieurs : Principe qui nous mène, naturellement, aux ſuites que nous venons de voir.

» Quel affreux Principe ! s'écrie » *M. Joly de Fleury*, que les con- » ſéquences en ſeroient funeſtes ! » Quelle fureur à déprimer, à dé- » truire toutes les vertus morales ! » Quel délire dans cette propoſi- » tion, que *de tous les dons que le* » *Ciel peut verſer ſur une Nation*, » *le don de tous le plus funeſte ſeroit* » *ſans contredit, la prudence ; ſi le* » *Ciel la rendoit commune à tous les* » *citoyens* ! (Liv. *de l'Eſprit.* pag. » 582.)

Quelle eſt cette *prudence* ſi *funeſte* dont on parle ? C'eſt la pudeur. Que ſeroit-ce que le Monde, ſi cette vertu en étoit bannie ? Que les Matérialiſtes ſe découvrent ici ! Ils n'envient la ſocieté des Bêtes, & leur

propre nature, que pour avoir part à leurs *imprudences*.

» Quelle Philoſophie cynique, con-
» tinuë, M. l'Avocat général, que
» celle qui fait diſparoître juſqu'à
» l'ombre de la pudeur ! Nous liſons
» dans les ouvrages des Payens at-
» tentifs à conſulter les lumiéres de
» la ſeule Raiſon, qu'ils ont toûjours
» reſpecté cette vertu, qu'ils punif-
» ſoient avec ſéverité ce qui l'of-
» fenſoit. Eh quelle autre morale
» pouvoit enſeigner un Auteur qui
» oſe donner ainſi publiquement des
» leçons de débauche, & prononcer
» hardiment, (pag. 159.) *Que la*
» *pudeur eſt une invention de l'a-*
» *mour & de la volupté rafinée !* Qui
» propoſe *d'en débarraſſer le ſexe !*
» Qui conſeille aux *Moraliſtes* de par-
» ler ſur ce ton, *pour faire adopter*
» *leurs maximes !* (pag. 206.) Qui
» décide *que la morale n'eſt qu'une*
» *ſcience frivole, ſi l'on ne la con-*

» *fond avec la politique & la legiſ-*
» *lation* ! (pag. 160.)

C'eſt-à-dire, qu'une bonne légiſlation devroit, ſur ce principe, preſcrire un devoir de l'uſage, de l'exercice, de l'incontinence, & de toutes les paſſions; punir ſévérement ceux qui ſeroient modeſtes, prudens, décens, moderés; & récompenſer ceux qui ſe livreroient ſans méſure, & ſans rétenuë, à la violence de leurs paſſions.

» Une morale auſſi ſinguliére, dit » M. l'Avocat général, a dû four- » nir à l'Auteur ces expreſſions qu'on » feroit même étonné de trouver » dans des Ecrivains obſcènes, que » le culte des Temples de *Venus*, » *d'Aſtarté*, *eſt un objet digne de* » *notre admiration*, *& capable de* » *nous conſoler du malheur d'être* : » (pag. 366.) elle a dû lui dicter » que les *paſſions fortes*, *toûjours* » *l'effet immédiat de la ſenſibilité* » *Phyſique*, devroient-être regardées

» comme le *germe productif de l'eſ-*
» *prit*.... (pag 303.) que ce ſont
» elles *ſeules qui portées*, *au* plus
» haut *dégré de force*, *peuvent exé-*
» *cuter les plus grandes actions*, *&*
» *braver les dangers*, *la douleur*,
» *la mort*, *& le ciel même*....
» (pag. 298.) que *c'eſt à l'impru-*
» *dence & à la folie*, *que le Ciel*
» *attache la conſervation des Empires*
» *& la durée du Monde*. (pag.
» 583.)

Ne faut-il pas avoir renoncé à la raiſon ? Ne faut-il pas avoir perdu l'eſprit, pour employer de ſemblables expreſſions ? Devroit-on les attendre d'un Homme qui veut nous apprendre ce que c'eſt que l'*Eſprit* ?

» Pour appuyer, autant qu'il eſt
» en lui, cette morale, & canoni-
» ſer toutes les paſſions, comme la
» ſource de l'héroïſme, il n'a point
» oublié de joindre aux précédentes
» anecdotes ſcandaleuſes, pluſieurs au-

» tres. capables de faire frémir tout
» citoyen fidéle, & tout ſujet ſoû-
» mis : anecdotes contraires à la
» ſûreté publique, & capables de
» rompre les nœuds ſacrés & invio-
» lables qui attachent les Peuples au
» Souverain. (pag. 298., 300.)

Comment cet Auteur connoîtroit-il ces nœuds ſacrés ; puiſqu'il ne connoît pas mêmes ceux qui l'uniſſent à ſes ſemblables !

L'amitié, cette vertu ſi utile, & qui fait la douceur & l'agrément de la ſociété, l'amitié n'eſt, aux yeux de cet Auteur, que l'effet d'un beſoin qu'elle ſuppoſe ; *plus le beſoin ſera vif, plus l'amitié*, ſelon lui, *ſera forte*. Il en tire cette conſéquence : (pag. 350. & ſuiv.) *Le beſoin eſt la meſure du ſentiment* ; mais comme *les Hommes n'ont pas tous les mêmes beſoins, l'amitié, entr'eux, eſt fondée ſur des motifs différens. Les uns ont beſoin de plaiſir ou d'argent, les*

autres de crédit, ceux-ci de converſer, ceux-là de confier leurs peines; il eſt donc des amis de plaiſir, d'argent, d'intrigues, d'eſprit & de malheurs : il ajoûte que *rien n'eſt plus utile que de conſidérer l'amitié ſous ce point de vûë, & de s'en former des idées nettes.*

» Oppoſons lui l'oracle du Sénat » Romain ; continuë *M. Joly de* » *Fleury.* Le contraſte eſt d'autant » plus frappant, qu'il met la Philo- » ſophie de nos ſçavans modernes en » oppoſition à celle des ſages Philo- » ſophes de Rome payenne.

» Ciceron réfléchiſſoit-il ſur l'ami- » tié ? Il examinoit d'abord, & » avec une attention particuliére, » ſi c'eſt le beſoin, où la foibleſſe » qui l'ont établie, parmi les Hom- » mes ; s'ils n'y ont enviſagé qu'un » commerce réciproque de ſervices, » & l'avantage de recevoir d'un ami » ce qu'on n'auroit pû avoir par ſoi-

» même. Etoit-ce là tout le nœud
» & l'unique fin qu'il trouvoit dans
» l'amitié ? Non, ſans doute, il vo-
» yoit une autre cauſe plus belle,
» plus noble & plus naturelle ; il la
» regardoit comme le lien des cœurs
» le plus efficace & le plus fort. Il
» eſt vrai que de fauſſes apparences
» d'amitié, des aſſiduités intéreſſées
» nous valent les ſervices & la pro-
» tection de ceux à qui nous les
» rendons ; mais l'amitié eſſentielle
» ni connoît ni artifice, ni diſſimu-
» lation, en elle, tout eſt vrai,
» tout part du cœur. Ainſi l'amitié
» lui * paroiſſoit avoir ſon Principe
» dans la Nature plutôt que dans le
» beſoin. C'eſt dans ſes maximes un
» ſentiment du cœur qui trouve du
» plaiſir à aimer, qui le porte vers
» un objet, qui s'y attache, & non
» point une baſſe conſidération du pro-
» fit qu'on rétire à avoir des amis.

* Ciceron liv. de l'amitié. Chap. 8.

En aura, donc, qui, voudra, parmi les Matérialiſtes; pour nous qui connoiſſons leurs principes, leurs motifs, leurs ſentimens, nous nous en paſſerons. Toute amitié qui n'a pas, pour *déviſe* & pour fondement ces deux qualités : *vertu*, *vérité*, n'eſt qu'une fauſſe amitié. * Qui pourroit ſe confier a des gens qui, par principes, s'appliquent à n'avoir que les dehors de l'amitié ? Qu'on ſeroit malheureux de s'y laiſſer ſurprendre ! Que n'a-t'on pas à craindre d'un faux ami ! Eh ! peut-il en être de plus faux, que ceux qui n'aiment perſonne, qui ne s'aiment qu'eux mêmes ! Voilà le caractére diſtinctif de l'amitié des Matérialiſtes ; c'eſt de leur aveu ; ils en font un ſiſtéme ; ils n'en rougiſſent pas ; ils s'en font gloire. » La » belle Philoſophie ! Dit le principe » des orateurs, rétrancher l'amitié » de la vie, c'eſt ôter la lumiere

* Lettres de Madame D...

» du monde. En lui donnant l'in-
» térêt pour origine, on lui enlé-
» ve ce qu'elle a des plus aimable.
» (Chap. 13.)

» Les ſervices d'un ami nous ſont
» moins chers que ſon amitié même ;
» ce qu'il fait pour nous, ne nous
» eſt agréable qu'autant qu'il part
» d'un cœur zélé pour nous ſervir.
» (Chap. 14.)

» N'écoûtons point, ce que cer-
» tains hommes plongés dans les dé-
» lices diſent de l'amitié, il ne la
» connoiſſent ni par expérience, ni
» par principes ; ils ne réconnoiſ-
» ſent dans la nature rien de bon,
» rien de beau, que ce qui leur eſt
» utile & profitable ; ils aiment
» leurs amis, comme on aime les
» troupeaux, à proportion du pro-
» fit qu'ils en attendent. Ils igno-
» rent cette amitié pure qui part
» du ſentiment naturel, & qui eſt
» belle & attrayante par elle-même

» L'amour propre, qui eſt dans le » cœur de tous les Hommes, ne » leur a jamais ſervi à les inſtruire » de la force de l'amitié. (chap. 15.)

» L'Homme s'aime lui-même, ſans » aucune vûe d'intérêt, mais parce » que cette ſorte d'amour eſt dans la » Nature. Si ce déſintéreſſement ne » paſſe dans nos amitiés, jamais on » ne trouvera un véritable ami, par- » ce que notre ami n'eſt autre choſe » qu'un autre nous-même. (chap. » 21.)

Tel eſt le langage de ce Philoſophe : langage qu'il a pris dans la Nature, guidé par les ſeules lumiéres de la Raiſon. Que ſes ſentimens ſont différens de ceux de l'Auteur que nous dévoilons ! Peut-on avoir *des idées* plus *nettes* de l'amitié ? Oppoſons-les, donc, à l'indigne morale d'un Homme qui ſe qualifie du titre de Philoſophe, & qui ſéduit par de fauſſes couleurs, les ſaiſit, & ſe dé-

chaîne, avec une fureur étrange, contre toutes celles qui ſont vraies.

Mais en voilà ſuffiſamment pour faire connoître à nos Lecteurs combien le Livre de l'*Eſprit* eſt pervers & dangereux. Nous ne ſommes entrés dans ce détail, que parce que nous avons la douleur de voir cet ouvrage déteſtable répandu de toutes parts, & entre les mains d'une infinité de gens, dont les paſſions brutales ne cherchent que des excuſes, que des répliques à la voix de leurs remords; mais à qui doit-on s'en prendre qu'à la criminelle avidité des Imprimeurs, qui en renouvellent, ſans ceſſe, les éditions? Il y a déja longtems, que les gens de bien gémiſſent de ce déſordre: déſordre qui ſubſiſtera toûjours, tant que les Libraires en général, ſeront inſatiables. Eh! Quand ceſſeront-ils de l'être? Ne trouvera-t'on jamais le remède propre à ce mal? On le voit, on le

ſent, on s'en plaint, & les Imprimeurs ſont toûjours les mêmes. Si quelqu'un me démande : *pourquoi* ? Je répondrai : *c'eſt qu'on n'en a point encore puni aſſez ſévérement.*

Reprenons *M. Joly de Fleury*, & diſons avec lui, que « le Livre de » l'*Eſprit* eſt le code des paſſions les » plus odieuſes & les plus infâmes, » l'apologie du Matérialiſme, & de » tout ce que l'irréligion peut dire, » pour inſpirer la haine du Chriſtia- » niſme & de la Catholicité ; les » écarts de raiſon, de décence, » d'amour de la ſociété, les hypo- » théſes chimériques & indécentes » s'y préſentent à chaque page ; » mais il en eſt du ſiſtême de l'Au- » teur, comme de tous ceux que » l'impiété a produit, dans tous les » tems, & que la raiſon renverſe, » toujours, à l'aide de la révélation. » Heureux les Auteurs qui, s'humi- » liant à la vûe de leurs projets in-

» ſenſés, dès que la Religion les
» condamne, reconnoiſſent l'inſuffi-
» ſance de la Raiſon, qu'ils ont pris
» pour ſeul guide, & s'inſtruiſent
» par leurs propres erreurs!

» Le Livre de l'*Eſprit* eſt comme
» l'abrégé de cet ouvrage trop fa-
» meux, * qui dans ſon véritable
» objet devoit être le Livre de tou-
» tes les connoiſſances, & qui eſt
» devenu celui de toutes les erreurs;
» on ne ceſſoit de nous le vanter,
» comme le monument le plus pro-
» pre à faire honneur au genie de
» la Nation, & il en fait aujour-
» d'hui l'opprobre. A l'ombre d'un
» Dictionnaire qui raſſemble une in-
» finité de notions utiles & curieu-
» ſes, ſur les arts & ſur les ſciences,
» on y a fait entrer une compilation
» alphabétique de toutes les abſurdi-
» tés, de toutes les impiétés ré-
» panduës dans tous les Auteurs;

* Le Dictionnaire Encyclopédique.

» on les a embellies, augmentées ;
» miſes dans un jour plus frappant.
» Ce Dictionnaire eſt compoſé dans
» le goût de celui de Bayle. On y
» développe, ſelon le genre des ar-
» ticles, le *pour* & le *contre* ; mais
» le *contre*, quand il s'agit de la
» Religion, des mœurs, de l'auto-
» rité, y eſt toûjours expoſé claire-
» ment, & avec affectation.

Ici, *M. Joly de Eleury* entre dans l'examen du Dictionnaire Encyclopédique. « Le Redacteur de cet ouvrage » (dit-il) avance *que la maniére* » *d'adorer le vrai Dieu* * *ne doit* » *jamais s'écarter de la raiſon, parce* » *que Dieu eſt l'Auteur de la Rai-* » *ſon, & qu'il a voulu qu'on s'en* » *ſervit même dans les jugemens de* » *ce qu'il convient de faire, ou de* » *ne pas faire à ſon égard.*

» Voilà le langage d'un Déïſte, » ennemi de la révélation ; parce

* Au mot *adorer*.

» qu'il croit qu'elle s'écarte de la » Raiſon qu'il conſulte ſeule. Il » veut ignorer que Dieu a pû ré- » véler, & en effet, a révélé à » l'Homme qu'il en éxigeoit un culte » ſurnaturel ; que l'Homme, dès » qu'il connoît ſa volonté, doit s'y » ſoûmettre, & que la Raiſon le » conduit juſqu'à la révélation qui » devient ſon guide.

» Par une conſéquence de ce Prin- » cipe, loin de parler de ce qui » concerne le culte de l'Etre ſuprê- » me, (dans l'endroit * où il de- » voit en parler) le Redacteur ne » préſente dans cet article qu'une » longue diſſertation, pour prouver » la néceſſité de travailler en ce » jour ; pour ſupputer la perte que » fait le commerce, par l'inaction » des ouvriers ; & pour appuyer » ſes ſentimens, il abuſe des textes

* Au mot *Dimanche*,

» de l'écriture, par les fauſſes inter-
» prétations qu'il leur donne.

Ce Redacteur, ainſi que tous ſes confréres ne veulent point de culte Religieux ; parce qu'ils diſent que la Divinité n'a pas beſoin *de nos vœux aſſidus*. Cela eſt vrai ; mais nous avons beſoin nous-mêmes de la Divivité. Eſt-il rien de plus naturel, & en même-tems, de plus néceſſaire, que de nous adreſſer à elle, dans nos beſoins, de l'adorer, de lui rendre un culte extérieur qui procéde des inclinations & du mouvement de notre cœur, & qui n'eſt que l'expreſſion des ſentimens intimes de notre ame !

» Des Ecrivains qui regardent
» l'éxiſtance de Dieu comme problé-
» matique, (dit *M. Joly de Fleu-*
» *ry.*) réconnoîtront-ils la Divinité
» de JESUS-CHRIST ? Ils le compa-
» rent * avec ces Légiſlateurs qui,
» *pour rendre leur loix plus utiles*,

* Au mot *Chriſtianiſme*.

» *les appuyerent du dogme des pei-*
» *nes & des récompenſes d'une autre*
» *vie.* Et d'après différentes réflé-
» xions qu'ils avancent ſur les autres
» Légiſlateurs, *qui*, ſelon leur ex-
» preſſion, *pour imprimer aux peu-*
» *ples le reſpect envers les Loix qu'ils*
» *leur donnoient, ont* AUSSI *aſpiré*
» *à l'Honneur d'en être régardés*
» *comme les organes de la Divinité*,
» ils achevent leur comparaiſon.

Que conclure, de leurs ſentimens, ſur JESUS-CHRIST ? Si, ſelon eux, il eſt ſemblable aux autres Légiſlateurs, il n'eſt donc pas Dieu. Faut-il donc s'étonner, ſi leur aſſocié (M. l'Abbé de Prades.) a eu la hardieſſe de ſoûtenir en pleine Sorbonne que les Miracles de JESUS-CHRIST étoient équivoques ; parce qu'ils avoient de la reſſemblance avec ceux d'Eſculape !

Ces nouveaux maîtres propoſent un moyen de *méſurer les dégrés de*

vérité ; qu'une Religion renferme ; par les dégrés d'utilité que les états en rétirent. « Ils affectent même, » dit *M. Joly de Fleury*, de mettre » dans la bouche de l'impiété des » reproches contre la perfection de » la morale du Chriſtianiſme, & » conduiſent le Lecteur à cette ex- » clamation : *Qui l'eût crû que le* » *Chriſtianiſme, en propoſant aux* » *Hommes ſa ſublime morale, doit* » *ſe défendre du reproche de rendre* » *les Hommes malheureux dans cette* » *vie, pour vouloir les rendre heu-* » *reux dans l'autre* !

M. l'Avocat général ne veut pas entrer dans la diſcuſſion de l'article de l'Ame. * Il ſe contente de nous dire que l'on y enſeigne le pur Matérialiſme, & que l'impiété y eſt répanduë avec une profuſion affectée, & capable de révolter tout Lecteur judicieux.

* Au mot *Ame*.

Si

Si ces Ecrivains parlent de la conſcience, * ils en ſollicitent la liberté, & par une ſuite néceſſaire, la tolérance univerſelle. « Quelle liber-
» té funeſte, s'écrie *M. Joly de*
» *Fleury*, ſi on l'accordoit à tant
» de conſciences erronées & fanati-
» ques ! Parler ainſi, n'eſt-ce pas
» du même coup renverſer les Loix,
» & ouvrir les portes à tous les dé-
» ſordres ?

Jaloux de la liberté de penſer, quelles récherches, quelles peines ne ſe donnent pas ces Meſſieurs, pour nous en prouver la néceſſité ! Après y avoir bien réfléchi, voici le fruit de leurs travaux & de leurs veilles ; ils nous diſent † *qu'un moyen d'accorder le reſpect que l'on doit à la croyance d'un peuple, & au culte national, avec la liberté de penſer, qui eſt ſi fort à ſouhaiter*

* Au mot *Conſcience.*
† Au mot *Ainſi ſoient-ils.*

pour la découverte de la vérité, & avec la tranquillité publique, ſans laquélle il n'y a point de bonheur ni pour le Philoſophe, ni pour le peuple, ce ſeroit de défendre tout écrit contre le Gouvernement & la Religion en langue vulgaire, de laiſſer oublier ceux qui écriroient dans une langue ſçavante, & d'en pourſuivre les SEULS *Traducteurs.*

Que ce *moyen* nous fourniroit de réfléxions ! Contentons-nous de dire à ces Meſſieurs, que ſi *ce moyen* eſt auſſi ſûr qu'ils le diſent, ils auroient dû commencer par leur Dictionnaire, qui eſt en langue vulgaire, & qui eſt ſi contraire au *Gouvernement*, à *la croyance du Peuple*, au *culte national*, à la *Religion*. Que leur idée nous paroît ſinguliére ! Qu'ont-ils voulu dire ? Qu'il ne faudroit à l'avenir d'autre Livre, contre tous ces objets, que leur Dictionnaire ? Ce ne ſeroit pas croyable.

N'ont-ils voulu parler que des Livres dangereux, comme *l'Épître à Uranie*, *le Pirronisme du Sage*, le Livre *de l'Esprit* &c. ? Si cela est, que fait-on ? En permet-on l'impression, quand il en paroît quelqu'un ? Qu'ont-ils, donc, voulu dire, par leur *liberté de penser*, par ce *bonheur*, *pour le Philosophe*, & *pour le Peuple* ? Il faut attendre ; peut-être le diront-ils. Cependant nous allons faire voir quel est leur zèle pour le Gouvernement, & quel est leur attachement pour le Prince.

» La Liberté * leur est si précieu-
» se, dit *M. Joly de Fleury* qu'ils
» vous disent qu'*aucun Homme n'a*
» *reçû de la Nature le droit de com-*
» *mander aux autres.* Que *la liberté*
» *est un présent du Ciel, & chaque*
» *individu de la même espêce à le*
» *droit d'en joüir, aussi-tôt qu'il*
» *joüit de la raison : si la Nature*

* Au mot *Autorité.*

» *a établi quelque autorité, c'eſt la*
» *puiſſance paternelle ; mais elle a*
» *ſes bornes, & dans l'état de Na-*
» *ture elle finiroit auſſi-tôt que les*
» *enfans ſeroient en état de ſe con-*
» *duire. Toute autre autorité vient*
» *d'une autre origine que de la Na-*
» *ture ; qu'on éxamine bien, & on*
» *la fera toûjours remonter à ces deux*
» *ſources, ou la force & la violence*
» *de celui qui s'en eſt emparé, ou*
» *le conſentement de ceux qui s'y*
» *ſont ſoûmis, par un* CONTRAT *fait,*
» *ou ſuppoſé entr'eux, & celui à qui*
» *ils ont déféré l'autorité.*

» Les conſéquences ſe préſentent
» ici d'elles-mêmes (dit M. l'Avo-
» cat Général.) Il eſt de la pruden-
» ce de notre miniſtère de ne pas
» employer les termes, dans leſquels
» ſont conçuës les maximes ſéditieu-
» ſes du Rédacteur.

Mais les voici. Nous ne devons pas héſiter. Ces maximes ſont révoltan-

tes, il eſt vrai : n'importe. Il eſt néceſſaire de faire connoître le zèle de ces Meſſieurs, pour le gouvernement ; ils ne veulent pas qu'on écrive rien *en langue vulgaire* qui lui ſoit contraire, voyons s'ils ne voudroient pas s'emparer, eux-mêmes, de ce droit.

Ils diſent 1°. *Que les Loix de la Nature & de l'état ſont les* CONDITIONS, *ſous leſquelles les ſujets ſe ſont ſoûmis, ou cenſés s'être ſoûmis au gouvernement de leur Prince.*

2°. *Qu'un Prince ne peut jamais employer l'*AUTORITÉ QU'IL TIENT D'EUX, *pour caſſer le* CONTRAT, *par lequel, elle lui a été déferée.*

Que veulent dire, les Encyclopédiſtes, ſi non que tous les Princes, tenant leur autorité de leurs ſujets, cette autorité n'eſt pas divine ; qu'elle n'éxiſte qu'en vertu d'une convention réciproque, expreſſe, ou tacite ; qu'en conſéquence, les ſujets ont

droit d'uſer de violence, lorſque le contrat eſt bleſſé ; qu'ils en peuvent revenir dès qu'une des parties contractantes a manqué à une des *conditions*, ſans leſquelles le contrat n'éxiſte plus ?

C'eſt ce qu'ils diſent formellement dans la Théſe qui porte le nom de M. l'Abbé de Prades : *vis licita tantum, ubi nullus judex, legesque proculcantur* : c'eſt-à-dire, diſent-ils, que la violence n'eſt permiſe, que lorſqu'il n'y a point ne Juge, & que quand les Loix ſont foulées aux pieds. L'inſtruction Paſtorale de feu *M. de Caylus* Evêque d'Auxerre, a tellement battu en ruine cette propoſition que nous n'inſiſtérons pas. Il nous ſuffit de faire voir que M. l'Abbé de Prades cite, dans ſa défenſe, les deux maximes que nous avons tirées de l'Encyclopédie, & dont nous avons parlé plus haut.

Il eſt très-douteux, dit-il, * *que le Parlement ſoit content qu'on ait traité* (ces maximes) *de ſéditieuſes : car qu'eſt-ce qu'un Parlement, ſinon un corps chargé du dépôt ſacré du contrat réel, ou ſuppoſé, par lequel les Peuples ſe ſont ſoûmis au Gouvernement de leur Prince ? Si M. d'Auxerre regarde ce contrat comme une chimére, je le défie de l'écrire publiquement. Je ne crois pas que le Parlement de Paris ſe vît dépoüiller tranquillement de ſa prérogative la plus auguſte, de cette prérogative ſans laquelle il perdroit le nom de Parlement, pour être réduit au nom ordinaire de corps de Judicature. Si M. d'Auxerre ne répond pas au défi que j'oſe lui faire, j'atteſte toute la France qu'il a proſcrit, avec la derniére baſſeſſe, des maximes qu'il croit vraies, & tendu des embuches à d'innocens citoyens.*

* Apologie 3. part. pag. 71., & 72.

Nous ne voulons pas nous donner la peine de répondre à une maniére d'écrire auſſi indécente. L'excellent Auteur des *Lettres Flamandes* en ſera tous les frais.

» Ce jeune Homme, dit-il, * » veut prendre M. d'Auxerre dans » ſes paroles, comme autrefois les » Juifs y voulurent prendre notre » divin Maître. Il eſt perſuadé que » le Prélat ne peut lui échapper, » qu'il le tient dans un détroit, d'où » il ne lui ſera pas poſſible de ſor- » tir ſans ſe commettre ou avec le » le Parlement, ou avec le Roi. » Avec le Parlement, s'il répond » que ce contrat eſt une chimére, » ou que le Prince peut le caſſer. » Avec le Roi, s'il répond que le » Prince ne peut pas employer ſon » *autorité*, pour caſſer ce contrat; » parce que cette *autorité* lui a été » déférée par ce contrat même, &

* Lettre *ſur la Societé*, pag. 223.

» que le contrat, étant caſſé, le
» Prince n'a plus d'autorité. *Il agi-*
» *roit dès-lors contre lui-même. Qui*
» *annulle l'un, détruit l'autre*, di-
» ſent les Encyclopédiſtes Auteurs
» de ces deux propoſitions. L'*auto-*
» *rité* rétourne au peuple de qui le
» Prince la tenoit en vertu du con-
» trat. Le Prince n'eſt plus rien.
» La *Societé* a droit de lui faire ſon
» procès, & de donner au Monde
» de ces ſcénes tragiques qui ont
» dèshonoré plus d'une fois des peu-
» ples voiſins, qui viennent répan-
» dre en France leurs nouveaux ſiſ-
» têmes de Philoſophie, & qui s'y
» forment un ſi grand nombre de
» Diſciples. Si M. d'Auxerre garde
» le ſilence, le Sr. de Prades veut
» que toute la France en concluë
» que le Prélat adopte ces maximes
» ſéditieuſes & meurtriéres de nos
» Rois; mais que par baſſeſſe d'Ame,
» & par une adulation pour la Cour,

» il n'oſe pas le dire, & condam-
» ne d'*honnêtes citoyens qui les en-*
» *ſeignent.*

» Seroit-il difficile à M. d'Auxerre
» de répondre au défi ? Mais il peut
» garder le ſilence. Le Parlement y
» répond pour lui. Quelle idée qu'on
» veüille ſe former des Loix fonda-
» mentales de l'état, il eſt certain
» que le Prince ne peut jamais légi-
» timement, en conſcience, & avec
» juſtice, employer ſon autorité, pour
» les caſſer ; mais il n'eſt pas moins
» certain qu'il le peut par violence,
» ſoit à mauvais deſſein, ſoit par im-
» prudence, & par ſurpriſe, n'apper-
» cevant pas les conſéquences de ſa
» démarche. Dans ce cas, que faut-
» il penſer ? Que faut-il faire ? Le
» Prince eſt-il dépoüillé de ſon au-
» torité ? Cette autorité revient-elle
» au peuple ? Le peuple a-t'il droit
» de lui faire ſon procès ? Un Par-
» lement compoſé de Srs. de Prades

» le proſcriroit. * Mais le Parle-
» ment de Paris chargé du dépôt ſacré
» de ces Loix fondamentales, dépôt
» qui fait ſa prérogative la plus au-
» guſte, ſait qu'il n'a d'autre reſ-
» ſource, pour le conſerver ſans at-
» teinte, que la voye des Rémon-
» trances. C'eſt l'unique qu'il em-
» ploye, toutes les fois qu'on obtient
» du Prince quelques diſpoſitions qui
» peuvent, contre ſon intention,
» bleſſer ces Loix importantes. On
» pourroit le détruire, on pourroit
» l'anéantir; mais on ne pourroit ja-
» mais l'éloigner de ſon attachement
» inviolable à ſes deux devoirs eſſen-
» tiels, celui de conſerver ſans alté-
» ration le dépôt des Loix fonda-
» mentales du Royaume, & celui du

* L'Abbé de Prades dit dans ſa profeſſion de foi & dans ſa Théſe, *qu'il n'eſt jamais permis de ſe révolter contre nos Souverains. Mais les Princes ceſſent d'être Souverains en caſſant le contrat en queſtion, ſe révolter contre eux, en ce cas*, CE N'EST PAS SE RÉVOLTER CONTRE SON SOUVERAIN.

» reſpect & de la fidélité qu'il doit
» à ſon Prince. Tel eſt l'exemple
» que cette auguſte compagnie, toû-
» jours également conduite par la
» ſageſſe, & par la grandeur d'Ame,
» donne à toute la France. Tel eſt
» le ſpectacle raviſſant qu'elle donne
» aujourd'hui à toute l'Europe & à
» toute la poſtérité. Voilà le *défi*
» rempli avec honneur, & M. de
» Prades confondu.

Ne ſuffit-il pas d'avoir lû les Rémontrances du Parlement de France, pour être convaincu de ſes ſentimens, à cet égard. Nous comprenons, ſous ce nom, toutes les claſſes du Parlement, diſtribuées dans les différentes Provinces du Royaume. Ne doit-on pas convenir qu'il en eſt de la Magiſtrature, comme de l'Épiſcopat? S'il n'y a qu'un Epiſcopat, diſtribué dans les différens Diocèſes; il n'y a, de même, qu'une Magiſtrature diſtribuée dans les diver-

ſes Provinces de l'Etat. Qu'on liſe donc, les Rémontrances de chaque Parlement ; dans toutes, ſans exception, on y trouvera des proteſtations de reſpect, de fidélité, & d'obéiſſance, pour les ordres du Roi. Ce ne ſont pas de mots vagues & vuides de ſens, comme pluſieurs le prétendent ; mais des ſentimens naturels, vifs, ſincères & ſoûtenus par une conduite conſtante & déciſive. Si quelquefois on a rémarqué, dans ce corps, de la fermeté, des priéres, des ſupplications, des rémontrances, des itératives rémontrances, qu'on éxamine tout cela, ſans préjugé, ſans partialité, & l'on verra que le bien public, la gloire du Roi, la ſureté du Trône en ont été les véritables motifs. Peut-on ſe récrier, & s'en plaindre, ſans vouloir s'aveugler ſur ſes propres intérêts ? Eh ! Peut-on méconnoître de pareils ſervices, ſans arborer l'étandart de l'i-

gnorance, ou de l'ingratitude ! Nous ſommes ſoûmis à nos Rois, nous leur devons l'obéïſſance, & nous avons pour modéles, des Magiſtrats, qui nous en donnent l'exemple. N'oûblions jamais ce qu'un premier Préſident du Parlement de Paris diſoit à Henri III., au nom & à la tête de ſon corps : *Sire ! Si l'obéïſſance étoit perduë, parmi vos ſujets, votre Majeſté la rétrouveroit dans ſon Parlement.*

Mais d'où vient cette obéïſſance néceſſaire ? D'où vient cette dépendance où nous vivons ? Voilà, ſans doute, une grande queſtion.

Il paroît que notre dépendance tire ſon origine de l'autorité paternelle. On ne ſçauroit diſconvenir qu'un Pére ne ſoit le chef naturel de ſa famille ; dès qu'il en eſt l'Auteur, on ne peut lui diſputer ce droit. Les familles s'étant mêlées & unies entr'elles, ont formé ce qu'on appelle

la *Societé*. Cette Societé, une fois établie, auroit eu autant de chefs, que de Péres. Quels inconvéniens n'auroient pas réſultés, de cette multitude de chefs ! Chaque Pére, alors, crût devoir céder ſon droit de Paternité, en faveur de celui que toutes les familles aſſemblées, ſe trouverent obligées d'élire, pour leur unique chef. Ce chef unique, élû ſi régulié-rement & ſi librement, ſe trouva révêtu de la puiſſance de tous les Péres, & acquit le droit de commander à toutes les familles, comme un Pére particulier avoit le droit de commander à la ſienne. Après une pareille élection, ce Pére particulier n'eut plus à recevoir de ſa famille que du reſpect, de la réconnoiſſance, & ne pût plus éxiger de ſes enfans, une obéïſſance contraire à celle qu'ils devoient au Pére général de toutes les familles. Le pouvoir de ce Pére général, ou de ce

Prince, devint donc le même que le pouvoir paternel, & fut par conſéquent un pouvoir naturel; dès qu'il eſt naturel, il eſt raiſonnable; & dès qu'il eſt raiſonnable, il doit avoir pour baſe l'utilité générale. Mais avant de paſſer outre, demandons de qui le premier Pére avoit reçu ſon pouvoir; de ſon Pére, dira-t'on. Et quel eſt le Pére du premier Homme? C'eſt Dieu; donc Dieu a la premiére autorité. Les premiers Péres n'ont cedé que ce qu'ils avoient reçû de Dieu; donc l'autorité que le Pére géneral a reçû d'eux, eſt une autorité divine. Dieu a cedé au premier Pére, ſon autorité, comme à ſon répreſentant, comme à ſon image viſible & ſenſible, ſur la Terre; tous les Péres ont cedé ce beau droit au Pére général des familles, comme à leur repréſentant; donc l'autorité de ce Pére, ou de ce Prince, eſt une

autorité divine ; donc elle ne dépend pas, originairement, *d'un contrat fait ou ſuppoſé ; ce contrat fait ou ſuppoſé* ne doit être, au contraire, qu'une ſuite de la ceſſion irrévocable & perpétuelle de tous les Péres.

L'autorité Paternelle ne dérive, donc, pas de l'autorité civile, comme le prétend un Auteur moderne : *au lieu de dire que la Société civile dérive du pouvoir Paternel*, dit-il, * *il falloit dire, au contraire, que c'eſt d'elle que ce pouvoir tire ſa principale force.* Comment peut-il arriver que le pouvoir Paternel tire ſa *principale force* de l'autorité civile, puiſque celle-ci eſt poſtérieure au pouvoir Paternel ? Ne venons-nous pas de voir qu'elle n'a pû ſe former que par le mélange & l'union des familles ? Cette union, ce mélange ſuppoſent des familles. Ces familles ſuppoſent des Péres. Donc la

* J. J. Rouſſeau. Diſcours ſur l'inégalité, &c.

Paternité ſubſiſte avant la Société ; donc l'autorité Paternelle eſt antérieure à l'autorité civile. N'eſt-il pas étonnant que de beaux génies, d'ailleurs, n'ayent pas ſenti cette vérité, & qu'ils ayent donné dans une erreur ſi groſſiére ! C'eſt cette erreur qui a enfanté ce beau vers :

Vous êtes Citoyenne avant que d'être Mere. *

Remarquez que c'eſt un Pére qui parle, & qui veut engager ſon Epouſe à ſacrifier ſon propre Fils, pour la conſervation d'un Orphelin ſon Souverain légitime ; c'eſt pour y parvenir qu'il lui fait valoir ce grand Principe. La fauſſeté qu'il renferme a choqué toute l'Europe, & rien ne prouve mieux la vérité, qu'il attaque, que le jugement qu'elle en a porté. Rien n'eſt plus grand, ſans contredit, que de ſacrifier ſon Fils, que de ſe ſacrifier ſoi-même,

* Voltaire. L'Orphelin de la Chine. Trag.

pour la conſervation de ſon Souverain ; mais il ne s'enſuit pas de-là, que l'Homme ne ſoit avant le Souverain.

Diſons donc, que l'autorité paternelle eſt antérieure à toute autre autorité ; que les Péres tenant leur autorité de Dieu même, les Princes qui leur ſuccedent, en tiennent également la leur.

En partant de ce Principe, nous devons regarder le deſpotiſme, comme un monſtre dans la Nature, qui a pris ſa ſource dans le déſordre, & dans l'infraction des Loix Paternelles. Voici comment.

Le chef des familles, revêtu de toute l'autorité des Péres, a fait des Loix, pour leur conſervation, & pour leur utilité. Les familles ont été obligées d'obéir à ces Loix, comme un fils doit obéir aux ordres de ſon Pére ; mais auſſi ce chef, ou ce Prince, a été obligé, de ſon côté, de donner l'exemple de cette

obéiſſance. En voici la raiſon. N'apprendroit-il pas à ſes ſujets, qu'il ne fait aucun cas de Loix, & qu'il n'en déſire pas l'éxécution, s'il commençoit par les violer ? On doit convenir avec moi, que les ſujets, fondés à cette interprétation, ne ſeroient point obligés de les obſerver, en vertu de l'obéiſſance, qu'ils doivent à leur Prince. Les Légiſlateurs ſont, donc, les premiers ſujets, à qui les Loix commandent. Sans cela, qu'arriveroit-il ? Le Prince ne pourroit plus rémettre les premiéres Loix, dans leur vigueur primitive, que par de nouvelles Loix ; celles-ci auroient le ſort des premiéres ; ſi le Prince n'en étoit pas le premier obſervateur ; & dès-lors, la confuſion & le déſordre ſe gliſſeroient à jamais, & ſans reſſource, dans l'état. *Qu'on ne nous diſe, donc, point*, (dit un écrit publié en 1667., au nom, & par les ordres de Louis XIV.) *Qu'on*

ne nous diſe point que le Souverain ne ſoit pas ſujet aux Loix de ſon état ; puiſque la propoſition contraire eſt une vérité du droit des gens, que la flaterie a quelquefois attaquée ; mais que les bons Princes ont toûjours défenduë, comme une Divinité tutelaire de leurs états.

C'eſt ainſi que les bons Princes ont toûjours penſé, & ſurtout les les Rois de France ; il ſuffit de lire leurs édits, pour en être convaincu. Sans cela, le Prince ſeroit forcé, ou à ſouffrir le déſordre, ou à uſer de violence. Dans le premier cas, il ſeroit un mauvais Pére, dans le ſécond, il ne ſeroit plus Pére ; parce qu'il s'érigeroit en Deſpôt. C'eſt, ici, où nos Philoſophes modernes ont fait naufrage. Ils ont dit que le Prince n'étant plus Pére, il falloit ſe révolter, il falloit le changer : point du tout. Ce ne ſont point là les conſéquences qu'il falloit tirer ; elles ſe-

roient auſſi funeſtes à l'état, que s'il étoit ſans loix ; parce qu'il pourroit, tous les jours, ſe trouver ſans chef, & ſe précipiter dans une anarchie affreuſe, qui le détruiroit entiérement. Je doute s'il ne vaudroit pas mieux, encore, avoir un mauvais Pére, que de n'en point avoir du tout. Je conviens que cette ſituation eſt bien déplorable, que l'alternative eſt épouvantable ; mais comment faire ? Quel parti prendre ? Quel parti ? Le voici. Vous l'auriez vû ce parti, grands Philoſophes ! Si vous euſſiez connu la Religion ; elle vous auroit dit : *Obéiſſez à votre Prince, obſervez ſes Loix, ſi elles n'offenſent pas la Majeſté du Dieu qui eſt le Souverain Roi de l'Univers ; mais ſi elles l'offenſent, n'obéiſſez pas ; périſſez plutôt, & en ce cas, une récompenſe éternelle vous attend.* Voilà le parti qu'il faut prendre. Il n'en eſt point d'autre.

Mais ſi les Loix du Prince ne ſont pas contraires à celles de Dieu, ſi elles attaquent, ſeulement, les Loix fondamentales de l'état, & ſi elles ne régardent en un mot, que le temporel, que doit-on faire ? La Religion vous répond encore : *Obéiſſez*. Tout vous dit que l'état ne meurt pas, & que le Prince eſt mortel. Ayez donc recours à la patience, cette vertu ſi digne d'un vrai Philoſophe. Un nouveau Prince la couronnera ; c'eſt cette eſpérance qui doit raſſurer toutes les familles ſur la conſervation de leurs conſtitutions. Que les dépoſitaires de ces conſtitutions prient, ſupplient, ſollicitent, implorent, rémontrent, inſiſtent ; que toutes les familles ſoupirent & gémiſſent, juſques-à ce que leurs ſoupirs & leurs gémiſſemens s'élevent, & rétentiſſent autour du Trône ; mais elles ne doivent jamais ni hâter, ni déſirer la mort du Prince ; parce

que ſa vie n'appartient qu'à Dieu ſeul. Voilà les reſſources que fourniſſent, également, & la Religion & la raiſon.

Joüiſſez, heureux François ! du bonheur ineſtimable d'avoir pour Roi, le meilleur de tous les Péres. Il vous aime, vous l'aimez ; il regne, vous regnez ; & ſes jours vous ſont plus chers que les vôtres. Que ſeroit-ce, ſi les maximes des Encyclopédiſtes prenoient quelque crédit, dans l'eſprit des Peuples ? A quels malheurs ne pourroit-on pas ſe trouver expoſé ? Ah ! Qu'eſt-ce, en effet, qu'un peuple ſans Religion ? Ne ſait-on pas que c'eſt une multitude d'inſenſés, d'extravagans, de furieux.... un troupeau de bêtes féroces, affamées, & enragées ? Quel pouvoir fatal veut-on donc lui donner ! Qu'avons-nous fait à nos Philoſophes ? Pourquoi veulent-ils nous ravir le ſeul bien qui nous reſte ? Oppoſons leur un témoignage,

gnage, qu'ils ne déſavoüeront pas. *Les diſſentions affreuſes*, * *les déſordres infinis qu'entraîneroient néceſſairement ce dangereux pouvoir, montrent plus que toute autre choſe, combien les gouvernemens humains avoient beſoin d'une baſe plus ſolide que la ſeule raiſon, & combien il étoit néceſſaire, au repos public, que la volonté divine intervint pour donner à l'autorité ſouveraine un caractère ſacré & inviolable, qui ôtat aux ſujets le funeſte droit d'en diſpoſer. Quand la Religion n'auroit fait que ce bien aux Hommes, c'en ſeroit aſſez, pour qu'ils dûſſent tous la chérir & l'adopter, même avec ſes abus; puiſqu'elle épargne encore plus de ſang que le Fanatiſme n'en fait couler.*

Ce langage eſt bien oppoſé à celui des Encyclopédiſtes, qui donnent,

* J. J. Rouſſeau. Diſcours ſur l'inégalité &c. pag. 16. & 17.

eſt celle de tous les bons François ; mais ce n'eſt pas celle des Encyclopédiſtes ; parce qu'ils n'ont point de Religion.

» Un Athée eſt ſi cher à ces Philoſophes, (réprend M. L'Avocat » Général) qu'ils n'oublient rien » pour le rendre : s'il étoit poſſible, » un Homme reſpectable aux yeux » de la ſocieté ; il faut croire ſur » leurs paroles, qu'*un Athée* * *ſage* » *économe du vice peut joüir de tous* » *les avantages qu'il eſt poſſible de* » *puiſer dans la vertu, conſiderée en* » *elle-même, & en même tems il* » *peut éviter tous les inconvéniens* » *attachés au vice imprudent & à la* » *rigide vertu.* Cette nouvelle éco» nomie du vice eſt dûe au Diction» naire Encyclopédique. Ainſi le vice » peut avoir de grands avantages ſur » la vertu, & influer, plus qu'elle,

* Au mot *Athée.*

» ſur le bonheur de chaque parti-
» culier.

Que ces Meſſieurs nous diſent, après cela, qu'ils ne ſe déclarent pas en faveur de l'Athéïſme ; nous ſavons à quoi nous en tenir. Nous ſommes, néanmoins, perſuadés que tous ceux qui ont travaillé au Dictionnaire Encyclopédique ne ſont pas tous entrés dans le déteſtable complot d'attaquer les fondemens de la Religion & de l'État. Nous en connoiſſons qui certainement, n'y ont eu aucune part. Mais « ceux
» qui peuvent être les Auteurs, ou
» les complices d'un ſi coupable deſ-
» ſein, ſe ſont démaſqués eux-mê-
» mes, (dit *M. Joly de Fleury*)
» tant ils craignoient, ſans doute,
» de ne pas paroître ce qu'ils ſont,
» Écrivains dangereux, Hommes
» ſans pudeur, ennemis de l'auto-
» rité, & du Chriſtianiſme, dont
» ils ont vainement juré la perte.

La ſuite du Réquiſitoire de ce grand Magiſtrat prouve évidemment qu'ils n'avoient d'autres deſſeins. Ce digne ſurveillant perce, avec une ſagacité peu commune, juſques-au centre de ce cercle d'erreurs, que les artificieux Rédacteurs du Dictionnaire regardoient comme impénétrable. Heureux l'état, qui poſſede des Hommes, dont les ſublimes talens le préſervent du preſtige & du faux!

» Voici le morceau le plus ſingu-
» lier, (dit *M. Joly de Fleury*)
» par l'audace avec laquelle ils y ex-
» poſent leur marche ; on peut le
» garder comme la clef de leur ſiſ-
» tême, & le ſecret de leur miſté-
» rieuſe Philoſophie. C'eſt au mot *Encyclopédie*.

» [Je diſtingue deux ſortes de
» renvois, (c'eſt le Rédacteur de
» de l'article qui parle *) les uns
» de choſes, & les autres de mots;

* Au mot *Encyclopédie*

» les renvois de choſes (ſelon leurs
» Principes) éclairciſſent l'objet ;
» indiquent ſes liaiſons prochaines ,
» avec ceux qui le touchent immé-
» diatement , & ſes liaiſons éloignées
» avec d'autres qu'on en croiroit iſo-
» lés , rappellent les notions com-
» munes , & les Principes analo-
» gues ; fortifient les conſéquences ;
» entrelacent la branche au tronc , &
» donnent , au tout , cette unité ſi fa-
» vorable à l'établiſſement de la vé-
» rité , & à la perſuaſion ; Mais
» quand il le faudra ils produiront
» auſſi un effet tout contraire , ils
» oppoſeront les notions , ils feront
» contraſter les Principes , ils atta-
» queront , ébranleront , renverſe-
» ront ſécretement quelques opinions
» (qu'il leur plaît appeller) ridi-
» cules , qu'on n'oſeroit inſulter ou-
» vertement.

» Si l'Auteur eſt impartial , (ces
» renvois) auront toûjours la dou-

» ble fonction de confirmer & de
» réfuter, de troubler & de conci-
» lier. Il y auroit un grand art, &
» un avantage infini, dans ces der-
» niers renvois. L'ouvrage entier en
» recevroit une force interne & une
» utilité ſécrete, dont les effets
» ſourds ſeroient néceſſairement ſen-
» ſibles avec le tems.

» Toutes les fois, par exemple,
» qu'un préjugé national mériteroit
» du reſpect, il faudroit, à ſon arti-
» cle particulier, l'expoſer reſpectueu-
» ſement, & avec tout ſon cortége
» de vraiſemblance, & de ſéduction;
» mais renverſer l'édifice de fange,
» diſſiper un vain amas de pouſſiére,
» en renvoyant aux articles, ou
» (ce qu'ils appellent) des Prin-
» cipes ſolides, ſervent de baſe aux
» vérités oppoſées. Cette maniére
» de détromper les Hommes opére
» très-promptement ſur les bons eſ-
» prits, (ſi nous les en croyons)

» & elle opére infalliblement, &
» ſans aucune fâcheuſe conſéquence,
» ſécretement & ſans éclat, ſur tous
» les eſprits. C'eſt l'art de déduire
» tacitement les conſéquences les
» plus fortes. Si ces renvois de con-
» firmation & de réfutation ſont pré-
» vus de loin, & préparés avec ad-
» dreſſe, ils donneront à une Ency-
» clopédie le caractère que doit avoir
» un bon dictionnaire. Ce caractère,
» (dans leurs maximes) eſt de
» changer la façon commune de
» penſer. L'ouvrage qui produira ce
» grand effet général, aura des dé-
» fauts d'éxécution ; j'y conſens,
» mais le plan & le fond en ſeront
» excellens.]

Telles ſont les paroles d'un des Rédacteurs de ce fameux Dictionnaire, elles ſont ſi peu ſimples, ſi peu naturelles, qu'elles entraînent, néceſſairement, quelque ſoupçon de favorable. Pourquoi tant de ruſes ?

A quoi ſervent tant de fineſſes, qu'à inſpirer aux Lecteurs de la méfiance ? Que ce Rédacteur eſt bien peu jaloux de l'honneur qui accompagne toûjours un Auteur vrai, candide, honnête Homme ! Si les préjugés, dont il veut nous guérir, ſont de vrais maux, qu'ils nous le diſe, qu'il nous ne le montre, en nous en fourniſſant le remède ; mais de quels maux s'agit-il ? Qu'appelle-t'il préjugés *ridicules* & *nationaux* ? Les renvois nous l'apprennent ; c'eſt la Religion, c'eſt l'amour, c'eſt l'attachement que nous avons pour notre Roi : L'impie ! L'ingrat ! Voilà les maux & les préjugés, dont il veut nous guérir : or ſa méthode eſt excellente, il faut en convenir. Il a eu raiſon de cacher ſes remèdes ; puiſqu'ils renferment un funeſte poiſon, dont la vûë nous auroit fait horreur. De pareilles précautions furent toûjours néceſſaires aux méchans.

» C'eſt ſelon ce plan, (continue
» *M. Joly de Fleury*) que ces Au-
» teurs ont dirigé leur marche, ainſi
» tout le venin, répandu dans leur
» Dictionnaire, ſe trouve dans les
» renvois. Entre un très-grand nom-
» bre d'articles, l'article *Éthiopien*
» nous en donne la preuve. On y
» trouve le ſiſtême de ces Auteurs
» ſur la formation primitive des Ani-
» maux, & de l'Homme en parti-
» culier. Ils nous préſentent les Éthio-
» piens qui ſe donnoient pour les
» plus anciens de tous les Peuples,
» comme Athées par ſiſtême, &
» inſinuent qu'ils n'étoient pas éloi-
» gnés de regarder les Animaux com-
» me des développemens de la Terre
» miſe en fermentation, par la cha-
» leur du Soleil, &c.

» Toutes les preuves de l'éxiſtan-
» ce de Dieu réclament contre ce
» ſiſtême d'Athéïſme. Combattre l'é-
» xiſtance de Dieu & la création

» des Animaux, ce ſeroit révolter ;
» on renvoye à l'article *Dieu*. Qu'a-
» vance-t'on pour établir ſon éxiſ-
» tence ? Ce qu'on ne pouvoit taire
» ſans indiſpoſer. Les Auteurs n'en
» pouvoient détruire les preuves mé-
» taphyſiques ; mais pour les rendre
» ſuſpectes, ils ont prévû de loin
» un renvoi, & dès le commence-
» ment de cet article, on renvoye
» à *démonſtration*, & on eſſaye d'y
» renverſer les preuves métaphyſiques
» de l'éxiſtence de Dieu. Pour dé-
» truire les preuves Phyſiques, on
» renvoye au mot *corruption*. La cer-
» titude des preuves morales offen-
» ſoit encore ces Auteurs, & pour
» achever d'anéantir, autant qu'il
» étoit en eux, ces dernières preu-
» ves de l'éxiſtence de l'Etre ſuprê-
» me, après n'avoir répondu que
» très-foiblement aux objections de
» Bayle, ils renvoyent à l'article
» *Athéïſme*, & cet article eſt com-

» posé presque en entier, pour faire
» douter de l'existance de Dieu, &
» combattre ouvertement toute Re-
» ligion....

» Enfin, dans ce plan nouveau,
» on ajoûte que l'Homme que l'on
» désireroit pour Auteur Encyclopé-
» diste * devroit être *ferme*, *inf-*
» *truit*, *honnête*, *véridique*, *d'aucun*
» *pays*, *d'aucune secte*, *d'aucun état.*
» Seroit-ce par ces traits que les
» Rédacteurs de ce plan se seroient
» peints eux-mêmes ? S'annonce-
« roient-ils ainsi, pour être *fermes*,
» *instruits*, *honnêtes*, *véridiques* ?
» feroient-ils ouvertement profession
» de n'être *d'aucun pays*, *d'aucune*
» *secte*, *d'aucun état* ?

Nous laissons à nos Lecteurs à faire la réponse. Ils sont suffisamment instruits des horreurs que renferme le Dictionnaire Encyclopédique, ainsi que des qualités particuliéres de ses

* Au mot *Encyclopédie*.

Rédacteurs. Mais pour ne leur laiſſer rien à déſirer, *M. Joly de Fleury* va leur rapprocher, ſous un ſeul point de vûë, quelques-unes des maximes répanduës dans cet ouvrage, de même qu'une partie de celles que contient le livre *de l'Eſprit*, dont nous avons parlé.

» Les ſentations, dit-il, ſont le » Principe de tout; nulle diſtinction » entre l'Homme & la Bête; la » matiére paroît ſeule conſtituer la » Nature du premier; il a plus que » tous les autres Etres de cette ma- » tiére qui eſt propre à recevoir la » penſée : la penſée eſt commune à » tous les Etres, & la matiére eſt la » cauſe Phyſique & néceſſaire des » penſées & des volontés; la liberté » n'eſt qu'un préjugé; point de Loi » naturelle; ce qu'on entend par » elle vient des ſenſations : ignoran- » ce, folie de croire que la con- » ſcience nous dicte les obligations » que nous croyons réſulter du droit

» naturel ; Il n'eſt qu'un récuëil des
» conventions des Hommes ; le bon-
» heur de l'Homme ne peut conſiſ-
» ter que dans les ſenſations agréa-
» bles, cauſées par les objets ex-
» térieurs.

Après un tel expoſé, nous n'entendrons plus dire, ſans doute, que le Matérialiſme eſt un fantôme, une chimére ; que la corruption des mœurs eſt le ſeul mal qui éxiſte ; mais que l'Eſprit n'y a aucune part. Voilà le langage des ignorans qui ne liſent rien, qui ne ſçavent pas que le cœur une fois gâté, l'Eſprit ſuit de près ſa corruption. Voilà le langage des tolérans, des indifférens, des indolens ; diſons mieux, c'eſt celui qui prévaut malheureuſement aujourd'hui, preſque généralement ; parce que à peine reſte-t'il de la foi ſur la Terre : au ſurplus nos Lecteurs inſtruits ſentiront & le fondement, & la néceſſité de ce diſcours : laiſ-

ſons, donc, parler M. l'Avocat Général. Il continuë ainſi.

» Surtout ce qui concerne la Ré-
» ligion, on ne rougit pas de dé-
» mander la permiſſion, & cepen-
» dant de ſe permettre d'écrire con-
» tre elle. La foi eſt inutile, l'éxiſ-
» tance de Dieu douteuſe, la créa-
» tion du Monde mal prouvée,
» l'Univers s'eſt formé de lui-même;
» le Meſſie n'a été qu'un ſimple
» Légiſlateur; les progrès de la Re-
» ligion ſont purement naturels les
» écritures ſont traitées de fictions;
» les dogmes tournés en ridicule;
» *Religion* & *Fanatiſme* ſont des
» termes ſynonimes, & le Chriſtia-
» niſme n'inſpire qu'une fureur inſen-
» ſée qui travaille à détruire les
» fondemens de la Societé.

Miniſtres de la Religion! Reſterez-vous dans le ſilence? Vous! Dépoſitaires nés de la créance de nos Péres, ne nous parlerez-vous jamais!

Quand nous donnerez-vous des leçons doctrinales, des inſtructions paſtorales, des preuves indubitables de ſcience, & de zéle ? Où ſont les Irené, les Denis, les Remi, les Martin, les Germain, les Guillaume, les Boſſuet, les Noüaille ? Où ſont les Paſcal, les Mallebranche, les Bourdaloüe, les Maſſillon ? Où ſont les grands Hommes du dernier ſiécle, pour impoſer ſilence aux impies ? *M. Joly de Fleury* nous apprend qu'*on eſt frappé d'horreur ; lorſqu'on entend leurs impietés. Que ſeroit-ce*, ajoûte-t'il, *ſi on les liſoit dans le ſtyle licentieux de leurs ouvrages, & avec les comparaiſons ſcandaleuſes qui les accompagnent ?* Eſt-ce que la Religion n'auroit à leur oppoſer que la voix des Magiſtrats ? Où eſt, donc, *ce zéle de la maiſon* de Dieu, qui dévoroit les Prophêtes ? N'en reſte-t'il pas, au moins, une éteincelle ? Seroit-il tout éteint,

dans ces jours ténébreux ? Jours funeſtes ! Jours affreux, où les impies » nous donnent également la Loi » divine, pour une Loi imaginée, » inventent des fables ſcandaleuſes » pour décrier la Religion, traitent » les Miniſtres d'ignorans, de fana- » natiques, de faux politiques ; pré- » ſentent comme queſtion purement » philoſophique l'immortalité de l'A- » me ; admettent la ſenſation Phy- » ſique pour tout Principe, la ma- » tiére pour toute ſubſtance ; nient » la liberté ; attaquent la morale » de l'Évangile ; combattent toutes » les Loix divines & humaines ; mé- » connoiſſent les idées primitives du » juſte & de l'injuſte ; attaquent » l'autorité de l'Écriture ; cherchent, » ſous une probité apparente, à juſ- » tifier le libertinage, & à renver- » ſer la Réligion ; ſe déclarent pour » la tolérance univerſelle : ni le » culte, ni la Révélation, ni les

» miracles n'échappent à leur cenſu-
» re ; l'Egliſe entiére eſt en butte
» aux traits de leur calomnie.

» Si au milieu de leurs erreurs ,
» Ils paroiſſent reſpecter , quelques-
» fois , la vérité ; ce n'eſt que pour
» mieux pallier l'iniquité de leur ſiſ-
» tême , & peut-être même , pour
» fournir , en leur faveur , des pré-
» textes à ceux qui ſeroient aſſez foi-
» bles , ou aſſez téméraires , pour
» oſer , encore , les juſtifier : vaine
» reſſource , toûjours impuiſſante au
» jugement de la Raiſon , & qui ne
» peut en impoſer aux yeux perçans
» de la juſtice.

» Tels ſont , Meſſieurs , (dit ce
» zelé Magiſtrat , parlant à la Cour ,
» & tels ſont , pouvons-nous dire à
» nos Lecteurs) tels ſont ces pré-
» tendus Philoſophes , qui oſent ſe
» donner aujourd'hui pour des génies
» du premier ordre , pour la gloire
» de la nation , pour les Reſtaurateurs

» de la vraye ſcience, & les bienfai-
» teurs de l'humanité.

» Ils ont, nous diſent-ils, le *cou-*
» *rage d'aimer les Hommes & la*
» *prudence de les fuïr* ; * que n'ont-
» ils plutôt le courage & la pru-
» dence de ne pas écrire !

» Quelle eſt leur miſſion ? Quel
» eſt leur caractère, pour s'ériger
» en Réformateurs publics de le Re-
» ligion, des mœurs, & de l'état ;
» pour attaquer les premiers Prin-
» cipes que la Nature a gravés dans
» nos cœurs ; pour détruire les vé-
» rités éternelles, que la Religion
» n'a fait que développer, perfec-
» tionner & ſanctifier ?

» L'autenticité des Livres ſaints,
» l'accompliſſement des Prophéties,
» la Divinité de la miſſion du Meſ-
» ſie, la perpétuité de la tradition
» ſur le dogme, & ſur la diſcipline,

* Avertiſſement du 3. volume de l'Encyclopédie, pag. 14.

» les miracles toûjours ſubſiſtans dans
» l'Egliſe Catholique, le témoignage
» des ennemis, la fin malheureuſe
» de la plûpart des perſécuteurs du
» Chriſtianiſme, ſont autant des
» preuves de la vérité de notre Re-
» ligion ; preuves toûjours combat-
» tuës, toûjours victorieuſes, toû-
» jours ſupérieures aux objections,
» aux doutes, aux impoſtures, aux
» ſiſtêmes plus ou moins abſurdes des
» Philoſophes prophanes, anciens,
» & modernes ; leurs erreurs ne ſont
» que donner un nouvel éclat à ces
» témoignages divins. Les Loix de
» notre Religion ſont l'ouvrage de
» l'Etre ſuprême, qui ſeul a droit
» d'en impoſer à l'Homme, parce
» que lui ſeul l'a formé, & peut
» lui propoſer pour le terme de ſon
» bonheur un objet digne de lui.
» Les loix établies par les Légiſla-
» teurs des autres Religions ſont in-
» inſuffiſantes pour remédier à la

» corruption de l'Homme, pour for-
» mer le lien d'une Societé fondée
» ſur la juſtice.

» Depuis l'établiſſement du Chriſ-
» tianiſme, l'Univers Chrétien eſt
» donc dans l'erreur ! C'eſt donc
» envain que tant de millions de
» Martyrs de tout âge, de tout
» ſexe, de toutes conditions ont
» ſcellé de leur ſang les vérités que
» nous croyons ? Tant d'Écrivains
» célébres, tant de génies du prémier
» ordre reſpectables par leurs talens
» & par leurs mœurs, ont crû, en-
» ſeigné, pratiqué ces mêmes véri-
» tés ; ils ont certainement cherché
» le vrai, avec autant d'ardeur que
» nos Philoſophes modernes ; com-
» ment ſe ſeroient-ils égarés durant
» un ſi long cours de ſiécles ? La
» vérité n'auroit-elle, donc, ouvert
» ſon ſanctuaire qu'à cette portion
» malheureuſe d'incrédules, à cette
» ſecte de faux ſages qui ne ſont

» que renouveller, ſous différentes
» formes, tous les ſiſtêmes condam-
» nés, dans tous les tems ?

» Nos Péres, qui nous ont tranſ-
» mis le culte divin, n'étoient,
» donc, que des Hommes foibles &
» bornés, ſéduits par la crédulité,
» aveuglés par ſuperſtition ? Que le
» vain éclat de la Philoſophie moderne
» céde, enfin, à leur reſpectable
» ſimplicité ?

» Nous croyons, comme eux, que
» la Religion porte au bien, qu'elle
» éloigne du mal, par des motifs
» vraiment dignes de l'Homme ; que
» fidelement obſervée, elle fait le
» bonheur des Souverains & des ſu-
» jets ; qu'elle les lie entr'eux, par
» des nœuds indiſſolubles ; que tou-
» tes les vertus qu'elles preſcrit,
» conviennent à l'Homme, & qu'el-
» les peuvent ſeules établir le fon-
» dement d'une Societé conſtante ;
» que l'Homme ne peut trouver

» qu'en elle, & par elle, ſon vé-
» ritable bonheur.

» Il étoit réſervé à ces prétendus
» Philoſophes de nous délivrer du
» joug de toute autorité, de nous
» diſpenſer de tout culte, de ban-
» nir toutes les vertus, de nous ôter
» juſqu'à la liberté, d'établir l'indé-
» pendance, le regne des paſſions,
» de rompre les liens qui nous uniſ-
» ſent les uns aux autres.

» Voilà la doctrine de ces oracles
» de l'impieté : livrés à leur imagi-
» nation, ils ont éteint, en eux,
» la lumiére naturelle ; ils induiſſent
» en erreur leur concitoyens, &
» pervertiſſent le monde.

» Enfans ingrats & rébelles, ils
» méconnoiſſent *l'Auteur de tous les*
» *dons*, & ſemblables à ces inſen-
» ſés, dont parle un Écrivain ſacré,
» *retirez-vous de nous*, lui diſent-
» ils, *nous n'avons pas béſoin de vos*

„ *lumiéres.* * Nous ne connoiſſons
„ ni vos promeſſes, ni vos miracles.
„ Dans cette folle préſomption, ils
„ ſont, comme dans une ſorte de dé-
„ lire, & *marchent en plein jour,*
„ *comme des aveugles au milieu des*
„ *ténébres.* †

Que répondront à ce diſcours nos Philoſophes ? Ils diront, ſuivant leur coûtume : *On a déclamé contre nous.* Cela eſt vrai, Meſſieurs, mais a-t'on raiſon de le faire ? Voulez-vous être vous-mêmes, des déclamateurs éternels contre la Religion, contre l'État, & contre toutes les Loix ; ſans qu'on puiſſe déclamer contre vous ? Que vos déclamations ſont différentes de celle-ci ! Les vôtres méritent ce nom, & rien de plus ; celles-ci, au contraire, ſont fondées ſur des conſéquences naturelles, qui partent néceſſairement de vos Principes ;

* Job. 21. v. 14.
† Deutéronome chap. 28. v. 28., 29.

elles

elles viennent à la ſuite d'une foule de preuves que vous fourniſſez vous-mêmes, & qui forment, contre vous, une démonſtration ſans réplique & parfaite. Quoi ! Vous appellerez des raiſonnemens ſolides, & convaincans, *pures déclamations !* Vous vous trompez, ou plutôt vous voudriez nous tromper ; mais on vous connoît. Tout eſt découvert. Vous vous êtes démaſqués. On ſait qu'il eſt plus aiſé de vous convaincre que de vous perſuader. Un intérêt, trop cher à vos paſſions, vous lie, vous enchaîne à vos erreurs, vous vous faites un nom qui vous donne, pour ſectateurs, & pour adulateurs, une multitude innombrable de libertins. Cette Cour vous paroît trop brillante pour la congédier. Vous n'avez pû la former que par la baſſeſſe avec laquelle vous vous êtes prêtés aux inclinations corrompuës du cœur humain ; vous

le ſavez ; vous le ſentez ; vous en rougiſſez : n'importe ; vous avez voulu vous diſtinguer, à tout prix ; il n'y avoit que cette voye ; vous l'avez embraſſée. Ah ! Si vos cœurs euſſent conſervé leur premiére innocence, leur aimable ſimplicité, leur candeur naturelle, vous n'auriez jamais conçu un projet ſi honteux ; mais votre orguëil le conçoit, & votre audace l'enfante. Deviez-vous ignorer qu'il ne faut ſouvent qu'un faux pas, pour ne jamais ſe rélever ? Un abîme, hélas ! Vous précipite dans un autre, votre état devient, chaque jour, plus déſeſperé & votre ſort plus affreux.

» Tel ſera, (continuë M. l'Avo-
» cat Général) tel ſera, dans tous
» les tems, le ſort des Écrivains
» profanes qui réfuſeront de ſubor-
» donner la ſcience des mœurs à
» celle de la Religion. Le caractère

» de la vraye Philoſophie eſt de
» terminer ſes ſpéculations par des
» accroiſſemens de ſainteté & d'a-
» mour envers l'Etre ſuprême ; celle
» de la fauſſe Philoſophie eſt de
» terminer les ſiennes, par des ſiſ-
» têmes impies, par un accroiſſe-
» ment de préſomption & d'igno-
» rance, & de rendre le Philoſophe
» vain, plus ſuperbe & plus aveu-
» gle, qu'il n'étoit avant toutes ſes
» récherches.

» Des Hommes qui abuſent du
» nom de Philoſophe, pour ſe dé-
» clarer, par leurs ſiſtêmes, les en-
» nemis de la ſocieté, de l'état &
» de la Religion, ſont, ſans doute,
» des Écrivains qui mériteroient que
» la Cour exerçât, contre eux,
» toute la ſévérité de la puiſſance
» que le Prince lui confie, & le
» bien de la Religion, pourroit,
» quelquefois, l'éxiger de l'attache-

» ment de tous les Magiſtrats à ſes
» dogmes & à ſa morale.

Cependant, *M. Joly de Fleury* termine ce beau diſcours par demander grace, pour eux, & ſurtout, pour l'Auteur du Livre *de l'Eſprit*, dont la rétractation feroit plus l'éloge de la ſimplicité de ſon cœur, que ſon ouvrage n'en fait de la juſteſſe de ſon eſprit, ſi ces ſortes de rétractations n'entroient pas dans le plan des Matérialiſtes. C'eſt un des articles importans de leur ſiſtême. La rétractations n'a rien de dèshonnorant pour eux. Elle ne leur coute rien. Ils l'ont prévûë, ils s'y attendent, & ils l'annonceront même en écrivant, ſi l'on veut; qu'on ne s'aviſe pas de la leur objecter; parce qu'ils s'en railleront les premiers. Ils auront même la hardieſſe de ſe plaindre de la gêne, de la contrainte, ou on les réduit, ils diront que

Leur eſprit reſſerré, ſous le compas français
N'a pas la liberté des Grecs & des Anglais. *

D'autres penſeront que ſemblables aux Bêtes, ils ſont forcés, par leur propre nature, à éviter tout ce qui eſt contraire à leur conſervation ; c'eſt-à-dire, que la vûe du châtiment & du ſupplice leur ſuffit, pour devoir ſe rétracter, ſi la rétractation peut arrêter le coup prêt à tomber ſur eux. Ils baiſſeront la tête ; ils ſe cacheront ou ſe ſauveront. Quelle eſt la Bête qui n'en faſſe autant ! Mais qu'elle eſt la Bête auſſi, qui ne revienne à la récidive, quand le danger diſparoit !

Finiſſons, & diſons qu'il eſt bien étonnant que de beaux génies, d'ailleurs ſi conſéquens, s'affichent ainſi à la honte de l'humanité, pour n'ê-

* Volt. 6. diſcours de la nature de l'Homme, pag. 86.

tre que des machines ambulantes, de ſales inſectes, & de vils animaux. Nous ſommes, à la vérité, tentés de croire qu'ils ne ſont pas de bonne foi, & qu'ils penſent tout autrement qu'ils ne parlent. S'ils étoient de bonne foi, il en coûteroit trop à gloire & à leur amour propre; nous ne les croyons pas capables de faire un pareil ſacrifice. Nous avons, d'ailleurs, une trop haute idée de leur pénétration & de leur ſagacité, pour leur imputer cette crédulité. S'ils ſont de mauvaiſe foi, & qu'ils ne croyent pas tout ce qu'ils nous débitent, comme cela eſt probable; quelle autorité doivent avoir des Hommes fourbes, trompeurs, méchans & dangereux! Des gens hauts & bas! Des inſenſés qui, dans un moment, ſe donnent, pour les plus ſpirituels de tous les Hommes, & dans un autre pour de Bêtes brutes!

Vouloir être anéanti, consentir à ne plus éxister, renoncer, formellement, à l'immortalité, n'oser rien espérer ; quelle lâcheté ! Méconnoître la raison, ne réconnoître qu'elle, la réfuser, l'adopter, l'étouffer, la réproduire ; quelles contradictions ! Quel délire ! Quel aveuglement ! Quelle ivresse ! Ne se pas distinguer des Bêtes, vivre & mourir comme elles ; quels Hommes ! Que doit-on en attendre ? Quels services peuvent-ils rendre à la Societé ? Eh ! Quels égards doit-elle avoir pour eux ?

Si cette courte vie fait tout leur bien, si tout finit avec elle, & si sans elle, tout le reste n'est rien ; que ne feront-ils pas pour la conserver ? Rois de la Terre ! Ne cherchez pas des héros parmi les Matérialistes, vous n'y ni trouverez que des lâches, toûjours prêts à sacrifier votre gloire, & le salut de vos

ſujets, à la *conſervation* de cette petite portion de matiére qui fait leur unique félicité, leur Religion & leur Dieu ;

Mais rénoncer aux Dieux que l'on croit dans ſon cœur ;
C'eſt le crime d'un lâche & non pas une erreur ;
C'eſt trahir à la fois, ſous un maſque hypocrite
Et le Dieu qu'on préfére, & le Dieu que l'on quitte.

Voltaire Trag. d'Alzire.

FIN.

PRIVILEGE

PRIVILEGE.

PAUL, DE COMTES DE PASSIONEI, Protonotaire Apoſtolique, du nombre des Participans, Référendaire de l'une & l'autre Signature de N. S. P. le Pape, Vice-Légat & Gouverneur Général de cette Ville, Légation d'Avignon, & de tout le Comtat Vénaiſſin, & Sur-Intendant Général des Armes de Sa Sainteté en cet Etat, &c.

M. l'Abbé *** nous ayant expoſé qu'il déſireroit faire imprimer, & donner au Public, un Ouvrage qui a pour titre : *l'Ame ou le Siſtéme des Matérialiſtes, ſoumis aux ſeules lumiéres de la Raiſon*, s'il nous plaiſoit lui accorder un Privilége excluſif pour l'impreſſion & débit dudit Ouvrage.

A ces Cauſes, après avoir vû l'approbation du R. P. Inquiſiteur, ayant égard à la demande de l'Expoſant & voulant le traiter favorablement, nous lui avons permis & permettons par ces préſentes, & à tous autres ayant de lui droit & cauſe, de faire imprimer, réimprimer en un ou pluſieurs Volumes, & en tels caractères & formes que bon lui ſemblera ledit Ouvrage, pendant le tems de dix années conſécutives, à compter du jour que la premiére impreſſion ſera achevée, privativement & excluſivement à toutes autres perſonnes de quelque qualité & conditions qu'elles ſoient, auxquelles nous deffendons d'imprimer, ou faire imprimer ledit Ouvrage, d'en vendre & débiter dans cette Ville & Etat, d'autres Edition, ſous prétexte de correc-

tion, augmentation, changement de titre ou autrement en quelle maniére & forme que ce ſoit pendant ledit tems, à peine de deux mille livres d'amende; & confiſcation des Exemplaires, Preſſes, Caractères & autres inſtrumens qui auroient ſervis auxdites Impreſſions, le tout *ipſo facto*, encourable ſans autre déclaration, pour chaque contrevention, &c....

Ordonnons à tous Courriers de N. S. P. le Pape & Sergens de la Cour de faire tous actes réquis & néceſſaires pour l'éxecution des préſentes, que nous voulons & ordonnons ſortir leur plein & entier effet, dérogeant à tout ce qui pourroit faire au contraire & décernant pour l'éxecution tous Mandats réquis en la meilleure & plus ample forme. Donné à Avignon au Palais Apoſtolique le douziéme Juin mil ſept cens cinquante neuf.

Signé, P. PASSIONEI Vice-Legat.

Collationné.

JEREMIE, Sécretaire d'Etat, & Archiviſte.

JE, ſigné au bas des Conventions paſſées avec les Sieurs Jouve & Challiol, en datte du 9. Mai dernier, céde & tranſporte auxdits Srs. Jouve & Challiol, Imprimeurs & Libraires, en cette Ville, le droit de faire valoir le Privilége ci-deſſus, conformément à noſdites Conventions. A Avignon le 15. Juin 1759.

00566230

No. 105
23